

R. WAGNER,

L'ANNEAU

DU

NIBELOUNG




B·SCHOTT'S SOEHNE
MAINZ
PER MARE ET TERRAS


B·SCHOTT'S SOEHNE
MAINZ
PER MARE ET

L'OR DU RHIN

PROLOGUE DE LA TRILOGIE:

L'ANNEAU DU NIBELUNG

PAR

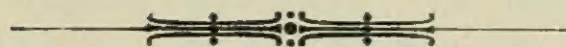
RICHARD WAGNER.

TRADUCTION NOUVELLE EN PROSE RYTHMÉE

EXACTEMENT ADAPTÉE À LA MUSIQUE

PAR

ALFRED ERNST.



PARIS.
EDITIONS SCHOTT

MAX ESCHIG
13 RUE LAFFITTE 13.

LONDRES. SCHOTT & Co. — MAYENCE. B. SCHOTT'S SÖHNE. — BRUXELLES. SCHOTT FRÈRES.

PRÉFACE

La version de *l'Or du Rhin* que je publie aujourd'hui aurait dû logiquement précéder celle de *la Walkyrie*; mais, je l'ai expliqué ailleurs, c'est sur *la Walkyrie* que les circonstances m'amenèrent à expérimenter tout d'abord la nouvelle méthode de traduction. Du moins puis-je dire que lorsque l'ensemble du problème se posa, j'étendis à *l'Or du Rhin* et aux autres parties de *l'Anneau du Nibelung* les essais, les procédés de travail et les principes généraux en cours d'expérimentation pour *la Walkyrie*. La traduction de *l'Or du Rhin*, achevée dans les premiers mois de 1895, fut essayée tout entière en des auditions privées, et, fragmentairement, en des exécutions publiques. Depuis, je l'ai reprise et revue de la première ligne à la dernière, et c'est le résultat de cette révision qui forme le texte français contenu dans la présente brochure, texte fait pour être *chanté*, non pour être simplement lu.

Pour l'exposition du système adopté, le lecteur est prié de se reporter comme toujours aux deux préfaces de *la Walkyrie;* je n'en donne ici que les règles essentielles.

1°. Respect du sens — sens général, significations particulières, images poétiques — scène par scène, phrase par phrase. Le premier devoir du traducteur est d'être fidèle, et fidèle, s'il se peut, jusqu'à la littéralité: ce n'est pas sa pensée, ce ne

sont pas ses images poétiques qu'on lui demande, mais la pensée, les images de l'auteur qu'il traduit. Il n'est pas le collaborateur de l'œuvre: il n'en est que le serviteur.

2°. Respect du texte musical dans sa forme mélodique — intervalles, valeurs, rythmes, silences — et dans la «ponctuation harmonique» de cette mélodie. Les additions ou suppressions de notes doivent être aussi rares que possible, et ne porter que sur des notes prosodiques, n'altérant ni les dessins mélodiques, ni les rythmes significatifs. Le traducteur doit être fidèle à la musique comme au poème, mais il doit se rappeler que le rapport du texte à la musique, dans l'œuvre de Wagner, est variable; si donc il doit éviter le plus possible toute altération du texte mélodique vocal, il doit aussi distinguer, d'après cette relation variable des deux moyens d'expression, les points où il ne peut se permettre sous aucun prétexte l'altération la plus légère et ceux où l'addition ou la suppression d'une note, s'il s'y croit obligé, peut se produire sans détruire la valeur des formes musicales, sans même être remarquée de l'auditeur. Quant à la ponctuation harmonique — résolutions, cadences parfaites, demi-cadences, cadences rompues — elle est d'autant plus nécessaire à observer qu'elle peut fixer la valeur parfois conventionnelle et relative (légèrement variable d'une langue à l'autre) de la ponctuation littéraire.

3°. Abandon de la versification rimée et son remplacement par l'emploi d'une prose rythmée (vers métriques) suivant les rythmes du poème original. Il est évident que les inconvénients de la rime sont d'ordinaire plus considérables que ses avantages, surtout au point de vue de la fidélité au sens du texte et à l'exacte forme mélodique. Cette loi générale souffre peu d'exceptions, et ces exceptions ne sauraient exister lorsque le poème original n'est pas rimé, ce qui est le cas

pour *l'Anneau du Nibelung:* le poème original est écrit en vers métriques soumis à l'allitération, forme que rappelle dans une certaine mesure l'emploi d'une allitération relative, — non pas constante, mais fréquente, — en la présente version.

4°. Accord des accents poétiques et des accents musicaux, de la phrase littéraire et de la phrase musicale, de la pensée et de l'émotion. Cette loi résulte, à bien des égards, de la double fidélité que s'impose le traducteur, mais elle a aussi sa valeur propre, très essentielle. Il ne s'agit pas seulement ici du sens des mots et de leur répartition suivant un rythme qui puisse s'adapter au rythme du *melos:* il s'agit de leur enchaînement, de leur ordre, d'une identité à établir entre leur rythme propre et celui du *melos.* Il faut donc construire la phrase et la période de la traduction — dans les limites du possible — comme la phrase et la période du texte original. Plus on étudie l'œuvre de Wagner et plus on voit que ce qu'il est nécessaire de donner avant tout dans une traduction, c'est l'idée d'une fusion intime entre le poème et la musique, d'une incorporation nécessaire entre cette musique et ce poème. Le rythme de la pensée poétique est le même, dans l'œuvre de Wagner, que celui de l'émotion musicale. D'où cette loi que doit s'imposer le traducteur et qui contient et résume les autres: la coïncidence, poussée jusqu'aux limites du possible, des syllabes accentuées des mots significatifs correspondants, dans le texte et dans la traduction.

5°. Choix d'une langue poétique, qui, par l'extrême concision de sa forme, par sa recherche de mots courts, généraux, un peu primitifs — mots-racines en quelque sorte —, par sa stricte simplicité, par sa couleur fréquemment archaïque, par l'élimination enfin des surcharges littéraires et de toute rhétorique vaine, rappelle, fût-ce de loin, la langue poétique employée par Wagner. Je ne

signalerai, à ce propos, qu'une seule des nombreuses règles qui doivent diriger en pareîl cas le travail du traducteur: éviter par tous les moyens la langue et les formules en usage dans les livrets d'opéra, même dans les meilleurs.

6°. Analogie entre la vocalité du nouveau texte français et la vocalité du texte original, dans la mesure du possible, par la coïncidence souvent rigoureuse des respirations, la similitude de certaines sonorités et de certaines émissions importantes, et par des parentés vocales nombreuses entre les correspondances et symétries d'effets des deux textes.

7°. Respect des lois véritables de la prosodie française. Ce respect, trop souvent oublié des compositeurs, est nécessaire à l'intelligibilité du texte; il est indispensable égalément à l'effet général, si l'on veut que l'union du poème et de la musique présente encore en français un caractère d'adaptation naturelle et non pas de superposition contrainte. Il peut donner enfin une certaine idée de la merveilleuse justesse prosodique et de la déclamation dramatique parfaite qui distinguent le texte original de Wagner.

*
* *

La question des syllabes muettes, ou, si l'on préfère, des désinences féminines des mots, est approximativement résolue en cette traduction de *l'Or du Rhin* comme dans les versions nouvelles des *Maîtres Chanteurs* et de *la Walkyrie*. Lorsqu'elles terminent un membre de phrase ou qu'elles sont suivies d'un signe de ponctuation, d'un signe musical de silence ou d'une respiration nécessaire au chanteur, les syllabes muettes sont traitées dans la traduction présente à peu près comme dans le langage ordinaire (on observera, par contre, que l'élision de l'*e* muet avec une voyelle commençant le mot suivant, quoique habi-

tuelle, n'est pas toujours forcée). D'après ces principes, il n'a pas été tenu compte, hors des exceptions extrêmement rares, de l'*e* muet final faisant suite à une autre voyelle. L'*e* muet final que précède une consonne simple n'a pas non plus, dans un grand nombre de cas, de valeur musicale mesurable. Il arrive même, quoique beaucoup moins souvent, qu'une désinence féminine formée d'un *e* muet que précèdent deux consonnes n'a pas de note correspondante. En résumé, on a cru devoir, sous la condition énoncée au début de ce paragraphe, user du droit — qui existe sans conditions dans le drame ordinaire — de négliger complètement l'*e* muet ou de le faire plus ou moins sentir, suivant les cas, afin de restreindre le plus possible l'importance illogique que beaucoup de compositeurs lui ont prêtée, et de rapprocher ainsi la déclamation française, dans les traductions actuelles, de la déclamation qui donne au drame de Wagner une couleur phonétique si intense.

Grâce à ce principe, on obtient fréquemment des effets analogues à ceux que présente le texte original: les consonnes finales où conclut avec tant de netteté et parfois de mordant la sonorité de maint vocable germanique, trouvent ainsi une sorte d'équivalence française par la chute de l'*e* muet en tant que durée musicale, et, de la sorte, je le répète, on se rapproche du langage dramatique vrai, tel qu'il existe dans la réalité de la vie, ou même au théâtre pour les œuvres non musicales. Ces effets de consonnes finales, le chant wagnérien les met en pleine évidence et en tire un grand parti; dans *l'Anneau du Nibelung* surtout, ce parti est frappant, et le rôle de Loge en particulier, dans *l'Or du Rhin*, y trouve un accent très caractéristique.

Les mots tels que *hier*, *lien*, *ruine*, etc., bénéficient, dans la présente version, de la quantité

facultative que l'on tend de plus en plus à leur reconnaître. Quelques autres diphthongues sont aussi dans le même cas. Les noms propres germaniques doivent être dits selon les règles de la prononciation allemande. Il faudra donc y observer l'accent tonique allemand (lequel est inverse du nôtre), mis en évidence du reste par les valeurs rythmiques des notes qui portent ces noms. Ainsi dans *Wotan*, *Fricka*, *Donner*, *Fasolt*, *Woglinde*, etc., c'est la première syllabe qui est la plus forte, la plus accentuée. Il convient de rappeler que le *w* allemand correspond à notre *v*, qu'on aspire l'*h* toutes les fois qu'il commence une syllabe, que le *g* est dur, que l'*u* se prononce *ou*, et que la diphthongue *ei* a un son analogue à celui de notre *aï*.(1) Au point de vue de l'orthographe des noms, Wagner ayant écrit tour à tour *Nibelung* et *Niblung*, j'ai usé de la même liberté, comme aussi j'ai employé les deux formes *Flosshilde* et *Flosshild'*, par analogie avec les deux orthographes qu'admet Wagner pour le nom de la Walkyrie Brünnhilde. Enfin je me suis servi des pluriels *Alben* et *Nibelungen*, ce dernier ayant depuis longtemps conquis droit de cité en France dans les travaux d'érudition, d'histoire littéraire et de critique.

En un certain nombre de passages, deux leçons différentes m'ont paru présenter des avantages à peu près équivalents: par exemple, étant donnée la richesse de sens de telle ou telle phrase de Wagner, la première leçon rendait surtout une partie de ce sens, la seconde en exprimait mieux l'autre partie: ou bien encore la première était d'une littéralité plus stricte, la seconde un peu

---

(1) On pourra, sur ce dernier point, faire exception pour le nom propre *Freia*, qui, a pris en France une prononciation conventionnelle un peu inexacte, mais tolérable à la rigueur.

plus littéraire ou plus vocale. En pareil cas, l'éxécutant peut choisir: l'une des leçons figure dans le corps du texte, l'autre est renvoyée en bas de page, en *variante*.

On s'étonnera peut-être de trouver dans le nouveau texte français le mot *Rheingold*. Je ne l'ai pas plus traduit, en principe, que je n'ai traduit — ne croyant pas que cela fût possible de façon heureuse et pratique — des mots comme *Walhall*, *Nibelheim* et *Riesenheim*. Il est clair cependant que l'on peut faire à ce parti, pour le mot *Rheingold*, de fortes objections; si fortes même, que j'ai toujours accompagné ce terme germanique (encore un coup intraduisible si l'on respecte le texte musical) de la variante française *Or pur*. Outre cette variante, j'indique ici la transposition française *Rhingloire*, qui, si étrange qu'elle paraisse, garderait une certaine analogie de couleur avec le mot du texte original. Quoi qu'il en soit, il me semble que l'emploi du mot même de Wagner, *Rheingold*, pour désigner l'Or du Rhin, ce talisman splendide et fatal de la toute-puissance, n'est pas plus impossible — à titre exceptionnel, bien entendu — que l'emploi du mot «zaïmph» pour désigner le voile mystérieux de Tanit. Ajouterai-je que si le mot *Gral* ou *Graal*, probablement celtique d'origine mais qui n'appartient régulièrement à aucune langue actuelle, peut et doit être employé pour désigner le divin Trésor que Parsifal délivre, il est bien conforme à l'esprit de Wagner de conserver, même en français, un terme spécial pour désigner le Trésor caché dans les flots du Rhin? Le musicien-poète n'a-t-il pas toujours considéré le Gral béni comme succédant à l'Or du Rhin, dont il est l'idéalisation, la sanctification chrétienne? Un autre motif est encore venu se joindre à ceux-là: j'avouerai, quand l'on en devrait sourire, que l'effet «verbal», d'une si

belle sonorité, contenu dans le mot *Rheingold*, me paraît inséparable, — en la scène de l'éveil de l'Or et la scène finale, — de l'effet musical qui le porte, de cette splendide succession formée de l'accord de septième de sensible (tel quel ou altéré) se résolvant avec une sorte d'ivresse sur l'accord parfait majeur; en ces passages, je ne suis pas capable de concevoir que les voix chantent d'autres syllabes que celles-là . . .

*
* *

Dans la préface à la version des *Maîtres Chanteurs* publiée à l'ètat de poème séparé, j'ai sommairement indiqué les différences qui existent entre la langue des *Maîtres* et celle de *l'Anneau*, et les conséquences qui en résultent au point de vue de la traduction, pour ces deux œuvres si dissemblables. Il existe également des différences notables, quoique beaucoup moindres, entre les quatre ouvrages qui constituent le drame de *l'Anneau*, mais elles résultent des rapports entre le poème et la musique bien plus que des variations de la langue.

Comme plusieurs commentateurs du maître l'ont remarqué — M. Chamberlain mieux que tout autre — la relation change, du début à la fin de *l'Anneau*, entre l'importance du poème et l'importance de la musique. Qu'on m'entende bien: il ne s'agit pas ici du contenu dramatique de ce poème ou de cette musique, mais des moyens d'expression qui les caractérisent dans ce qu'ils ont de plus distinct; il s'agit de la valeur «verbale» du texte poétique et de l'importance muse cale de la symphonie dramatique. Dans uncœuvre aussi vaste et développée, aussi complexe à quelques égards, il était naturel que les parties explicatives, indicatrices, notionnelles, eussent un rôle plus considérable au début de cette œuvre qu'à la fin. On peut dire que, dans *l'Or du Rhin*,

il y a primauté marquée du verbe sur la musique envisagée en tant que musique; cette primauté existe encore, quoique bien moindre, dans *la Walkyrie*, surtout en raison de certaines scènes au 1[er] acte et de la plus grande partie du 2[e]; *Siegfried* présente l'équilibre idéal de ces deux modes d'expression, au moins dans les deux premiers actes; *le Crépuscule des Dieux* nous fait voir un gigantesque développement symphonique dont l'expression puissante dépasse et submerge pour ainsi dire les moyens expressifs du poème, si beau que ce poème soit d'ailleurs ([1]).

Le rôle spécial de la parole dans *l'Or du Rhin*, devait donc, sans modifier les principes généraux de traduction, me conduire à rechercher plus que partout ailleurs une littéralité très précise et une valeur en quelque sorte toute «corporelle» *(leiblich)* du langage. J'ai dû aussi caractériser le plus nettement possible le rythme verbal par l'intensité sonore des consonnes, le matérialiser par une évocation plus fréquente de l'allitération. On remarquera donc que ces passages allitérés ou pourvus tout au moins d'une certaine couleur sonore sont relativement plus nombreux dans la présente traduction que dans les autres. J'en

---

([1]) Ce n'est pas l'union entre le poème et la musique que j'examine en ces lignes, cette identité d'émotion qui a engendré l'un et l'autre, cette unité profonde imprégnant et vivifiant tout le drame («conçu, comme le dit Wagner, dans le sein maternel de la musique»). Je prie qu'on veuille bien ne pas me faire dire ce que je ne dis point, n'ayant voulu parler que des rôles inégaux que Wagner a légitimement attribués, suivant les cas, à la parole et à la musique dans *l'Anneau du Nibelung*, pour extérioriser sa conception et la communiquer à l'auditeur. Et ce que j'ai dit suppose également que l'œuvre est exécutée dans les conditions propres à Bayreuth, avec l'orchestre caché, la musique demeurant ainsi à son plan, fidèle à sa vraie fonction.

citerai un exemple: discutant avec M. Chamberlain sur les traductions possibles des mots de Woglinde: « *Walle zur Wiege* », j'obtins de mon éminent correspondant cet avis que le sens pur et simple de ces mots importait moins que leur valeur sonore, quasi matérielle. Il s'agit en ce passage d'un langage élémentaire, presque onomatopéique, chanté par un être élémentaire lui-même; langage où la part de l'idée est très restreinte à côté de ce que l'on pourrait nommer la joie de la sensation toute spontanée. C'est là ce que l'allitération wagnérienne évoque merveilleusement... Aussi le fait matériel que suggère le mot *Wiege*, (*berceau*, *oscillation*, *bercement d'onde* qui va d'une lame à l'autre, d'une rive à l'autre, et berce Woglinde elle-même, fille de l'onde, en ce mouvement incessé), est surtout compris dans le rythme de la phrase, le rythme berceur des syllabes, la répétition de la consonne *w* (*v*)... Plus que le mot français *bercer* le mot *verser* me parut satisfaire à ces conditions générales, et propre à agir directement par sa sonorité même, qui allitérait avec les précédentes; d'ailleurs son sens évoque aussi le bercement, chaque flot se versant pour s'enfler de nouveau, et versant avec lui Woglinde à d'autres ondes. C'est ainsi que la traduction du passage: « *Woge, du Welle, — walle zur Wiege*... » devint: *Vogue, ma vague, — vogue et te verse....*

Ceci peut suffire à indiquer en quel esprit j'ai essayé d'établir, pour *l'Or du Rhin*, un texte fidèle et approprié à la musique. Comme dans les autres drames du maître, la solution exacte d'un tel problème est radicalement irréalisable, mais il n'est pas inutile, pour la juste compréhension de l'œuvre en France, de travailler à s'en approcher dans la mesure du possible.

Mai 1897.

PERSONNAGES.

WOTAN, DONNER, FROH, LOGE,	Dieux.
FASOLT, FAFNER,	Géants.
ALBERICH, MIME,	Nibelungen.
FRICKA, FREIA, ERDA,	Déesses.
WOGLINDE, WELLGUNDE, FLOSSHILDE,	Filles du Rhin.

Nibelungen.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au fond du Rhin.

Crépuscule verdâtre, qui s'éclaircit vers le haut de la scène et s'assombrit vers la région inférieure. Toute la hauteur de la scène est emplie par les eaux du fleuve, dont le courant, sans arrêt, va de la droite vers la gauche. Vers les profondeurs, les flots semblent se dissoudre en un brouillard liquide, toujours de moins en moins dense, de telle sorte que tout au fond, sur une hauteur à peu près égale à celle de la taille humaine à partir du sol, l'espace paraît complètement libre d'ondes, qui coulent et passent comme des nuages au-dessus de ce fond ténébreux. Des récifs escarpés surgissent partout des profondeurs et entourent ainsi la scène; le sol, dans toute son étendue, est un chaos de blocs de rochers, de façon à ne présenter aucune surface entièrement plane et à s'ouvrir de tous côtés sur des crevasses encore plus profondes.

Autour d'un récif qui occupe le milieu de la scène et dresse sa pointe élancée jusque vers les ondes supérieures plus denses et pénétrées d'une plus claire lueur crépusculaire, une des Filles du Rhin nage et décrit des circuits gracieux.

WOGLINDE.

Weia! Waga!
Vogue, ma vague,
vogue et te verse!
Wagalaweia!
Wallala weiala weia!

LA VOIX DE WELLGUNDE
(venant d'en haut).

Woglinde, veilles-tu seule?

WOGLINDE.

Si Wellgunde vient, je suis deux!

WELLGUNDE
(plongeant des flots supérieurs vers le récif).

Fais voir si tu veilles.
(Elle essaye d'attraper Woglinde.)

WOGLINDE
(qui lui échappe en nageant).

Certe en lieu sûr!
(Elles se poursuivent en se lutinant et cherchent à s'attraper.)

LA VOIX DE FLOSSHILDE
(venant d'en haut).

Heiala weia!
Sœurs vagabondes!

WELLGUNDE.

Flosshilde, viens!
Woglinde fuit:
aide à saisir la glissante!

FLOSSHILDE
(qui plonge plus bas et passe entre les deux joueuses).

C'est mal garder
l'Or endormi; (1)
sur son repos
veillez de plus près,
ou maints regrets vous viendront!

Avec des cris joyeux, les deux sœurs se séparent vivement. FLOSSHILDE essaye d'attraper tantôt l'une, tantôt l'autre; elles lui échappent, et finalement se réunissent pour donner ensemble la chasse à FLOSSHILDE; folâtrant et riant, elles vont ainsi, rapides, glissant comme des poissons de récif en récif.

Pendant ce temps, sorti d'une crevasse ténébreuse et grimpant sur un rocher, ALBERICH a surgi de l'abime. Il s'arrête, encore environné d'obscurité, et, contemplant les jeux des Ondines, il y prend un plaisir croissant.

ALBERICH.

Hé hé! Les Nixes!
Vous si mignonnes,
peuple envié!
Du Nibelheim noir,
j'irais bien vers vous,
si vers moi vous veniez!

(Les Ondines interrompent leurs jeux lorsqu'elles entendent la voix d'ALBERICH.)

WOGLINDE.

Hei! qui est là?

WELLGUNDE.

C'est sombre et ça parle.

FLOSSHILDE.

Vois qui nous épie!

---

(1) *Var.:* Sur l'Or qui dort
mal vous veillez:

(Elles s'enfoncent davantage et reconnaissent le Nibelung.)

WOGLINDE et WELLGUNDE.
Fi! l'horrible!

FLOSSHILDE
(remontant rapidement).
Vite vers l'Or!
Le Père craint
pareil ennemi.

(Les deux autres la suivent, et toutes trois se rassemblent promptement autour du récif central.)

ALBERICH.
Vous, dans l'onde!

LES TROIS FILLES DU RHIN.
Que cherches-tu, monstre?

ALBERICH.
Est-ce gêner
vos jeux qu'admirer leur joie?
Plus bas dans l'abîme,
le Niblung
se plairait et jouerait avec vous!

WOGLINDE.
Il veut nous rejoindre?

WELLGUNDE.
Est-ce un railleur?

ALBERICH.
Combien brillant
votre éclat reluit!
Qu'il serait bon
d'en serrer quelqu'une en mes bras,
si son vol m'approchait!

FLOSSHILDE.
Je ris de ma peur:
le monstre nous aime!
(Elles rient.)

WELLGUNDE.
Le drôle lascif!

WOGLINDE.

Qu'il nous connaisse!

(Elle descend, se laissant glisser sur la pointe du rocher au pied duquel ALBERICH est arrivé.)

ALBERICH.

Elle glisse vers moi.

WOGLINDE.

Approche à présent!

ALBERICH

(il escalade la cime du rocher avec une agilité de Kobold, mais pourtant en étant obligé de s'arrêter plusieurs fois.)

Roc gluant
de glaise glissante!
Combien je glisse!
Des mains et des pieds
je ne puis m'accrocher
à ce sol qui m'échappe!

(Il éternue.)

L'eau m'inonde
les narines:
ô toux maudite!

WOGLINDE

(riant).

Bruit qui sied
à mon fier galant!

ALBERICH.

Sois toute à moi,
ô femme enfantine!

(Il cherche à l'étreindre.)

WOGLINDE

(échappant à son étreinte).

Si tu me veux,
viens donc jusqu'ici!

(Elle a atteint un autre récif. Ses sœurs rient.)

ALBERICH

(se grattant la tête).

Hélas! tu t'enfuis?

Viens encore!
Vois ma peine
à te suivre en ton vol.

WOGLINDE
(glisse jusqu'à un troisième rocher, situé plus bas).
Viens vers le fond:
bien sûr tu m'attrapes!

ALBERICH
(descendant en toute hâte).
J'y veux donc descendre!

WOGLINDE
(montant rapidement sur un roc élevé qui se trouve de côté).
Ensuite remonte!
(Toutes les Ondines se mettent à rire.)

ALBERICH.
Comment me saisir
du sot poisson?
Tremble, menteuse!
(Il veut grimper en hâte vers elle.)

WELLGUNDE
(elle s'est laissée glisser sur un écueil placé de l'autre côté à une plus grande profondeur).
Heia! Beau Gnome!
Dis, m'entends-tu?

ALBERICH
(se retournant).
C'est toi qui m'appelles?

WELLGUNDE.
Ma voix te prévient:
vers moi va plutôt,
Woglinde est fausse!

ALBERICH
(qui se hâte, parmi les rocs jonchant le fond, vers WELLGUNDE).
Tu vaux bien mieux
que cette sauvage,
qui, moins brillante,
échappe et glisse. —
Mais plonge un peu,
si tu me veux plaire!

WELLGUNDE
(descendant encore un peu vers lui).
Te suis-je assez près?

ALBERICH.
Non pas encor!
D'un bras aimable
viens m'enlacer,
que je caresse
ta nuque avenante,
pressant contre moi
la douceur de ton sein qui soupire!

WELLGUNDE.
Puisque d'amour
tu rêves l'ivresse,
fais voir, bel Albe,
quel est ton aspect?
Fi, le monstre
au visage velu!
Gnome noir
et de soufre imprégné!
Cherche une belle,
à qui tu plaises!

ALBERICH
(cherchant à la retenir de force).
Que je plaise ou déplaise.
du moins je te tiens!

WELLGUNDE
(remontant rapidement vers le récif central).
Tiens fort, sans quoi je m'enfuis!
(Toutes les trois se mettent à rire.)

ALBERICH
(l'invectivant de loin en sa colère).
Fausse enfant!
Froid et traître poisson!
Si je ne brille
et saute à ta guise,
lisse et leste, —

hé! va plaire aux anguilles,
si ma peau te répugne!

FLOSSHILDE.

Que grondes-tu?
Gnome attristé?
Pour deux tu brûlas:
prends la troisième,
doux accueil
va consoler ton cœur!

ALBERICH.

Tendre voix
qui me ravit! —
Quel grand bonheur
d'en trouver trois!
Sur trois je peux plaire à quelqu'une;
mais d'une autant dire aucune! —
Dois-je te croire,
descends jusqu'à moi!

FLOSSHILDE
(plongeant plus bas vers ALBERICH).

Vous fûtes folles,
sœurs aveugles,
qui niez sa beauté!

ALBERICH
(s'approchant d'elle en toute hâte).

Vilaines et folles
je les déclare,
puisque ta grâce me rit!

FLOSSHILDE
(le câlinant).

O chante encor
ton chant si doux;
son charme enchante mes sens!

ALBERICH
(confiant, et la caressant).

Mon cœur bat
et brûle tremblant,
à de si tendres éloges.

FLOSSHILDE
(le repoussant un peu avec douceur)
Combien ta grâce
égaie mes yeux!
à ton clair sourire
mon cœur se plaît!
(Elle l'attire tendrement contre elle.)
Homme adoré!

ALBERICH.
Fille charmante!

FLOSSHILDE.
Si tu m'aimais!

ALBERICH.
Si je t'ai toute!

FLOSSHILDE
(l'entourant complètement de ses bras).
Ton regard aiguisé,
et ta barbe rebelle,
le voir, la saisir à jamais!
Les piquants de ta tête
aux crins hérissés,
qu'ils flottent sur Flosshild' sans cesse!
Tes aspects de crapaud,
et tes cris croassants,
je veux, muette d'amour,
seuls, les voir, les entendre!
(WOGLINDE et WELLGUNDE, plongeant plus bas, se sont rapprochées d'eux, et elles poussent maintenant un bruyant éclat de rire.)

ALBERICH
(effrayé, et sursautant des bras de FLOSSHILDE).
Cœurs méchants, vous raillez!

FLOSSHILDE
(s'arrachant soudain à son étreinte).
Ainsi doit finir la chanson!
(Elle fend l'onde vers les hauteurs, d'un élan rapide, avec ses deux sœurs, et se met à rire avec elles.)

ALBERICH
(avec des cris déchirants).

Las! hélas!
Malheur! Malheur!
Cette autre, si tendre,
me trompe à son tour? —
O filles fausses,
race brillante et traîtresse!
Sont-ce vos jeux,
perfides nageuses des flots?

LES TROIS FILLES DU RHIN.

Wallala! Lalaleia! Lalei!
Heia! Heia! Haha!
Fi, le pauvre Albe!
Folle est ta rage!
Suis l'avis qu'on te donne!
Pourquoi, inquiet,
n'attaches-tu point
la fille qui te plaît?
Sûrs et constants
sont nos cœurs
pour tout galant qui nous tient. —
Saute après nous,
et cesse tes cris!
Notre fuite est lente en ces flots!

(Elles se séparent en nageant, et s'élancent en tous sens, tantôt descendant, tantôt s'élevant, pour exciter ALBERICH à leur donner la chasse.)

ALBERICH.

Comme en mon corps
un feu dévorant
s'allume et brûle!
Rage, amour,
flamme ardente
prend tout mon être! —
Vous qui riez, menteuses,
mon désir vous poursuit,
et l'une au moins sera prise!

Avec des efforts désespérés il se met en chasse: il escalade les rocs avec une effrayante agilité, bondissant de récif en récif, essayant de saisir les Filles, tantôt l'une, tantôt l'autre; mais elles lui échappent toujours, jetant des éclats de rire moqueurs; il chancelle, se rue dans les profondeurs, grimpe de nouveau en toute hâte sur les rochers élevés, — jusqu'à ce qu'il perde finalement patience: écumant de rage, il s'arrête, et menace les Ondines de son poing fermé.

ALBERICH
(presque hors de lui).

Qu'une me tombe en main!

Il reste ainsi, en proie à une rage muette, le regard levé vers les hauteurs, où, pendant tout ce qui suit, ce regard va se trouver sans cesse attiré et comme enchaîné.

D'en haut, à travers les ondes, une clarté de plus en plus vive a pénétré; cette clarté allume maintenant, en un point élevé du récif central, un éclat d'or rayonnant et éblouissant: une magique lumière d'or s'irradie de ce point dans l'étendue des eaux.

WOGLINDE.

Sœurs, l'aube!
L'éveilleuse sourit dans l'abîme.

WELLGUNDE.

Par les vertes eaux
son rire salue le Dormeur.

FLOSSHILDE.

Vite elle l'embrasse
pour qu'il s'éveille.

WELLGUNDE.

Vois, il vibre
d'un vif rayon.

WOGLINDE.

Dans la vague au loin
luit son astre éclatant.

TOUTES TROIS
(ensemble, et nageant, gracieuses, autour du récif).

Heiaïaheia!
Heiaïaheia!
Wallalallalala leiaïahei!
Rheingold! (1)
Rheingold! (1)
Joie et clarté,
tu brilles et ris si beau!
Gloire de feu

---

(1) *Var.:* Or pur!

s'enflamme en ta couche sacrée!
Heiaïahei!
Heiaïaheia!
Veille, ami,
veille, gai!
Rondes d'ivresse
rient devant toi:
fleuve de feu,
flamme des flots,
tout flue et flamboie
et chante et se plonge
en l'éclat et la joie de ton lit!
Rheingold! (1)
Rheingold! (1)
Heiaïaheia!
Wallalaleia iahei!

ALBERICH
(dont les yeux, puissamment fascinés par l'éclat, demeurent hagards et fixés sur l'Or).

Quel est, ô Filles,
l'éclat qui luit là-bas?

LES TROIS FILLES DU RHIN
(ensemble d'abord, puis parlant alternativement et reprenant ensuite toutes trois).

Pauvre ignorant, d'où sors-tu,
que du Rheingold (2) tu ne sais rien? —
Le Gnome ignore
cet œil des ondes,
cet Or qui veille ou dort? —
la sublime étoile
éclose en l'abîme,
perçant les flots de ses feux? —
Vois nos fêtes,
nos jeux dans sa flamme!
Si tu veux
t'y baigner et vivre,
viens vite et nage avec nous!
(Elles rient.)

(1) *Var.:* Or pur!
(2) *Var.:* que de l'Or pur

ALBERICH.

Tout cet Or ne sert
qu'à vos jeux de nageuses?
Pour moi ce n'est guère!

WOGLINDE.

Il n'eût raillé
l'Or radieux,
s'il en savait les merveilles!

WELLGUNDE.

Du monde tout
l'héritage est promis,
à qui du Rheingold (1)
forge l'Anneau,
qui force et pouvoir lui vaudra.

FLOSSHILDE.

Le Père ordonne
que sans relâche
l'on surveille
le pur trésor,
pour qu'un traître aux flots ne l'enlève:
donc paix, bavardes sans fin!

WELLGUNDE.

O sœur prudente,
pourquoi nous gronder?
Sais-tu donc pas
qui seul de tous
pourrait forger cet Or?

WOGLINDE.

Seul qui d'Amour
la loi renie,
seul qui d'Amour
la joie bannit,
lui seul contraint par un charme
l'Anneau à naître de l'Or.

WELLGUNDE.

Aussi nous sommes
sans nul souci:

(1) *Var.:* à qui de l'Or pur

car tous les êtres aiment;
nul ne renie la tendresse.

WOGLINDE.

Surtout celui-ci,
cet Albe lascif:
d'amour ardent
il va mourir!

FLOSSHILDE.

Je n'ai plus peur,
l'ayant vu de près:
son amour brûlant
m'a presque enflammée.

WELLGUNDE.

Du soufre en feu
dans le flux des flots:
sa rage amoureuse
siffle au loin!

TOUTES TROIS
(ensemble).

Wallalalleia! Lahei!
Albe suave,
ris à ton tour!
Dans cet Or en flamme
tu brilles si beau!
Oh! viens vite, et ris avec nous!
(Elles rient.)

ALBERICH
(qui, les yeux toujours fixés, hagards, sur l'Or, a bien su écouter le rapide bavardage des trois sœurs).

Du monde tout
l'héritage m'arrive par toi?
Perdant la tendresse,
j'aurais cependant le plaisir?
(D'une voix terriblement éclatante.)
Ha! riez donc!
Le Nibelung vient vers vos jeux!

Plein de rage, il bondit vers le récif central, et l'escalade, grimpant vers la cime avec une rapidité sauvage. Les Filles

s'amusent à jeter des cris aigus et se séparent brusquement, et d'un élan s'élèvent dans diverses directions.

LES TROIS FILLES DU RHIN.

Heia! Heia! Heiahahei!
Gare à vous!
le Gnome rugit!
sous ses bonds les eaux
ont rejailli:
l'Amour le rend insensé!

(Elles rient, dans la folie de leur excessive confiance.)

ALBERICH

(sur la pointe du récif, étendant la main vers l'Or).

Sans peur encor?
Riez aux ténèbres,
filles des flots!
Ce feu, moi, je l'éteins;
j'arrache au rocher cet Or,
forgeant ma vengeance en l'Anneau:
car l'onde l'entend —
tel, j'abjure l'Amour!

Avec une épouvantable puissance, il arrache l'Or au récif, et précipitamment se rue avec lui aux profondeurs de l'abîme, où il disparaît rapidement. D'épaisses ténèbres nocturnes envahissent soudain tout le fleuve. Les Filles plongent éperdûment vers les profondeurs, à la poursuite du larron.

LES FILLES DU RHIN.

Sus à ce traître!
L'Or, sauvez l'Or!
Aide! Aide!
Las! Las!

Les eaux semblent descendre avec elles aux profondeurs: tout en dessous, au lointain, éclate le rire moqueur et brutal d'ALBERICH. — Les récifs disparaissent au plus épais des ténèbres; du haut en bas, toute la scène est emplie d'un grand mouvement d'ondes noires, qui, pendant quelque temps, paraissent continuer à descendre.

DEUXIÈME SCÈNE.

Peu à peu, les ondes se transforment en nuages, qui deviennent graduellement de moins en moins sombres, et lorsque ces nuages se dissolvent finalement tout à fait, comme en une brume légère, on aperçoit une

libre étendue de paysage sur des sommets de montagnes,

mais baignée encore au début par les ombres de la nuit. — Le jour qui commence à poindre éclaire bientôt d'un rayonnement croissant un burg aux tours brillantes qui se dresse sur une cime rocheuse au fond du paysage; entre la cime que couronne ce château et le devant de la scène est une vallée profonde, dans laquelle le Rhin est censé couler. — De côté, sur des gazons émaillés de fleurs, WOTAN est étendu, avec FRICKA auprès de lui; ils dorment tous les deux.

FRICKA
(elle s'éveille; ses regards tombent sur le burg; elle est saisie de surprise et de frayeur).

Wotan! Epoux! réveille-toi!

WOTAN
(rêvant, à voix basse).

Le burg des joies souveraines,
s'entoure d'altiers remparts:
loi virile,
force éternelle,
règnent sans fin dans la gloire!

FRICKA
(le secouant).

Sors de tes songes
trop séduisants!
Debout donc, homme, et regarde!

WOTAN
(il s'éveille et se soulève à demi; la vue du burg attire et retient aussitôt ses regards).

Complète est l'œuvre éternelle:
aux monts superbes
le burg des dieux,
plein d'orgueil,
splendide d'éclat!
Tel mon rêve le vit,
tel mon vœu l'a voulu;
ferme et beau

brille le burg:
force et gloire à jamais!

FRICKA.

Ce bien t'enchante,
qui me fait peur?
Le burg te plaît,
je tremble pour Freia'
Cœur insouciant, tiens donc compte
du prix qui fut exigé!
Le burg s'achève,
le gage est échu:
oublies-tu seul quel est ce prix?

WOTAN.

Je sais ce que réclamèrent
ceux qui me firent ce burg;
par traité j'ai
subjugué leur orgueil,
ils m'ont bâti
l'altière demeure;
j'y règne — grâce à leur force: —
pour le prix, sois en repos.

FRICKA.

O folle humeur oublieuse!
Joie coupable et cruelle!
Si j'avais su vos traités,
au dol j'aurais fait obstacle;
mais, braves, ces hommes
éloignent les femmes,
afin que sourds à nos plaintes
tout seuls aux Géants ils s'adressent.
Tels, sans pudeur,
ils vendent, cupides,
Freia, ma soeur tout aimable,
fiers du lâche trafic!
Qu'est-il pour vous, traîtres,
d'auguste et de grand,
hors l'envie du pouvoir!

WOTAN.

Telle envie
te fut étrangère,
quand toi tu rêvas ce château?

FRICKA.

De l'époux craignant l'inconstance,
il faut qu'en pleurs je cherche
maints attraits qui l'enchaînent
loin des hasards qui l'attirent:
riche demeure,
paix et bien-être,
durent t'offrir
un tranquille repos.
Mais toi, dans ce burg, ne vois
que force et fiers remparts:
gloire et pouvoir
vont s'en accroître;
appel aux tempêtes guerrières,
se dresse l'orgueil de ce burg.

WOTAN
(souriant).

Si tu rêvas
dans ces murs de m'enclore,
au Dieu tu dois bien permettre
que, si ces murs
me gardent, je me conquière
à l'entour l'univers!
Tout ce qui vit
se plaît à changer:
ce jeu-là m'est nécessaire!

FRICKA.

Cœur barbare,
cœur sans amour!
Du pouvoir cherchant
le pauvre hochet,
tu perds, en coupables mépris,
Femme, et joies d'Amour?

WOTAN
(gravement).

Voulant te prendre pour femme,
mon œil lui-même
fut par moi mis en gage:
quel blâme vain tu m'adresses!
J'aime les femmes,
trop à ton gré!
Et Freia, la douce,
reste avec nous;
je n'eus jamais d'autre idée!

FRICKA.

Protège-la donc:
tremblante et sans aide,
là, elle arrive vers nous!

FREIA
(entrant précipitamment).

Sœur, à l'aide!
Sauve-moi, Wotan!
Du haut des roches
gronde et crie Fasolt:
c'est moi, dit-il, qu'il vient prendre.

WOTAN.

Qu'il le dise! —
N'as-tu vu Loge?

FRICKA.

Que toujours tu aies mis
en ce fourbe ta foi!
Par lui nous vint plus d'un mal,
pourtant sans cesse il t'enjôle.

WOTAN.

S'il faut oser libre,
tout seul j'ose et je lutte;
mais de qui nous hait
tirer une aide,
ruse et feinte y pourvoient,
et Loge avec art les pratique.

Il me fit faire ce pacte,
promit rachat sûr pour Freia:
sur lui je compte à présent.

FRICKA.

Et lui rôde autre part!
Là-bas les Géants
se hâtent vers nous:
où reste ton aide subtil?

FREIA.

Où restent tous mes frères,
qu'à l'aide j'appelle,
puisque Wotan me livre impuissante!
A l'aide, Donner!
Vite! vite!
Sauve Freia, mon Froh!

FRICKA.

Ceux qui t'ont trahie en leur pacte,
sont tous cachés maintenant.

FASOLT et FAFNER
(tous deux de stature géante, ils surviennent, armés de pieux puissants).

FASOLT.

Doux fut
ton sommeil:
nous autres
sans dormir faisions ton burg.
Forts toujours,
durs au mal,
nous posions
les blocs pesants;
tours à pic,
murs et portes,
font un fier
pourtour au burg altier.
Vois-le,
c'est notre œuvre;
clair et beau
il brille au jour:

entres-y;
nous — paye-nous!

WOTAN.

Dites, vous, votre prix:
qu'exige votre tâche?

FASOLT.

Le prix fut dit,
le prix qui nous va;
l'oublies-tu donc si vite?
Freia, la belle,
Holda, la libre, —
le pacte est tel —
doit suivre nos pas.

WOTAN.

Etes-vous fous
avec votre pacte?
Faites d'autres vœux:
Freia n'est pas à vendre!

FASOLT
(qui est resté un instant muet, dans sa fureur stupéfaite).

Qu'entends-je? ha!
Veux-tu trahir?
trahir le traité?
Ton épieu saint,
porte-t-il pas
des traités l'auguste rune?

FAFNER
(moqueur).

Honnête frère!
Vois-tu, sot, leur mensonge?

FASOLT.

Fils du jour,
prompt et souple,
songe et sois prudent:
aux pactes tiens parole!
Tout pouvoir
t'est venu de ces pactes;

leur règle seule
a fixé ta puissance.
Etant plus sage
et fin que nous tous,
tu mis sur nous, libres,
ta paix pour joug:
moi, je maudis ta science
moi, j'abjure ta trève,
si tu ne sais,
loyal, sûr et franc,
garder à nos pactes ta foi!
Un Géant stupide
juge ainsi:
toi, sage, sache cela!

WOTAN.

Tu feins de prendre au sérieux
ce qu'en plaisantant nous conclûmes.
L'aimable Déesse,
belle et douce,
pour vous, lourdauds, brille-t-elle?

FASOLT.

Railles-tu?
Ha! l'injuste! —
Vous que l'éclat fait rois,
race auguste et brillante,
quels fous désirs
de remparts et de tours
vous font livrer pour prix
Femme, charme et beauté!
Nous, simples, nous peinons,
tout à l'espoir de ce prix,
la Femme promise,
qui, douce et suave,
chez nous, pauvres, vive: —
et tu romps notre marché?

FAFNER.

Laisse un sot verbiage;

ce bien, l'on n'en a cure:
    Freia seule
    n'est guère!
    mais c'est tout
qu'aux Dieux bien vite on l'arrache.
    Freia garde
dans son jardin des pommes d'or;
    elle seule
fait mûrir leur richesse:
    ce fruit doré
    donne à ses frères
    à tout jamais
    fraîche jeunesse;
    mais leur force
    tombe et s'efface,
    vieux et faibles,
    tous succombent,
si leur Freia leur manque:
c'est pourquoi il la faut enlever!

WOTAN
(à part).

Loge tarde trop!

FASOLT.

Vite! prends un parti!

WOTAN.

Cherche un autre prix!

FASOLT.

Nul autre! Freia seulement!

FAFNER.

Hé toi! suis nos pas!
(Ils s'avancent vers FREIA.)

FREIA
(fuyant).

Aide, contre leur rage!

DONNER et FROH
(ils accourent).

FROH
(enlaçant FEIA de ses bras).

A moi, Freia! —
Laisse-la, monstre!
Froh la protège!

DONNER
(se plaçant en face des deux Géants).

Fasolt et Fafner,
n'ai-je essayé
mon marteau déjà sur vous?

FAFNER.

Que veut ce ton?

FASOLT.

Que viens-tu faire?
Point de lutte avec vous, —
c'est notre prix qu'il nous faut.

DONNER
(brandissant son marteau).

Souvent mon bras
paya les Géants;
venez! le prix échu
pèse le poids largement!

WOTAN
(étendant sa lance entre les adversaires).

Paix, farouche!
Rien par violence!
Ma Lance garde
les pactes saints:
laisse ton lourd marteau.

FREIA.

Las! Las!
Wotan me livre!

FRICKA.

C'est donc ton dessein,
homme cruel?

WOTAN
(qui se détourne et voit venir LOGE).

Loge arrive!
(à LOGE.)
Tel est ton zèle,
pour dénouer
ce funeste pacte, ton œuvre?

LOGE
(qui est venu par le fond, montant de la vallée).

Quoi? de quel pacte
suis-je la cause?
Sans doute celui
qu'ont fait ces gens avec toi? —
Aux cimes, aux gouffres
j'erre par goût;
nul abri
ne peut me plaire:
Donner et Froh,
ils rêvent d'un sûr logis;
prennent-ils femme,
un burg doit les ravir:
un fier château,
un burg altier,
fut de Wotan le vœu. —
Tours et toit,
salle et seuil,
le burg radieux
se dresse fort et fier;
moi-même en ai
tâté les murs,
j'en ai scruté
tous les détails;
Fasolt et Fafner
ont tout prévu:
aucun bloc n'a bougé.
Je fus actif
plus que tel ici:
il ment, celui qui m'accuse!

WOTAN.

Souples,
tes feintes m'esquivent:
mais de traîtrise
garde-toi bien cette fois!
De tous les Dieux,
moi, ton seul ami,
je t'accueillis
dans leur groupe où tous t'exécraient. —
Donc parle, et parle bien!
Quand les Géants ont voulu
pour prix Freia la belle,
tu sais qu'au pacte
j'ai consenti
sur ton serment de trouver
le rachat d'un trésor si cher!

LOGE.

De mettre un zèle
sans faiblesse
à sa recherche,
tel — fut mon serment:
mais que je trouve
ce qui n'est pas,
que nul n'a vu,
pouvais-je bien le promettre?

FRICKA
(à WOTAN).

Vois le traître
sur qui tu comptais!

FROH.

C'est toi le Feu,
mais le Faux plus encore!

DONNER.

Maudite Flamme,
j'éteins ton feu!

LOGE.

Pour cacher sa honte
sot qui m'accuse!

(DONNER et FROH veulent s'élancer sur LOGE.)

WOTAN
(les arrêtant).

En paix laissez cet ami!
Son art vous est caché:
plus utile
est son juste avis,
lorsqu'il tarde à parler.

FAFNER.

Rien qui tarde!
prompt paiement!

FASOLT.

Longue est notre attente!

WOTAN
(à LOGE).

Or ça! viens, têtu!
fais tes preuves!
Où traînes-tu si longtemps?

LOGE.

Tels ingrats, Loge
en fait toujours!
Pour toi seul en peine,
j'ai recherché,
d'un vol de tempête
explorant l'univers,
un prix valable pour Freia,
tel qu'aux Géants il pût plaire.
En vain je cherche,
et vois à présent,
que le monde entier
n'a nul trésor
dont le gain remplace pour l'homme
la Femme, charme sans prix!

(Tous les assistants, captivés, laissent voir leur surprise.)

Partout où sont des êtres,
dans l'eau, la terre et l'air, (1)
Loge cherche
Loge demande,
partout où des forces,
des germes s'agitent,
ce qui pour l'homme
peut valoir
la Femme, charme sans prix?
Mais partout où sont des êtres,
le rire seul
répondit à ma voix:
dans l'eau, la terre et l'air, (1)
nul n'a voulu
laisser l'Amour! —
Un seul existe
dont l'âme a banni l'Amour:
le feu de l'Or
lui fit renier la Femme.
Du Rhin les claires Filles
m'ont gémi leur douleur:
le Nibelung,
Noir-Alberich,
les poursuivait
en d'inutiles désirs;
du Rheingold (2)
le Nain s'est saisi par vengeance:
cet Or devient
son bien le plus cher,
plus que la Femme et l'Amour.
Pour leur rouge hochet,
au gouffre enlevé,
les Filles m'ont dit leurs plaintes:
vers toi, Wotan,
va leur espoir
que ta force dompte le traître,
que l'Or au fleuve
enfin revienne,
et reste à jamais leur richesse. —

(1) *Var.:* aux flots, sur terre, aux cieux,
(2) *Var.:* de l'Or rouge

De t'instruire
je fis la promesse:
viloà ma tâche remplie.

WOTAN.

Folle tâche,
si ce n'est fourbe!
Moi-même en butte aux périls,
pourrais-je à d'autres aider?

FASOLT
(qui a écouté avec attention, s'adresse à FAFNER).

J'ai crainte de l'Or du Niblung;
toujours habile à nous nuire,
toujours pourtant le Nain
subtil esquive nos coups.

FAFNER.

Neuves ruses
s'offrent au Niblung,
grâce à l'Or puissant. —
Hé là, Loge,
dis sans mentir:
quel bien si grand vient de l'Or,
pour qu'au Niblung il suffise?

LOGE.

Les Filles
dans les flots du fleuve,
font leur hochet de ses feux:
Mais lui, si quelqu'un
en Cercle le forge,
donne un pouvoir suprême,
et livre à l'homme le monde.

WOTAN.

De cet Or du Rhin
parlent des runes:
toute emprise (1)
dort en son rouge éclat;

(1) *Var.:* tout empire

force et biens
procèdent sans fin d'un Cercle.

FRICKA.

L'Or peut-il
aussi, du vif
éclat de ses feux,
des femmes parer la beauté?

LOGE.

Qui veut garder
le cœur de l'époux,
porte toujours
les clairs bijoux,
qu'ont fait des Nains qui forgent,
prompts serviteurs de l'Anneau.

FRICKA
(à WOTAN).

Bien sûr mon époux
voudra prendre l'Or?

WOTAN.

Du Cercle être maître,
sage semble un tel acte. —
Pourtant, Loge,
quel en est l'art?
d'où puis-je avoir ce joyau?

LOGE

Un charme dompte
l'Or et fait l'Anneau;
tous l'ignorent;
un seul le sait pourtant,
qui tout Amour renie.

(WOTAN se détourne avec un découragement irrité.)

Ce point t'inquiète;
trop tard du reste!
Alberich seul sut oser;
sans peur le Gnome
a conquis le charme:
il tient en main cet Anneau!

DONNER.

Ruine et honte
vont nous frapper,
si cet Anneau lui demeure.

WOTAN.

L'Anneau soit ma chose!

FROH.

Sans maudire
les joies d'Amour on l'aura.

LOGE.

Nul art,
nul effort, c'est un jeu d'enfants!

WOTAN.

Mais quel moyen?

LOGE.

Le vol!
Un voleur l'a,
prends-le au voleur:
fut-il jamais gain plus aisé?
Mais subtil est l'art
sombre d'Alberich;
ruse et soins
sont nécessaires,
pour contraindre le larron,
et pour rendre aux Filles
les feux de l'Or,
cet Or pur qu'elles pleurent:
car tels t'implorent leurs vœux.

WOTAN.

Les Filles du fleuve?
Que sert ton conseil!

FRICKA.

De ces Filles des flots
tout me détourne:
plus d'un dans l'onde
— deuil pour moi —
séduit par leur grâce a péri.

WOTAN demeure immobile et muet, luttant avec lui-même; les autres Dieux, silencieux et attentifs, tiennent leurs regards fixés sur lui. -- Pendant ce temps FAFNER, à l'écart, s'est concerté avec FASOLT.

FAFNER.

Crois-moi, plus que Freia
l'Or brillant nous est bon:
jeunesse et joie sont fidèles
à qui tient cet Or qui les dompte.
(Ils s'avancent de nouveau vers les Dieux.)
Vois, Wotan,
quelle offre on te fait:
Freia peut rester vôtre;
j'ai trouvé
prix plus facile:
à nous, grossiers, suffiront
du Niblung les rouges Ors. (1)

WOTAN.

Etes-vous fous?
un bien qui me manque,
votre impudence l'exige?

FAFNER.

Plus lourd fut
notre labeur: (2)
sans peine
tu peux par la ruse
(qui jamais à nous n'a réussi)
du Niblung dompter l'effort.

WOTAN.

Pour vous, vais-je
me mettre en peine?
pour vous, prendre le Nain?
Sans pudeur
et plus que cupides
mon accueil vous a faits!

FASOLT
(saisissant brusquement FREIA et l'entraînant à l'écart avec FAFNER).

Viens ça, femme!
Demeure à nous!

---

(1) *Var.:* à nous, grossiers, suffira
du Nibelung l'Or brillant

(2) *Var.:* Ton burg fut
lourd à bâtir:

En gage tu nous suis
jusqu'à pleine rançon.
(Freia jette ou grand cri: tous les Dieux sont au comble de la consternation).

Freia.

Las! Las! Las!

Fafner.

Loin de vous
nous l'emmenons!
Ce gage, songes-y,
jusqu'au soir nous demeure:
nous viendrons encore;
mais, dès ce soir,
si tu n'as notre salaire,
le Rheingold rouge et beau... — [1]

Fasolt.

Alors plus d'attente,
Freia, conquise,
pour toujours chez nous nous suivra!

Freia.

Sœur! Frères!
Aide! Aide!
(Elle est enlevée par les Géants qui s'éloignent rapidement; les Dieux atterrés écoutent son appel de détresse se perdre dans le lointain.)

Froh.

Tous, sur leurs traces!

Donner.

Sus! que tout croule!
(Ils consultent Wotan du regard.)

Loge
(qui suit des yeux les Géants).

Par buissons et rocs ils vont
droit vers le val;
dans le gué du Rhin leurs pas
larges pataugent:
sans plaisir
pend Freia
tremblante sur leurs épaules! —
Heia! hei!
les brutes titubent là-bas!

---

(1) *Var.:* du Rhin l'Or rouge et beau... —

Par le val roule leur course:
certe, à Riesenheim seul
tous deux feront halte!
(Il se tourne vers les Dieux.)
Quel soin rend Wotan si sombre?
Les Dieux sublimes vont bien?

Une brume blême, de plus en plus dense, emplit la scène; par là, les Dieux prennent un aspect de plus en plus livide et vieilli; ils demeurent tous immobiles, dans l'attente et l'angoisse, les yeux fixés sur WOTAN, qui, lui, tient ses regards dirigés vers la terre.

LOGE.

Est-ce un nuage?
ai-je rêvé?
Vos traits pâlis
se fanent déjà!
De vos fronts l'éclat s'enfuit;
l'éclair de vos yeux s'est voilé! —
Ça, mon Froh,
c'est le matin! —
De ta main, Donner,
s'échappe ta masse! —
Quel mal prend Fricka?
est-elle en peine
de Wotan sombre et courbé,
qui semble presque un vieillard?

FRICKA.

Las! Las!
Qu'est tout ceci?

DONNER.

Mon bras fléchit.

FROH.

Le cœur me faut.

LOGE.

J'y songe: sachez votre mal!
Du fruit de Freia,
nul ce matin n'a goûté:
les pommes saintes
qui viennent d'elle,

vous donnent jeunesse et vigueur,
chaque jour en vos repas.
    Du bois sacré la reine
    est prisonnière;
    sur les branches meurt,
    flétri, le fruit,
qui va, vil, en tomber. —
    Mon mal est moindre;
    pour moi l'avare
    Freia toujours
fut peu prodigue du fruit:
    car moins divin
je suis, Dieux sublimes, que vous!
    Pour vous, votre force entière
    était dans ce fruit:
cela, les Géants l'ont su;
    c'est votre vie
    qu'ils ont attaquée:
songez donc à sa garde!
    Sans ces pommes,
    vieux et lourds,
    gris et tristes,
race raillée par tout être,
mourront les nobles Dieux.

FRICKA.

    Wotan, époux!
    ô malheureux!
    Vois, ton délire
    en riant
nous conduit de maux en maux!

WOTAN
(se redressant, dans un sursaut de soudaine résolution).

    Viens, Loge!
    partons tous deux!
à Nibelheim je vais descendre:
je veux y prendre cet Or.

LOGE.

Du Rhin les Filles
pleurent vers toi:
veux-tu faire droit à leurs plaintes? (1)

WOTAN
(avec violence).

Cesse, drôle!
Freia, la douce,
Freia doit être libre.

LOGE.

Comme tu veux,
moi je te guide:
droit au gouffre
descendrons-nous par le Rhin?

WOTAN.

Non par le Rhin!

LOGE.

La Faille-du-Soufre
y conduit aussi:
par là descends avec moi!

Il passe le premier et disparaît dans une fissure qui s'ouvre sur le côté; de cette ouverture des flots de vapeur sulfureuse s'échappent aussitôt.

WOTAN.

Restez jusqu'à
ce soir ici:
la Joie perdue
je veux vous la rendre par l'Or

Il suit LOGE et descend à son tour dans la crevasse: la vapeur de soufre qui s'en échappe se répand sur toute la scène qu'elle emplit rapidement d'épais nuages. Les autres personnages sont déjà invisibles.

DONNER.

Bon retour, Wotan

FROH.

Courage! Espoir!

FRICKA.

Rejoins bientôt
l'épouse angoissée!

---

(1) *Var.:* peut-on leur promettre justice?

La vapeur sulfureuse s'obscurcit jusqu'à ce qu'elle forme un manteau de nuages complètement noirs, qui se déplacent de bas en haut; ces nuages se transforment ensuite en solides blocs et parois rocheuses, dont les crevasses constituent des sortes de failles ou couloirs de rocs, lesquels continuent sans cesse de s'élever, de façon que la scène semble s'enfoncer toujours davantage aux profondeurs de la terre.

SCÈNE TROISIÈME.

Une lueur d'un rouge sombre commence finalement à poindre de divers côtés, comme venant du lointain; on distingue, à perte de vue, un grand

abîme souterrain

qui s'étend très loin eù où paraissent déboucher, dans tous les sens, des fissures profondes et d'étroites crevasses.

ALBERICH tire par les oreilles MIME, qui pousse des cris aigus de douleur, et l'amène hors d'une galerie latérale vers le milieu de la scène.

ALBERICH.

Héhé! Héhé!
viens ça! viens ça!
Nain fallacieux! (1)
Rudes coups d'ongle
vont t'écorcher,
si tu n'achèves
comme j'ai dit,
sur l'heure l'objet merveilleux.

MIME
(hurlant).

Ohé! Ohé!
Aou! Aou!
Lâche-moi donc!
Tout est fait,
tel que tu veux,
sueurs et soins
l'ont réussi:
ôte tes ongles de moi!

ALBERICH
(le lâchant).

Que tardes-tu donc,
sans rien montrer?

(1) *Var.:* Gnome astucieux!

MIME.
J'ai peur, moi pauvre,
qu'un fil y manque.

ALBERICH.
Où donc est ce manque?

MIME
(embarrassé).
Là . . . . ici . . .

ALBERICH.
Quoi là, ici?
Donne à l'instant!

Il veut le saisir de nouveau par l'oreille; MIME, pris d'épouvante, laisse tomber un tissu de métal qu'il serrait jusque-là dans ses mains crispées. ALBERICH ramasse précipitamment l'objet et minutieusement l'examine.

Vois, fripon!
Tout est forgé,
tout est bien ajusté,
comme j'ai dit!
Ainsi le gredin
pense m'y prendre?
garder pour lui
le superbe travail
que mon astuce
à forger lui apprit?
t'ai-je compris, voleur?

(Il place l'objet sur sa tête comme un heaume de mailles.)

Le heaume entre et s'adapte:
si du secret j'essayais?
— « Nuit et brume,
nul aspect! » —

(Sa forme s'évanouit; à la place on n'aperçoit plus qu'une colonne de brume.)

Où suis-je, frère?

MIME
(regardant autour de lui avec surprise).
Où es-tu? je ne te vois pas.

LA VOIX D'ALBERICH.
Du moins tu me sens,

vilain larron!
Prends ça pour ton vol manqué!

MIME
(pousse des cris et se tord sous les coups d'un fouet qu'on ne voit point mais dont entend le bruit sur son dos).

LA VOIX D'ALBERICH
(avec des rires).

Merci, stupide!
Ton œuvre a plein succès. —
Hoho! Hoho!
Niblungen tous,
seul maître est Alberich!
Où que l'on aille
il survient et surveille; (1)
nul répit
dans votre tâche;
serfs au travail,
invisible il vous suit;
lorsque nul ne le voit,
craignez qu'il ne vienne!
tous, tremblez, sous sa puissance!
Hoho! Hoho!
place! c'est lui,
le maître des Nains! (2)

La colonne de vapeur disparaît vers le fond; venant d'un éloignement toujours plus grand, l'on entend gronder l'agitation courroucée et les éclats de fureur d'ALBERICH; des hurlements et des cris plaintifs lui répondent, sortant des crevasses et des puits inférieurs, puis se perdent, s'effacent, en des lointains de plus en plus reculés. MIME, de douleur, s'est laissé tomber à terre; ses gémissements et ses lamentations sont entendus de WOTAN et de LOGE, qui se glissent dans la caverne par l'orifice d'une crevasse plus élevée.

LOGE.

Nibelheim s'ouvre:
aux brumes blêmes,
quel feu jaillissant d'étincelles?

WOTAN.

On geint ici:
qui gît sur le sol?

---

(1) *Var.:* Toute retraite
à sa vue est ouverte;
(2) *Var.:* des Niblungen roi!

LOGE
(se penchant sur MIME).
Pourquoi ces singuliers cris?

MIME.
Ohé! Ohé!
Aou! Aou!

LOGE.
Hé, Mime! Leste Gnome!
quels maux t'affolent si fort!

MIME.
Laisse le pauvre!

LOGE.
A l'instant même,
et, bien mieux, vois:
Loge veut t'aider, Mime!

MIME
(se relevant à demi).
Qui peut m'aider?
Je dois servir
le vouloir de mon frère,
qui m'a soumis à sa loi.

LOGE.
Sur Mime s'il règne,
d'où vient son pouvoir?

MIME.
Par haine et ruse
Alberich s'est fait
de l'Or du Rhin
un brillant Anneau:
sous ce charme fort
les pauvres Nains tremblent;
par lui, tous, il nous dompte,
les Niblungen, fils des nuits. (1)
Libres de crainte,
nous forgions tous jadis,
pour nos femmes,
maints beaux bijoux,

(1) *Var.*: noir troupeau.

fins et bien niblungeniens:
joyeux étaient nos labeurs.
Mais lui, il nous force,
au fond des fissures,
pour lui tout seul
sans cesse à peiner.
Par son rouge Anneau,
l'avare devine
les feux de l'Or
au profond des rochers:
il faut que l'on cherche,
fouille et creuse,
qu'on porte et fonde
et forge à grand feu,
sans repos ni paix
du Chef gonflant le trésor.

LOGE.

Trop lâche au travail,
tu fus châtié? (1)

MIME.

Moi pauvre, ah!
c'est moi qu'il accable:
d'un heaume ouvré,
qu'il me fait faire,
lui-même règle
tout l'assemblage.
J'ai bien compris
le grand pouvoir
qui dort en ce heaume
aux réseaux d'airain;
j'aurais pour moi
voulu le garder,
et grâce au charme
à l'oppresseur me soustraire —
qui sait, oui, qui sait,
le vaincre lui-même par ruse,
et sous mon pouvoir le contraindre,

(1) *Var.:* Et toi, paresseux,
son bras t'a puni?

l'Anneau, le lui reprendre,
pour que l'esclave qu'il dompte
soit libre et l'oblige à servir!

LOGE.

Pourquoi, subtil,
n'as-tu réussi?

MIME.

Las! moi qui fis le heaume,
ce charme, ce don caché,
ce charme, je l'ai mal compris!
Qui conçut l'objet,
qui me l'ôta,
m'apprend aujourd'hui
— hélas! bien trop tard! —
quel secret gît dans ce heaume:
à mes yeux il s'efface,
et frappe, invisible,
à coups sauvages, mon dos.
Telle est ma bêtise,
et tel son prix!

(Il se frotte le dos en hurlant. Les Dieux rient.)

LOGE
(à WOTAN).

Tu vois, le prendre
est chose ardue.

WOTAN.

Mais ta ruse aidant,
nous y viendrons.

MIME
(frappé par le rire des Dieux, les examine avec une plus grande attention).

Avec vos demandes,
qu'est donc votre race?

LOGE.

Crois en nous;
nous tirerons
de peine les Niblungen noirs.

(Le bruit que fait ALBERICH gourmandant et châtiant les Nains se rapproche de nouveau.)

MIME.

Pas d'imprudence!
Alberich vient!

WOTAN.

Soit — nous l'attendrons là.

Il s'assied, tranquille, sur un bloc de rocher. LOGE, près de lui, s'adosse au roc. — ALBERICH, qui a retiré le heaume magique de sa tête et l'a suspendu à sa ceinture, pousse devant lui, le fouet brandi, toute une bande de NIBELUNGEN, qu'il ramène ainsi d'une profonde crevasse inférieure: ces Nains sont chargés de masses d'or et d'argent travaillés, qu'ils déposent et accumulent en un tas, — l'amoncellement d'un Trésor —, pressés par les continuelles injures et invectives d'ALBERICH.

ALBERICH.

Vite! Preste!
Héhé! Hoho!
Lent troupeau!
Là, en tas,
tout le Trésor!
Hé toi, ici!
Marcheras-tu?
Race honteuse!
bas vos richesses!
Dois-je m'y mettre?
Tout à mes pieds!

(Il aperçoit tout à coup WOTAN et LOGE.)

Hé! qui est là?
Qui vint ici?
Mime! Viens ça,
drôle hideux!
Qu'oses-tu dire
à ce couple rôdeur?
Va, paresse!
Veux-tu bien fuir à ta forge?

(Il chasse MIME, à coups de fouet, dans le groupe des autres NIBELUNGEN.)

Hé! à l'ouvrage!
Tous à la tâche!
Vite en vos trous!

Aux nouveaux filons
allez chercher l'Or!
Le fouet vous guette
si vous traînez!
Que nul ne s'attarde,
Mime en est gage,
sinon de ce fouet
il saura la force:
que partout mes yeux veillent,
quand nul ne m'y voit,
il s'en doute, certes, assez! —
Quoi, vous tardez?
Quoi, vous restez?

(Il ôte de son doigt l'Anneau, le baise, et l'étend d'un geste de menace.)

Tremble et frissoune,
troupeau dompté:
de l'Anneau
subis le Roi!

Les Nibelungen se dispersent (Mime avec eux) en poussant des cris aigus et des hurlements de douleur, et se sauvent, se glissant de tous côtés dans les puits et les fissures inférieures.

Alberich
(s'avançant avec colère vers Wotan et Loge).

Que faites-vous là?

Wotan.

De Nibelheim, noir séjour,
on nous conta maints récits:
hauts prodiges,
sont le fait d'Alberich;
de voir ces merveilles
nous avons grand désir.

Alberich.

Vers Nibelheim
mène l'envie:
sur de tels hôtes,
certes, j'en sais long!

LOGE.

Long sur mon compte,
Albe chétif?
Or dis: qui suis-je,
pour que tu cries?
dans l'antre froid
empli de frissons,
qui t'eût fait luire
la flamme qui flambe,
si Loge ne t'eût souri?
Que sert ta forge,
si je n'y souffle le feu?
Moi, ton proche,
et ton ami,
je goûte mal ton accueil!

ALBERICH.

Aux Albes clairs
tu ris donc, Loge,
subtil fripon?
si le fourbe les sert,
qui jadis me servit,
haha! tant mieux!
d'eux tous je ne crains rien.

LOGE.

A moi tu peux te fier.

ALBERICH.

Je me fie à ta fourbe,
pas à ta foi! —
Mais vous tous, moi, je vous brave.

LOGE.

Ton pouvoir
te fait bien vaillant:
sombre et grande s'enfle ta force.

ALBERICH.

Vois ce Trésor,

par mes Nains
là disposé?

LOGE.

Jamais je n'ai vu son pareil.

ALBERICH.

Pour aujourd'hui
le tas est pauvre:
fière et forte
sa richesse va croître.

WOTAN.

A quoi te sert tel trésor,
car triste est Nibelheim,
où rien par l'Or ne s'obtient?

ALBERICH.

L'Or que j'entasse,
et l'Or que je cache,
s'enfle au Nibelheim noir;
mais ce Trésor,
aux cavernes caché,
doit en prodiges éclore:
du monde entier
j'aurai grâce à lui l'héritage.

WOTAN.

Et comment, bon Nain, t'y prends-tu?

ALBERICH.

Dans les souffles purs des cieux,
là-haut vous vivez,
riez, aimez:
ma poigne d'Or,
vous, Dieux, va vous prendre en sa force!
Ce même Amour que j'ai maudit,
tout ce qui vit
doit le maudire! (1)
par l'Or fascinés,
que l'Or seul hante vos fièvres!
Aux monts bienheureux,

(1) *Var.:* Puisqu'à l'Amour j'ai dit adieu,
tous les vivants
doivent le dire!

au sein des délices,
planez, bercés ;
des Noirs-Albe
raillant le sort, Dieux des ivresses! —
tremblez!
tremblez!
vous autres, mâles,
domptés tout d'abord,
de vos tendres femmes —
qui m'ont tant raillé —
le Nain fera son plaisir,
l'Amour l'ayant fui! —
Hahahaha!
Est-ce compris?
Tremblez!
Tremblez devant l'ost de la Nuit,
si l'Or du Niblung surgit, (1)
des sourds abîmes, au jour!

WOTAN
(se levant brusquement).
Péris, Gnome en révolte!

ALBERICH.
Que dit l'autre?

LOGE
(s'avançant entre eux deux).
Sois donc plus calme!
(à ALBERICH.)
Qui n'est plein de surprise,
à voir ce qu'Alberich peut?
Si tout réussit à ton art,
comme par l'Or tu l'espères,
puissant plus que tous je te nomme;
car lune, étoiles,
et soleil qui rayonne,
vont par force, sans doute,
suivre ton bon plaisir. —
Mais tout d'abord il importe

(1) *Var.:* poussant le flot du Trésor,

que ces Nains qui peinent,
tes Niblungen noirs,
sans t'envier te servent.
D'un Anneau d Or tu es maître;
ton peuple en tremble d'effroi:
mais, si tu dors,
qu'un traître se glisse,
et prenne, leste, l'Anneau,
quel art te peut, sage, sauver?

ALBERICH.

Si sage s'estime Loge!
tous les autres
semblent des sots:
qu'à lui je recoure,
cherchant son aide,
qu'on paye cher,
tel est du fripon l'espoir! —
Ce heaume sauveur,
je l'ai combiné;
un fin forgeron,
Mime, dut me le faire:
en d'autres formes,
comme je veux,
je change la mienne,
grâce au heaume;
invisible
à qui me cherche,
partout je me glisse,
caché aux regards.
Tel, sans rien craindre,
je suis sauf, même de toi,
ami plein de bonté!

LOGE.

Maint spectacle
vint me surprendre,
mais tel prodige
est nouveau pour moi.

Semblable merveille
n'est pas croyable:
car s'il me faut l'admettre,
ta puissance est éternelle.

ALBERICH.

Crois-tu que je mente
comme fait Loge?

LOGE.

Jusqu'à la preuve,
je dois nier ton dire. (1)

ALBERICH.

Bouffi d'orgueil,
l'imbécile se gonfle:
or, crève d'envie!
Choisis, et dis quel aspect
je dois prendre soudain?

LOGE.

Celui que tu veux:
mais frappe-moi de stupeur!

ALBERICH
(qui s'est coiffé du heaume).

«Grand dragon,
rampe et se roule!»

Il disparaît aussitôt; à sa place, un reptile gigantesque roule ses anneaux monstrueux sur le sol; ce dragon se dresse et avance sa gueule grande ouverte vers WOTAN et LOGE.

LOGE
(affectant d'être saisi de frayeur).

Ohé! Ohé!
Monstre effroyable!
ne mange pas Loge!
Laisse-lui l'existence!

WOTAN
(riant).

Bien, Alberich!
Gnome habile!
Tu fais bien vite
un monstre terrible du Nain!

---

(1) *Var.:* Sans l'avoir vu
je n'y croirai jamais.

Le reptile géant disparaît, et, à sa place, ALBERICH apparaît aussitôt sous sa forme réelle.

ALBERICH.

Héhé! les sages!
Est-ce prouvé?

LOGE.

Ma peur en est bien la preuve!
D'un grand dragon
tu pris l'apparence:
mes yeux l'ont vu,
Loge admet la merveille.
Mais, si tu t'enfles,
peux-tu te faire
petit et mince?
C'est là pour moi le vrai
moyen de fuir le danger:
Mais l'œuvre passe ton art!

ALBERICH.

Ton art à toi,
qui n'es qu'un sot!
Comment me veux-tu?

LOGE.

Que l'étroite fente t'abrite,
où peut ramper un crapaud!

ALBERICH.

Peuh! c'est simple!
Ouvre les yeux!
(Il se coiffe de nouveau du heaume de mailles.)
«Gris crapaud,
rampe et glisse!»

Il disparaît: les Dieux apercoivent sur le rocher un crapaud qui rampe vers eux.

LOGE.
(à WOTAN.)

Là, le crapaud!
Prends-le bien vite!

WOTAN met le pied sur le crapaud: LOGE le saisit à la tête et lui prend le heaume de mailles.

ALBERICH.
(qui soudain redevient visible sous sa forme réelle, tandis qu'il se tord sous le pied de WOTAN).

Ohé! Malheur!
en leur puissance!

LOGE.

Tiens-le ferme,
que je l'attache!

Il a tiré de son vêtement une corde, avec laquelle il attache les bras et les jambes d'ALBERICH; celui-ci, garrotté, se débat avec rage et cherche inutilement à se défendre: tous deux la saisissent, et le traînent avec eux vers la crevasse plus haute d'où ils sont descendus à Nibelheim.

LOGE.

Courons là-haut,
pour qu'il soit nôtre!

(Ils disparaissent, montant par la crevasse.)

QUATRIÈME SCÈNE.

La scène se transforme, mais par un changement inverse du précédent; en dernier lieu, cette transformation fait apparaître la même

libre étendue de paysage sur des sommets de montagnes

que dans la deuxième scène; seulement toute cette étendue est encore voilée d'une sorte de nuée blême, comme cela avait lieu avant la deuxième transformation de décor, apres le départ de FREIA.

WOTAN et LOGE, traînant avec eux ALBERICH garrotté, surgissent de la fissure latérale.

LOGE.

Là, frère,
sieds-toi d'aplomb!
Vois, cher Albe,
le monde est là,
dont tu rêves, ardent, la conquête:
quel coin, dis-moi,
m'y fixes-tu pour logis?

ALBERICH.

Vil misérable!

fripon! voleur!
Ouvre ces liens,
laisse-moi libre,
sans quoi tu paieras ton audace!

WOTAN.

Captif tu restes,
pris dans mes chaînes:
tel l'univers,
et tous les êtres,
tu les opprimais d'avance. (1)
Esclave, là, te voici, —
ta peur n'y peut contredire!
pour rompre tes liens
il faut que tu payes.

ALBERICH.

O stupide!
O fou que je fus!
O sot qui me fiais
aux menteurs!
Apre vengeance
doit me venger!

LOGE.

Veux-tu la vengeance,
sois vite libre de liens:
d'un vengeur captif
nul être libre n'a crainte.
Rêvant ta vengeance,
sans plus attendre
songe à trouver ta rançon!

ALBERICH
(brusquement).

Parlez, que vous faut-il?

WOTAN.

Tes biens; et l'éclat de l'Or. (2)

ALBERICH.

Race d'avides larrons!

(1) *Var.:* tu crus les tenir d'avance.
(2) *Var.:* et tes rouges Ors.

(A part).

Si je garde pourtant l'Anneau,
je peux leur laisser le Trésor:
de nouveau je le gagne
et sans cesse il grossit,
promptement à l'appel de l'Anneau.
L'aventure m'instruit,
et sage j'en sors:
je paye à son prix la leçon
en leur laissant tous ces hochets.

WOTAN.

Tu livres ton Or?

ALBERICH.

Détache ma main,
je vais l'appeler.

(LOGE lui délie la main droite.)

ALBERICH

(il touche l'Anneau des lèvres et murmure le commandement).

— Eh bien, les Niblungen
vont arriver:
par leurs soins dociles,
j'entends le Trésor
des abîmes monter vers le jour. —
Qu'on m'ôte ces liens accablants!

WOTAN.

Pas tant que tout n'est compté.

Les NIBELUNGEN sortent de la crevasse, chargés des objets et pièces travaillées qui forment le Trésor.

ALBERICH.

O honte sans nom!
mes tremblants esclaves
me voient moi-même enchaîné! —
De ce côté!
c'est mon vouloir!
En un tas
tout le Trésor!
Vais-je m'y mettre?

Ailleurs regardez!
Vite! Hé!
et puis que l'on parte,
prompts au travail!
Vite aux crevasses!
Gare à tous paresseux!
Je m'élance sur vos talons!

Les Nibelungen, ayant entassé le Trésor, se glissent de nouveau avec terreur dans la crevasse et y disparaissent.

Alberich.

Je suis quitte:
ouvrez mes liens!
Et ce heaume-là,
que Loge détient,
veuillez me le rendre à présent! (1)

Loge
(jetant le heaume de mailles sur le Trésor).

Le prix doit aussi le comprendre.

Alberich.

Maudit larron! —
Mais, patience!
Qui me fit cet objet
va le refaire:
car j'ai le pouvoir
que Mime subit.
Mais c'est dur
que tels trompeurs
aient pris ma subtile défense! —
Or donc! Alberich
se dépouille:
ouvrez, barbares, ses liens!

Loge
(à Wotan).

Le tiens-tu quitte?
peut-il partir?

Wotan.

D'un rouge Anneau

(1) *Var.:* veuillez par bonté me le rendre!

ton doigt rayonne:
montre, Gnome!
lui, certes, aussi m'appartient.

ALBERICH
(avec terreur).

L'Anneau?

WOTAN.

Pour ta rançon
tu dois le remettre.

ALBERICH.

La vie — mais pas l'Anneau!

WOTAN.

L'Anneau, te dis-je:
pour ta vie fais à ton gré!

ALBERICH.

Si j'ai sauvé ma vie,
ce Cercle aussi je le sauve:
tête et main,
œil, oreille,
rien n'est plus ma chose
que l'Or de ce rouge Anneau!

WOTAN.

Ta chose, l'Or de l'Anneau?
Railles-tu, Albe sans honte?
Dis un peu
où tu pris le métal
duquel le joyau fut forgé?
Lui, ta chose,
que, perfide,
aux flots profonds tu ravis?
Aux Enfants du fleuve
va demander
si cet Or
en cadeau te vint d'elles,
que pour l'Anneau tu volas!

ALBERICH.

Ruse impudente!
dol effronté!
Quoi, ta fourbe
m'impute un crime
dont tous tes vœux s'enivraient?
Heureux vol
que toi-même aurais consommé,
s'il en coûtait
moins cher pour forger cet Anneau?
Quel grand bonheur,
ô traître, pour toi,
que le Niblung, moi,
étreint de détresse,
outré de rage,
j'acquière le charme terrible,
dont l'œuvre ici te sourit?
D'un cœur plein de maux,
fou d'angoisse,
l'acte maudit,
l'acte effrayant,
au gain du joyau
doit gaiement te conduire?
pour toi, pour ta joie, j'ai maudit? —
Garde-toi,
Dieu souverain! (1)
Car mon forfait
fut libre et n'atteint que moi:
mais à tout ce qui fut,
est, sera,
Dieu, attente le tien, (2)
si toi tu m'arraches l'Anneau!

WOTAN.

Mien, l'Anneau!
Tes cris n'ont rien dit
qui prouve ton droit.

(Avec une furieuse violence il arrache au doigt d'ALBERICH l'Anneau.)

---

(1) *Var.:* maître divin!
(2) *Var.:* s'attaque le tien,

ALBERICH.
(poussant un cri horrible).

Ha! — En poudre! Broyé!
Des tristes plus triste valet!

WOTAN
(qui a mis l'Anneau à son doigt et qui le contemple avec complaisance).

Je tiens là ce qui m'élève,
des plus puissants roi tout-puissant!

LOGE.

Peut-il partir?

WOTAN.

Lâche-le!

LOGE
(dénouant les liens d'ALBERICH).

Rentre au logis!
Tu n'as plus de chaînes:
Pars libre d'ici!

ALBERICH
(se remettant debout, et avec un rire de rage).

Suis-je enfin libre?
vraiment libre? —
Sachez comment
ma délivrance vous salue! (1)
Comme il vint d'un vœu maudit,
maudit soit cet Anneau!
Si par lui
j'eus toute puissance,
qu'il marque donc
de mort qui le tiendra!
Nul cœur joyeux
n'en doit jouir;
nul heureux n'en verra
flamboyer les feux;
qui le possède,
se ronge d'angoisse,
et qui ne l'a,
se dévore d'envie!

(1) *Var.:* Sachez donc comme
ce libre vous bénit!

Tous convoitent
d'enfin l'avoir,
mais nul ne savoure
ce bien rêvé;
sans profit qu'il soit pour son maître
mais qu'il mène à lui l'assassin!
La mort sur sa tête,
que tremble le lâche éperdu:
sa vie entière
soit une mort de désir, —
de l'Anneau seigneur,
de l'Anneau esclave!
jusqu'au jour où ma main
reprendra le bien qu'on me vole!
Tels — grondent
les vœux bénis
du Nibelung sur l'Anneau! —
Conserve-le,
garde-le bien:
l'anathème reste sur toi!
(Il disparaît rapidement dans la crevasse.)

LOGE.

Goûtes-tu
son aimable adieu?

WOTAN
(absorbé dans la contemplation de l'Anneau).

Laisse baver son envie!

Les brumes qui flottent sur le devant de la scène s'éclaircissent peu à peu.

LOGE
(regardant vers la droite).

Fasolt et Fafner
viennent là-bas;
Freia suit les Géants.
(De l'autre côté s'avancent FRICKA, DONNER et FROH.)

FROH.

Ils sont revenus.

DONNER.

Salut, mon frère!

FRICKA
(se hâtant, anxieuse, vers WOTAN).

L'œuvre est-elle faite?

LOGE
(montrant le Trésor).

La ruse et la force
ont tout vaincu:
voici le prix cherché.

DONNER.

Les Géants ramènent
notre Freia.

FROH.

Quel souffle enchanté
touche nos fronts,
fraîche douceur,
qui charme les sens!
Tous les Dieux seraient tristes,
vivant loin d'elle à jamais,
par qui jeunesse éternelle,
joie et bonheur nous sourient!

Le devant de la scène est redevenu clair; dans cette lumière, l'aspect des Dieux reprend sa fraîcheur primitive; le voile de brumes demeure étendu cependant sur le fond de la scène, de telle sorte que le burg, au lointain, reste encore invisible.

FASOLT et FAFNER arrivent, conduisant FREIA entre eux deux.

FRICKA
(qui s'élance joyeusement vers sa sœur pour l'entourer de ses bras).

Sœur tout aimable,
joie et douceur!
t'ai-je à nouveau reconquise?

FASOLT
(l'arrêtant).

Paix! N'y touche pas!
Elle est nôtre encor. —

A Riesenheim,
rude frontière,
l'on a fait halte:
de soins fidèles,
le gage échu
fut gardé;
le cœur navré,
je viens le rendre:
payez aux frères
le prix promis. (1)

WOTAN.

Je tiens prêt l'échange:
de l'Or gisant
faites juste mesure.

FALSOLT.

De perdre Freia,
certes, j'ai grande douleur:
dois-je oublier son image,
que l'amas de l'Or
monte si haut
qu'à mes regards
sa fleur en entier soit cachée!

WOTAN.

Dressez l'amas
d'après Freia debout!

FAFNER et FASOLT enfoncent leurs pieux dans le sol devant FREIA, de tette sorte que ces pieux fixent la mesure de l'Or d'après le silhouette de FREIA, tant en hauteur qu'en largeur.

FAFNER.

Nos pieux sont plantés,
mesurant le gage;
comblez leurs vide avec l'Or!

WOTAN.

Vite achevez:
l'œuvre m'indigne!

LOGE.

Viens donc, Froh!

(1) *Var.*: rançon pour elle.

Froh.

Freia souffre,
vite je l'aide.

(Loge et Froh se hâtent d'entasser les pièces du Trésor entre les pieux.)

Fafner.

Pas si vite
et mieux appuyé!
ferme et dru
forme le tas!

Avec une brutale vigueur il pèse sur les morceaux de métal et les tasse; il se penche vers l'amas, le scrutant pour y trouver des interstices.

Je vois au travers!
qu'on ferme la fente!

Loge.

Brutal, arrière!
ôte tes mains!

Fafner.

Ici! remplis la fissure!

Wotan
(se détournant, avec un découragement irrité).

Apre en mon sein
brûle l'insulte!

Fricka
(le regard fixé sur Freia).

Vois quel affront
frappe ma noble sœur:
elle implore une aide,
pâle et l'œil suppliant.
Dur époux!
l'Aimable te doit cette honte!

Fafner.

Encore, ici!

Donner.

C'est trop me taire:
folle fureur
va châtier l'effronté! —

Avance, chien!
ta mesure,
je vais la prendre à mon tour!

FAFNER.

Paix là, Donner!
gronde autre part:
ici ton bruit ne peut rien!

DONNER.
(s'élançant).

Sauf, bandit, te mettre en poudre!

WOTAN.

Paix ici!
L'Or cache Freia déjà.

LOGE.

Plus d'Or, plus rien.

FAFNER
(mesurant le Trésor du regard).

Je vois ses cheveux briller:
jette ce heaume
sur le tas! (1)

LOGE.

Quoi? lui aussi?

FAFNER.

Vite, jette-le!

WOTAN.

Qu'on le leur donne!

LOGE
(qui jette le heaume sur le monceau d'Or).

La chose est donc faite. —
Sommes-nous quittes?

FASOLT.

Freia, la belle,
n'est plus visible:
ainsi elle est libre?
dois-je la perdre?
(il s'approche du Trésor et tâche de voir au travers.)
Las! son clair

(1) *Var.:* mets ce tissu
sur le Trésor!

regard brille encor;
de l'œil l'étoile
m'éblouit:
par une fente
il luit jusqu'à moi! —
Tant que ces yeux me ravissent,
à la femme encor je prétends!

FAFNER.

Hé! vous dis-je,
bouchez la fissure!

LOGE.

Race avide!
n'est-ce donc clair,
tout l'Or y passa?

FAFNER.

Non certe, ami!
Au doigt de Wotan
brille l'Or d'un Anneau:
donnez, qu'il ferme la fente!

WOTAN.

Quoi? cet Anneau?

LOGE.

Soyez sages!
Aux trois Nixes
revient cet Or:
Wotan songe à le leur rendre.

WOTAN.

Que contes-tu là?
Le prix de tant de peine,
sans effroi j'entends le garder!

LOGE.

Mal m'a pris
de le promettre
naguère aux Filles en pleurs!

WOTAN.

Ta promesse est nulle pour moi:
l'Anneau conquis me demeure.

FAFNER.

Mais là pour prix
tu vas le remettre.

WOTAN.

Tous vos vœux effrontés,
tous, j'y accède, —
mais pour l'univers
je ne livre pas cet Anneau!

FASOLT
(saisit FREIA avec fureur, derrière le Trésor, et l'entraîne en avant).

Plus d'échange!
l'ancien traité!
c'est nous que Freia va suivre!

FREIA.

Aide! Aide!

FRICKA.

Dieu cruel,
livre-leur tout!

FROH.

Donne ton Or vite!

DONNER.

Jette l'Anneau donc!

WOTAN.

Vous, laissez-moi!
L'Anneau reste mien!

FAFNER retient encore FASOLT qui veut s'en aller. Tous les Dieux demeurent consternés; Wotan en courroux se détourne d'eux. La scène s'est obscurcie de nouveau; de la crevasse latérale des rochers surgit une lueur bleuâtre: et, dans cette crevasse, ERDA devient soudain visible pour WOTAN; elle s'élève du gouffre jusqu'à mi-corps; sa forme est majestueuse, amplement baignée par les ondes de sa longue chevelure noire.

ERDA
(étendant la main vers WOTAN en manière d'avertissement prophétique).

Cède, Wotan, cède!
Fuis l'Anneau maudit!
Sans recours
ruine et désastre
vont vers toi par lui.

WOTAN.

Qui donc es-tu, prophétesse?

ERDA.

Tout ce qui fut, m'est connu;
ce qui devient,
ce qui doit être,
l'est aussi:
du monde éternel
l'Urwala,
Erda, vient t'avertir.
Trois des filles,
sœurs premières,
sont nées de moi:
mes oracles,
tu les sauras par les Nornes.
Pourtant ton péril
me conduit
moi-même vers toi:
songe! songe! songe!
Tout ce qui est — passe.
Le Soir des Dieux
est près de poindre:
j'adjure, — jette l'Anneau!

Elle s'enfonce lentement jusqu'à la poitrine, tandis que la lueur bleuâtre commence à s'obscurcir.

WOTAN.

Un sens caché
sonne en ta voix:
reste, pour mieux m'instruire!

ERDA
(en s'évanouissant).

Je vins vers toi —
tu sais assez:
songe, veille, et crains!
(Elle disparaît complètement.)

WOTAN.

Dois-je vivre en ces craintes —

je veux t'étreindre,
pour tout apprendre!

Il veut s'élancer dans la crevasse, pour retenir Erda; Donner Froh et Fricka se jettent au-devant de lui, et l'arrêtent.

Fricka.

Arrière, cœur dément!

Froh.

Arrête, Wotan!
Laisse l'Auguste,
suis ses conseils!

Donner
(aux Géants).

Vous, Géants!
restez encore:
cet Or, on vous le donne.

Freia.

Puis-je le croire?
votre Holda
vaut-elle un prix si cher?

(Tous attendent, les regards fixés sur Wotan.)

Wotan.

A moi, Freia!
enfin sois libre:
sœur rachetée,
rends-nous jeunesse et douceur! —
Géants, prenez votre Anneau!

(Il jette l'Anneau sur le Trésor.)

Les Géants lâchent Freia; celle-ci s'élance, joyeuse, vers les Dieux, qui tour à tour, longuement, l'accueillent tout transportés de joie et lui prodiguent de tendres caresses.

Fafner
(déploie aussitôt un énorme sac et se met en devoir d'y entasser le Trésor).

Fasolt
(se jetant au-devant de son frère).

Hé, avide!
laisse ma charge!

Juste partage
entre frères!

FAFNER.

Mieux à la femme qu'à l'Or
ton sot amour rêvait;
je fis ce troc
malgré ta démence.
Sans nul partage
tu voulais Freia pour toi:
quant au Trésor,
assurément
la plus grosse part me revient!

FASOLT.

Traître voleur!
Toi, m'insulter?
(aux Dieux.)
Vous, soyez nos juges:
comme il se doit
réglez le partage!
(Wotan se détourne avec dédain.)

LOGE.

De l'Or qu'il s'empare:
garde par contre l'Anneau!

FASOLT
(se jette sur FAFNER, qui pendant tout ce temps a beaucoup entassé d'Or dans son sac).

Arrière, cupide!
mien soit l'Anneau:
mien, pour son regard à elle!
(il met précipitamment la main sur l'Anneau.)

FAFNER.

Ôte ta main!
L'Anneau à moi!
(Ils luttent; FASOLT arrache à FAFNER l'Anneau.)

FASOLT.

J'ai la bague, elle est mienne!

FAFNER.

Tiens-la bien, qu'elle ne tombe!

Il frappe FASOLT de son pieu, avec fureur, et l'étend d'un seul coup sur le sol; puis, avec une hâte sauvage, il arrache au mourant l'Anneau.

Regarde donc l'œil de Freia:
car l'Anneau n'est plus à toi!

Il met l'Anneau dans le sac, où il achève d'entasser tout à son aise le reste du Trésor.

(Tous les Dieux restent immobiles, saisis d'horreur. Long et solennel silence.)

WOTAN.

Acte affreux,
effet du serment maudit!

LOGE.

Combien, Wotan,
grande est ta chance!
Plus d'un bien
te venait de l'Anneau;
qu'on ait pu te le prendre
vaut encor mieux:
tes adversaires, vois,
vont s'égorgeant,
pour cet Or, que toi tu livres.

WOTAN
(profondément secoué d'émotion).

Quelle angoisse m'oppresse!
Trouble et crainte
pèsent sur moi;
pour m'y soustraire,
qu'Erda m'instruise:
vers elle je descendrai!

FRICKA
(s'appuyant contre lui avec une tendresse câline).

Que tarde Wotan?
N'est-ce un appel,
l'éclat de ce burg,
qui pour seigneur
le veut, l'invite et l'attend?

WOTAN.

Un triste prix
paye ce burg!

DONNER

(montrant le fond de la scène, qui est encore enveloppé d'un voile de brumes).

Lourdes vapeurs
flottent dans l'air;
j'ai chagrin
de ce triste poids:
qu'aux blêmes nuées
brille l'éclair de l'orage:
ainsi le ciel sera clair!

Il a gravi une roche élevée sur l'escarpement qui domine la vallée, et brandit maintenant son marteau.

Héda! Héda! Hédo!
A moi les brouillards!
les brumes à moi!
Donner, le chef,
clame l'appel!
qu'au marteau brandi
roulent vos rangs!
Sombres vapeurs!
Souffles obscurs!
Donner, le chef,
clame l'appel!
Héda! Héda! Hédo!

Les brumes se sont rassemblées autour de lui; il disparaît complètement dans une nuée d'orage qui s'amoncelle, toujours plus épaisse et plus sombre. On entend alors son coup de marteau tomber puissamment sur la roche; un grand éclair jaillit du nuage, suivi aussitôt d'un violent coup de tonnerre.

Frère, viens ça!
fais de cet arc un chemin!

FROH a disparu avec lui dans le nuées. Soudain les nuages commencent à se dissiper; DONNER et FROH deviennent visibles; partant de la place qu'ils occupent, le pont de l'arc-en-ciel s'élève, éblouissant de lumière, au-dessus de la vallée, et va jusqu'au burg, qui maintenant rayonne du plus brillant éclat, baigné par les feux du soleil couchant.

FAFNER, qui, près du cadavre de son frère, a finalement ensaché tout le Trésor, a quitté la scène, emportant l'énorme sac sur son dos, pendant l'incantation de l'orage faite par DONNER.

FROH.

Au burg mène l'arche,
svelte et forte pourtant:
suivez sans peur
ce chemin clair et sûr!

WOTAN
(absorbé dans la contemplation du burg).

L'œil des cieux brille
au soir sublime;
aux feux du couchant
luit l'alme château:
mes regards dès l'aube
l'ont vu splendir
superbe et sans seigneur,
gloire et rêve du Dieu.
De l'aube aux ténèbres,
en maints labeurs,
sans joie on fit sa conquête!
Voici la nuit:
contre sa haine
qu'il soit l'asile enfin!
Tel — sois salué,
burg affranchi d'effroi!

(A FRICKA.)

Suis mes pas, femme:
au Walhall règne aussi!

(Il la prend par la main.)

FRICKA.

Qu'exprime ce titre?
Rien, certes, ne lui ressemble!

WOTAN.

Domptant toute crainte,
mon cœur vient d'oser:
au jour des victoires —
tout sera clair pour toi!

WOTAN et FRICKA marchent vers le pont de l'arc-en-ciel: FROH et FREIA les suivent, immédiatement après eux; DONNER vient ensuite.

LOGE
(qui s'attarde sur le devant de la scène et suit les Dieux du regard).

A leur perte ils vont en courant,
ceux qui sûrs de leur force s'estiment.
J'ai honte un peu

d'entrer dans leur groupe;
des flammes sifflantes
reprendre la forme,
cette envie me revient:
ronger et perdre
ceux qui me domptèrent,
loin d'accepter
le sort de ces fous, —
fussent-ils Dieux plus encore —
ce plan n'est point trop sot!
J'y songe, certes:
qui sait mes desseins!

Il s'éloigne avec nonchalance, comme pour fermer le cortège des Dieux.

On entend s'élever le chant des Filles du Rhin, aux profondeurs de la vallée.

Les trois Filles du Rhin.

Rheingold! (1)
Rheingold! (1)
Or pur du Rhin!
si vif et si clair
fut ton éclat pour nous!
Or pur, ta perte
fait nos plaintes!
Rendez-nous l'Or,
rendez-nous l'Or,
rendez-nous l'Or pur du Rhin!

Wotan

(qui allait mettre le pied sur l'arche lumineuse, s'arrête et se retourne).

Des plaintes montent vers moi?

Loge.

Les Filles du Rhin
se lamentent sur l'Or ravi.

Wotan.

Perfides Nixes! —
Fais cesser leurs clameurs!

Loge

(criant vers la vallée).

Vous, dans les ondes!
pourquoi ces sanglots?

---

(1) *Var.:* Or pur!

Sachez de Wotan le vœu!
Loin de vous,
enfants, brille l'Or:
que des Dieux la jeune gloire
soit votre astre toujours! (1)

Les Dieux rient aux éclats et s'avancent sur l'arche.

LES FILLES DU RHIN
(des profondeurs).

Rheingold! (2)
Rheingold! (2)
Or pur du Rhin!
Oh! si dans les flots
rayonnait ton joyau de feu!
Sûr et fidèle
est seul l'abîme:
faux et vains
ceux qui triomphent là-haut!

Au moment où tous les Dieux, sur l'arche lumineuse, s'avancent vers le burg, le rideau tombe.



(1) *Var.:* nouveau!
(2) *Var.:* Or pur!

IMPRIMERIE DE F. A. BROCKHAUS A LEIPZIG.

L'ANNEAU DU NIBELUNG

Prologue:

L'Or du Rhin

Drame musical en 4 scènes

Partition et parties d'orchestre ne se donnent qu'en location (*)

Partitions d'Orchestre

	net Frs.
Grande partition d'orchestre in-4°, prix selon convention.	
Partition d'orchestre format petit in-8° (texte français [version Ernst] allemand et anglais) en 2 vol. . . .	30 —
Reliure en sus	3 50
Partition, édition d'amateur, grandes marges sur papier à la cuve	50 —
Partition, édition d'amateur, reliure de luxe	65 —
Idem, édition sur papier de Chine, en 1 vol. relié. . .	37 50

Livrets

Texte français (version d'Alfred Ernst)	2 —
— — (version de Victor Wilder)	2 —
— allemand	1 —
— — avec indication des motifs (Burghold) . .	1 25
— — et anglais (Corder)	2 50
— anglais seul (Jameson)	1 25

Partitions de Piano

Piano et chant, texte franç. et allem. (vers. Ernst) . .	20 —
Texte français seul (version de Victor Wilder) . .	20 —
— allemand seul, gr. édition in-4° (Klindworth) . .	15 —
— allem. et angl., in-8°, éd. simpl. (Kleinmichel) .	12 50
— — in-8°, ed. simplifiée (Klindworth) reliée	12 50
Piano seul, en grand format, édition originale	12 50
— édition facilitée (Kleinmichel) in-8°, avec indication (en allemand) du texte pour chant et des observations scèniques	12 50
Piano à 4 mains, en grand format in-4°	22 50

(*) Pour traiter des représentations et de la location de la partition et des parties d'orchestre, s'adresser à **M. Max ESCHIG**, 13, rue Laffitte, Paris, seul représentant pour la France, la Belgique, la Hollande et la Suisse, de **MM. B. Schott's Söhne**, Editeurs-Propriétaires pour tous pays.

Pour Chant de Piano

(en allemand) net Frs.

1. Chant des Filles du Rhin (2 sopranos et contralto) «*Weia! Waga! Woge du Welle*» . . . . 5 —
2. Chant de Logue (Ténor) «*Immer ist Undank*» . . 1 25
3. Chant d'Erda (contr.) *Warnung an Wotan* «*Weiche, Wotan*» . . . . 1 —

Pour Piano seul

Prélude (ouverture) 1 25
Tableau Musical avec texte explicatif (en allemand) . . 5 65
Bell (G.), Transcr. très faciles: Les Filles du Rhin. Logue-Mime. Entrée des Dieux au Walhall chaque 2 —
Beyer (F.), Op. 36. Répert. des jeunes pianistes nº 110 1 60
Brassin (L.), Walhall (transcription) 2 20
Cramer (H.), Potpourri nº 175 . . . . 2 —
— Morceaux faciles nº 1 . . . . 2 50
Gobbaerts (L.), Op. 152. Transcription . . . 2 —
Heintz (A.), Perles choisies 2 50
Jaell (A.), Op. 120. Première scène 2 85
Langhans (L.), Récit de Logue 1 60
Liszt (Fr.), Walhall (transcription) 2 20
Rupp (H.), Fantaisie 3 75
Singer (O.), Entrée des Dieux au Walhall 2 50

Pour Piano à 4 mains

Prélude (ouverture) . . . . 2 —
Beyer (F.), Op. 112. Revue mélodique nº 57 . . . 2 20
Cramer (H.), Potpourri nº 95 . . . . 3 50
— Morceaux faciles nº 1 . . . . 3 50
Dörstling (Cl.), Motifs, arrangement facile . . . 4 —

Pour deux Pianos à 8 mains

Horn (A.), Entrée des Dieux au Walhall 8 15

Pour Normal-Harmonium

Ritter (A.), Entrée des Dieux au Walhall . . . . . 2 —

Pour Harmonium et Piano

Kern (L.), Réminiscences . . . . 4 —
Reinhard (A.), Entrée des Dieux au Walhall . . . 3 15

Pour Harpe

Katona. Etudes d'Orchestre . . . . 4 —
Snoor (J.), Paraphrasa . . . . 2 —

Pour Grand Orgue

Lemare (H.), Walhall 4 50

LA WALKYRIE

PREMIÈRE JOURNÉE DE LA TRILOGIE :

L'ANNEAU DU NIBELUNG

DE

RICHARD WAGNER.

TRADUCTION NOUVELLE EN PROSE RYTHMÉE
EXACTEMENT ADAPTÉE A LA MUSIQUE

PAR

ALFRED ERNST.

2e ÉDITION
(REVUE ET CORRIGÉE).



PARIS.
EDITIONS SCHOTT
E. FROMONT
BOULEVARD MALESHERBES (RUE D'ANJOU 40).

LONDRES. SCHOTT & Co. — MAYENCE. B. SCHOTT'S SÖHNE. — BRUXELLES. SCHOTT FRÈRES.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Au moment d'offrir au public une nouvelle traduction de *la Walkyrie*, il est nécessaire de dissiper tout d'abord les malentendus possibles. Je ne suis ni le seul, ni le premier qui ait traduit une œuvre de Wagner en prose française rythmée. Il existe plusieurs travaux de ce genre, parmi lesquels on doit signaler la traduction du premier acte de *la Walkyrie* par M. Lafontaine, publiée à Bruxelles en 1885, et la belle traduction de *Parsifal* par Mme Judith Gautier, publiée à Paris en 1893; ces deux traductions n'ont guère qu'un défaut, celui de ne pouvoir s'adapter au chant sans un grand nombre de modifications apportées au texte musical. Les esprits qui ont étudié de près les drames de Wagner comprennent la nécessité d'employer, pour le chant, une méthode de traduction autre que la méthode suivie dans leurs versions par les précédents traducteurs. Ces versions, d'ailleurs, ont rendu des services: elles ont prouvé, matériellement, que le problème des traductions wagnériennes en vue du théâtre, malgré

ses difficultés extraordinaires, comportait des solutions approchées; de plus, elles furent d'utiles moyens de vulgarisation. Aujourd'hui, les exigences du public éclairé se sont accrues: les adaptations, même ingénieuses, ne sauraient désormais lui suffire. Wagner dramaturge doit être connu tel qu'il est, non sous des aspects d'emprunt.

Avant d'aller plus loin, je m'excuse de ne pas publier ma traduction avec le texte musical, c'est-à-dire sous la seule forme pleinement intelligible et significative. Je le regrette d'autant plus que certains lecteurs, à première vue, la pourront croire difficile à chanter. Or, *elle n'est faite que pour être chantée;* pas un seul passage ne s'y trouve, qui n'ait été essayé vingt fois au chant. A parler net, *elle ne devrait pas être lue sans la musique.* Si pourtant je la publie à l'état de texte littéraire isolé, malgré les inconvénients qui en résultent pour l'exacte appréciation de mon travail, c'est que je veux la soumettre au jugement du public compétent, soit qu'on prenne la peine de l'appliquer au texte musical, soit qu'on ait la musique assez présente à l'esprit pour constater à la lecture ses défauts ou ses mérites. Je serai très heureux des remarques qu'on voudra bien me faire, et qui vaudront sans doute à ma version plus d'un perfectionnement notable, avant sa publication sous la musique.

Je demande encore la permission de résumer le plus brièvement possible les étapes, pour ainsi parler, de cette nouvelle traduction, depuis que j'en eus l'idée première en 1884, après audition de *l'Anneau du Nibelung* à Munich. Elle fut commencée en vers rimés, forme que j'abandonnai vite, ayant avancé dans l'étude de la musique et des poèmes de Wagner, et particulièrement des rapports très variables qui existent entre les caractères du texte littéraire et ceux de la mélodie chantée, elle-même étroitement liée à la symphonie

instrumentale. Mes essais se poursuivant, je fis entendre, en juin 1889, dans une réunion musicale privée, les *Adieux de Wotan*, exécutés sur un texte sans rimes: à quelques modifications près. c'est le texte qu'on lira plus loin. En juin 1892, une exécution de fragments plus étendus, avec ma version nouvelle, eut lieu devant une cinquantaine d'auditeurs. En avril 1893, plusieurs centaines de personnes purent écouter et juger la traduction des scènes I et III du premier acte, de la scène IV du deuxième, et de la scène III du troisième [1]. Des séances analogues, avec d'autres textes, avaient été données bien souvent à Paris; aussi, même à ce moment, je ne croyais pas possible une utilisation pratique du mien. Mais, au mois de juin, je reçus des propositions des éditeurs Schott.

Il me faut aussi remercier les personnes qui m'ont adressé des observations ou des critiques — dont j'ai toujours essayé de tenir compte, car mon travail a subi de continuels perfectionnements jusqu'à ce jour. Ma profonde reconnaissance ira d'abord à Madame Wagner, à laquelle je dois de précieuses indications, et un désir plus vif de serrer le texte d'aussi près que possible. Je citerai ensuite M. M. Houston Stewart Chamberlain, L. de Fourcaud, Hermann Lévi, G. Hartmann, Paul Bruck, A. Combes, Emile Engel. J'ai une obligation tonte particulière à M. Camille Benoît, qui a relu mon texte presque en entier, et de qui les remarques m'ont décidé à modifier de nombreux passages.

Il ne me reste plus qu'à résumer la méthode que j'ai observée en ma traduction de *la Walkyrie*.

---

[1] Cette audition, avec orchestre réduit, avait été organisée et dirigée par un de mes amis, M. Elie Poirée. D'autres auditions eurent lieu ensuite à Nantes et à Angers, grâce à l'initiative de M. M. Etienne Destranges et Louis de Romain.

Ce résumé est nécessaire, pour qu'on ne demande pas à la présente version ce qu'elle ne veut offrir, et pour qu'on voie si j'ai atteint le but que je m'étais proposé. On distinguera aisément, dans cette méthode, les principes qui s'appliquent à toutes les œuvres de Wagner, et ceux qui se rapportent seulement à *l'Anneau du Nibelung*. L'idée que d'autres traducteurs la pourront utiliser n'a rien qui me détourne de l'exposer ici.

LITTÉRALITÉ. — LANGUE. — CONSTRUCTION. — VOCABULAIRE.

La fidélité d'une traduction doit être le premier de ses mérites. En regard de la présente version, on lira le texte allemand. J'aurais été plus littéral encore, si je n'avais dû m'astreindre à respecter scrupuleusement le texte musical; mais ici, il ne faut pas l'oublier, le nombre des syllabes est déterminé d'avance, et, avec lui, la répartition des syllabes fortes et des faibles: le traducteur n'est donc pas libre dans le choix des formes à prendre pour arriver à l'expression du sens exact. Lorsque j'ai dû m'écarter un peu de l'équivalence rigoureuse, je me suis efforcé de conserver cependant, avec l'idée essentielle de la phrase, un ou plusieurs des mots typiques qui la caractérisent.

La langue de Wagner est très sobre et très forte, toute en radicaux. Nous n'avons pas affaire à des livrets d'opéra, mais à des poèmes hautement pensés, puissamment construits, où chaque phrase a une extraordinaire intensité de signification. Le pire des contre-sens artistiques serait d'employer ici les formules et la langue d'un livret, fût-ce du meilleur; aussi ai-je entièrement renoncé, dans ma traduction, au lyrisme facile, à la rhétorique parfois séduisante des adaptations «littéraires», jaloux de laisser au texte du maître son énergie, sa nerveuse simplicité, sa rude hardiesse. C'est du Wagner que j'ai voulu donner aux auditeurs, dans la mesure du possible, sans aucun sacrifice prémédité aux conventions habituelles.

Bien que ma traduction — par suite de ce respect du texte musical — ne soit pas tout à fait aussi littérale qui je l'eusse souhaitée, plusieurs lecteurs lui reprocheront sans doute de l'être trop; ils y relèveront des tours de phrase inusités, des constructions anormales. A ceux-là je puis répondre que si telles inversions, telles formes étranges n'appartiennent plus au langage courant, elles ne sont pas essentiellement contraires au génie de la langue, car le seizième siècle les a maintes fois pratiquées, et nos classiques même en ont souffert d'analogues. Mais d'autres motifs m'ont décidé à encourir les reproches d'étrangeté, voire d'incorrection, que m'adresseront ces critiques: ce n'est qu'au prix d'une grande audace de construction que l'on pourra donner à une traduction de Wagner le mouvement et la puissance du texte original. De propos nettement délibéré, je suis allé dans cette voie aussi loin que cela m'a été possible, acceptant pour limitation unique la nécessité de demeurer intelligible. Encore faut-il répéter que la présente version est faite pour être chantée, et que la musique dégage, éclaire, accentue des significations qui peuvent sembler douteuses à la lecture. Par exemple, à la fin du premier acte, Sieglinde reconnaît son frère; transportée, elle le nomme de son nom — Siegmund; j'ai traduit littéralement l'une des deux affirmations qui constituent la réponse du héros: « *Siegmund bin ich* — Siegmund suis-je! » L'accent fort et le temps fort de la mesure se trouvant sur le mot allemand *bin*, je ne pouvais écrire « je suis » au lieu de « suis-je », puisqu'alors ils auraient porté sur le mot « je », et non sur le mot « suis » (ce qui est indispensable). A la lecture, cette forme pourra sembler plus propre à l'interrogation qu'à l'affirmation, bien que le contexte, la situation, la progression scénique s'opposent ici à toute méprise; mais la musique supprime la possibilité d'un doute.

Le mouvement mélodique de la phrase: « Siegmund suis-je! » est d'un caractère affirmatif absolument irrésistible, et nul auditeur ne s'y trompera.

Une autre raison se lie aux précédentes; elle touche à l'essence même du rapport entre le poème et la musique. Si l'accord de la traduction avec le texte littéraire exige la plus grande liberté syntactique compatible avec l'existence de la langue et sa clarté, l'accord avec le texte musical l'exige pareillement. Que l'on étudie la question expérimentalement ou *a priori*, il est impossible de se conformer aux accents expressifs musicaux, au mouvement musical, à l'effet musical, si l'on ne sait rapprocher la construction des phrases et périodes, dans la traduction française, de la construction des phrases et périodes wagnériennes. Le secret de la déclamation expressive chez Wagner, de l'équilibre entre l'élan lyrique et la précision dramatique, de l'alliance entre la justesse de l'accent ou le naturel du discours et la vigueur du style musical, la puissance du motif, la plénitude de l'effet, tout cela s'explique en grande partie par cette loi: *la construction de la période musicale chantée coïncide avec la construction de la période poétique.* Loi fondamentale, évidente dès qu'on y veut bien réfléchir, loi que Wagner lui-même a indiquée dans la *Lettre sur la musique* (à propos de *Tristan*), et dans *Opéra et Drame.* Si donc le traducteur écrit une version vraiment *adaptée à la musique*, il ne lui suffit pas d'avoir une syllabe pour chaque note, ni d'obtenir la correspondance des valeurs prosodiques et des valeurs rythmiques: *il faut encore que sa phrase et sa période*, *dans les limites du possible*, *soient construites comme la phrase et la période du texte original.*

Je dirai peu de chose du vocabulaire, malgré l'importance de la question. Dans *l'Anneau du Nibelung*, les radicaux figurent en quelque sorte les principes élémentaires du drame, ses idées

directrices. Notre langue ne se prête guère à de telles combinaisons; celles du moins que l'on pourrait proposer ne correspondraient point aux analogies, oppositions et dérivations des vocables où s'exerce la poétique wagnérienne. Cependant le traducteur devra choisir, pour ne pas être en contradiction avec l'auteur, des mots simples, primordiaux pour ainsi dire, en évitant ceux qui n'ont pas la «couleur» du sujet, qui évoquent d'autres catégories d'idées, ou qui appartiennent à un autre vocabulaire. Par exemple, dans toute *la Walkyrie*, Wagner n'emploie le mot *Seele (âme)* qu'une seule fois. Malgré mes efforts, je n'ai pu être aussi rigoureux, mais ce mot *âme* ne figure plus dans ma traduction que trois ou quatre fois. De même, les mots *sort* et *destin* ne doivent pas être employés dans *la Walkyrie* avec leur sens supérieur et absolu (comme les traducteurs ont fait jusqu'à présent), car ils exprimeraient une idée différente de celle de Wagner; ils serviront seulement comme correspondants au mot *Loos*, pour exprimer un ordre promulgué par les dieux.

Dans le *Liebeslied* de Siegmund, j'ai adopté le genre féminin pour le mot *amour*, m'autorisant de nombreux exemples, dont plusieurs empruntés à nos classiques. Cet emploi momentané du féminin est absolument nécessaire: faute de l'admettre, les comparaisons entre Siegmund et le Printemps, entre Sieglinde et l'Amour, perdent toute espèce de signification.

Je n'ai pas traduit les noms tels que *Wehwalt*, *Frohwalt*, *Friedmund*, *Nothung*, pour des raisons musicales et des raisons poétiques. En effet, j'ai pu ainsi les laisser presque toujours à leur place, avec leurs valeurs rythmiques, leurs correspondances et leurs oppositions. De plus, je gardais ainsi des sonorités caractéristiques, qui produisent en certains cas un grand effet, par exemple dans l'invocation de Siegmund au glaive. Enfin, si l'on

traduit *Friedmund*, il faut traduire *Siegmund*, qui lui répond exactement, et, d'une manière générale, tous les noms propres, parti que nul n'osera conseiller. On m'objectera peut être que *Nothung*, *Wehwalt*, etc., ont des significations qu'il est nécessaire d'expliquer; à ce compte, il en est de même de *Wotan*, de *Siegfried* — expliqué par la prophétie de Brünnhilde à Sieglinde — de *Brünnhilde* aussi, car Wotan insiste sur le sens de ce nom, lorsqu'il interpelle sa fille au troisième acte (*Du*, *der ich Brünne*, etc). Or, écoutant, lisant, ou traduisant Sophocle, nous n'avons aucune envie de remplacer le nom d'Œdipe par celui de « Pieds-enflés »; pourquoi en agir autrement avec Wagner? Que ceux qui veulent pénétrer la signification de l'œuvre dans tous ses détails apprennent le sens de chacun des noms choisis par le poète-musicien, rien de mieux; mais ces âpres noms légendaires, laissons-les sonner fièrement dans le texte chanté, sans leur chercher de lourds et gauches équivalents (1). Imbu de ce principe, qu'ont approuvé des juges compétents en la matière, j'ai respecté les noms propres wagnériens jusque dans leur orthographe (2); leurs pluriels (*Wälsungen*, *Walküren*, etc.) sont également restés ce qu'ils sont en allemand, ce qui est logique, et ce que justifie d'ailleurs un précédent connu, le pluriel *Nibelungen*, forme universellement adoptée. Une seule exception a été faite: elle concerne le surnom *Wolfe (Loup)*, que porte Wälse, c'est-à-dire Wotan, lorsqu'il parcourt les bois avec son fils Siegmund. Je ne l'ai consentie qu'à regret; mais ne pas traduire ce nom,

---

(1) On trouvera le sens de ces noms dans les notes qui suivent la préface.

(2) Wagner ayant quelquefois écrit, dans *la Walkyrie*, *Brünnhild'* et *Niblung*, au lieu de *Brünnhilde* et *Nibelung*, j'ai cru devoir user de temps en temps de cette facilité.

ç'eût été rendre inintelligible tout le récit de Siegmund, au premier acte de *la Walkyrie.*

Ayant adopté et appliqué cette méthode, après une longue étude de la question, j'espère être parvenu, tout en respectant scrupuleusement la musique, à faire pressentir dans ma traduction la langue particulière du poème original, cette rude langue du *Ring*, aux raccourcis rapides, simple et puissante, nerveuse, concentrée, d'accent farouche et de sauvage énergie.

TEXTE RIMÉ OU TEXTE RYTHMÉ. — PROSODIE.

L'habitude, en France, est de rimer les poèmes destinés à être mis en musique. Il est naturel, étant donnée la faible inégalité d'accentuation des syllabes (les syllabes dites muettes exceptées), que l'on ait longtemps considéré la rime comme le seul moyen de déterminer pour l'oreille les mètres employés, car elle isole les vers et rend leur loi plus apparente. Mais le discours musical se faisant de plus en plus libre à mesure que la symphonie dramatique s'enrichit davantage et s'affranchit mieux des formes convenues, on commence à douter de cette obligation. D'autre part, la rime gêne évidemment le traducteur en son désir de littéralité et son respect de la musique: s'il conserve la rime, il se heurtera même à de vraies contradictions au point de vue de la prosodie musicale, à moins d'adopter un système de rimes identique à celui de l'auteur — tour de force qu'on ne peut réaliser qu'accidentellement, et dans les pages où la précision du discours, la rigueur de la littéralité, ne sont pas absolument nécessaires. Or, si le poème original n'est pas rimé, la difficulté supplémentaire

qu'introduit la recherche de la rime, déjà fâcheuse dans la plupart des cas, devient totalement illogique et nuisible. Pourquoi donc l'ajouter à celles qui sont inévitables?

L'Anneau du Nibelung n'est pas rimé. Ce quadruple drame est la seule œuvre de Wagner d'où la rime soit complètement absente. Il y a là une intention formelle du poète-musicien. C'est gravement la méconnaître que de persévérer dans une forme contradictoire avec celle qu'il a choisie. Traduisant *la Walkyrie*, j'ai donc renoncé à la rime.

En ce qui concerne la prosodie, je me suis efforcé d'obtenir, en respectant le texte musical, une déclamation logique, juste d'expression, conforme à l'accentuation correcte que veut la langue. On pourra signaler, il est vrai, quelques passages où, forcé de garder un rythme musical puissamment caractéristique, j'ai fait légèrement fléchir mes principes en matière de déclamation; mais les très rares libertés que je me suis permises sont peu de chose au prix des licences que s'accordent journellement nos compositeurs, qui cependant mettent en musique leur propre langue, et sont libres de leurs formes(1). Ce que sûrement l'on remarquera, et ce que j'ai d'ailleurs voulu, c'est une énergie inacoutumée d'accentuation, un contraste prosodique très marqué entre les fortes et les faibles, les longues et les brèves. La mélodie vocale wagnérienne m'amenait à ce contraste, et je l'aurais encore accusé, si cela eût été possible, en haine de la plate déclamation par valeurs égales

---

(1) Par exemple, en la scène III du troisième acte, il y a un passage où le mot *ôter* occupe les deux premiers temps de la mesure, la première syllabe se trouvant sur le premier temps, bien que l'accent tonique donne plus d'importance à la deuxième. Mais cette licence est excusable ici (où la mesure à quatre temps est assez lente), étant donné qu'*ôter* a réellement *deux* syllabes accentuées.

qui sévit si tristement dans nos opéras et drames lyriques contemporains.

Les noms propres conservés dans ma traduction comptent prosodiquement avec leur accent tonique original, lequel, on le sait, est inverse du nôtre. Ainsi, dans *Wotan*, *Siegmund*, *Walhall*, *Wälsung*, *Brünnhilde*, *Hunding*, etc., la première syllabe est la syllabe *forte*, accentuée; c'est elle que Wagner place sur le temps fort, ou tout au moins sur la partie forte du temps. *Il faudra donc prononcer à l'allemande ces différents noms* (1). Ce parti offre l'avantage de garder aux noms germaniques leur couleur, leur aspect, leur sonorité véritables, au lieu de les défigurer ridiculement. Il m'a permis de leur laisser aussi presque toujours la place qu'ils occupaient dans le texte de Wagner, par conséquent leur valeur rythmique, leur rôle poétique, leur accent expressif.

Je n'ai pas rigoureusement évité l'hiatus. Telle qu'elle existe en effet dans notre versification, la règle de l'hiatus est manifestement arbitraire, car elle autorise dans le corps de certains mots des rencontres de voyelles aussi dures, sinon plus, que celles qu'elle interdit entre deux mots. D'ailleurs, au point de vue de l'oreille, je trouvais inutile d'introduire une limitation que Wagner n'a pas admise, et l'effet musical devait diriger toutes mes considérations prosodiques. Cependant je n'ai pas affirmé systématiquement ce droit aux rencontres de voyelles, et ne l'ai voulu exercer qu'à bon escient, en des occasions assez peu nombreuses.

Les mots tels que *duel*, *hier*, que nos poètes français font monosyllabiques ou dissyllabiques suivant les circonstances, portent, dans la présente

---

(1) Il n'est pas plus difficile à nos chanteurs de prononcer ces noms avec l'accent tonique allemand que de prononcer à l'espagnole dans *Carmen*, ainsi qu'ils ont coutume, des noms tels que *Escamillo* ou *Carmencita*.

version, sur *une seule note.* Certains autres mots, *ruine* entre autres, sont comptés comme trissyllabiques par les versificateurs; mais cette quantité convenue est en désaccord avec l'habitude du langage courant; je n'ai pas hésité, dans la mélodie chantée, à traiter *ruine* comme un dissyllabe, que l'élision de l'*e* final peut faire souvent compter comme monosyllabe. De même, j'ai considéré *lien* comme un monosyllabe.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, les vers de *l'Anneau du Nibelung* ne sont pas rimés. Ce sont des vers métriques, mesurés par le nombre des accents *forts*. Les «petits vers» ont deux accents; les «grands vers» en ont trois principaux. La traduction, une fois terminée sur la partition, a pu être mise en regard du texte littéraire, et, vérification intéressante, se décomposer en vers rythmiques, *équimétriques* des vers allemands. Pour bien juger de cette *équimétrie*, il faut remarquer cependant que la dernière syllabe d'un «petit vers» du texte original ne termine aucunement le sens, et que maintes fois deux de ces «petits vers» sont chantés d'un trait, sans césure marquée, formant ainsi, au point de vue vocal, un seul grand vers à quatre accents. Je n'ai pas toujours pu séparer mes deux vers métriques à la même syllabe que les deux vers wagnériens correspondants: en ce cas, c'est le nombre total de syllabes compris dans les deux vers, et la répartition des accents forts, qui prouvent l'exacte correspondance prosodique de la traduction avec l'original. L'on doit tenir compte aussi des élisions de voyelles dans un même membre de phrase [1]. A ce sujet, j'ajouterai que j'ai suivi la logique musicale et

---

(1) Par exemple, voici trois vers du deuxième acte:

Was so schlimmes
schuf das Paar,
das liebend einte der Lenz?

grammaticale, plutôt que les règles traditionnelles de versification qui exigent l'élision d'une voyelle entre deux mots séparés par une virgule. Enfin, il convient de pas oublier que certains vers du poème allemand imprimé contiennent une syllabe de plus ou de moins que ces vers sur la partition; il y a même des substitutions et interversions plus importantes entre ces deux textes; la traduction ayant été faite sur la partition et pour la partition, il ne faudra pas s'étonner, à la lecture, de ces très rares désaccords, uniquement apparents.

RESPECT DU TEXTE MUSICAL.

Le texte poétique ne se présentant dans le drame que sous sa forme mélodique chantée, c'est cette mélodie vocale que l'on doit considérer comme sa forme vivante, active, en quelque sorte plastique. La seule chose qui puisse atténuer parfois — et combien rarement! — cette soumission complète du traducteur à la musique, c'est l'obligation de toujours demeurer intelligible. Si, après de multiples efforts, il ne peut conserver le texte musical en son absolue rigueur, il devra n'y

---

Ils sont traduits par ces trois vers rythmiques:

De quel crime
est-il chargé,
le couple uni par l'Avril?

A la fin du mot *crime*, il y a élision de l'*e* muet avec le mot suivant, *est;* c'est donc à ce mot — combiné avec la finale de *crime* — que correspond la finale faible de *schlimmes;* par conséquent, l'accent fort qui porte sur *schuf* se trouve correspondre exactement à l'accent fort du mot français *il.*

toucher qu'avec une extrême prudence, *en respectant les rythmes.*

Ces modifications légères, je ne les ai souffertes qu'en de très rares passages, ceux où le dessin chanté n'est pas déterminé par des nécessités musicales — telles que les correspondances rythmiques, les imitations mélodiques, les phases régulières d'un développement ou d'une variation du motif — mais uniquement par la quantité syllabique du texte. De toute manière, et spécialement lorsqu'un thème significatif s'affirme à la voix, il faut éviter absolument les additions, ou du moins les réduire, si elles sont reconnues indispensables, à de simples notes prosodiques correspondant le plus possible à des syllabes muettes. Ces muettes, à condition d'être prononcées naturellement — c'est-à-dire comme dans le langage ordinaire, sur des valeurs minimes et non accentuées — n'altèrent pas sensiblement la phrase mélodique [1]. Il serait à souhaiter que nos chanteurs perdissent la déplorable habitude (à laquelle les incite l'incorrecte prosodie chère à certains musiciens) de s'étaler sur les désinences féminines des mots, au point d'en changer complètement l'aspect.

Lorsqu'une de ces syllabes muettes m'a forcé d'ajouter une note prosodique, j'ai donné ou refusé à cette note, suivant les cas, une valeur musicale mesurable, me réglant tantôt sur la présence ou l'absence d'une consonne avant l'*e* muet, tantôt sur le caractère plus ou moins accentué de la déclamation. Par exemple, dans le langage

---

[1] A l'audition de fragments considérables de la traduction présente, j'ai constaté expérimentalement que les altérations très légères et très rares du texte musical dont je n'avais pu me dispenser demeuraient inaperçues de personnes qui cependant savaient le texte original par cœur, et cela parce que ces petites altérations laissaient intactes les formes musicales.

courant, et même dans la récitation dramatique, personne ne prononcera jamais l'*e* final du mot *épée*; je n'ai donc jamais marqué une valeur musicale pour cet *e* muet, et le mot *épée* a été considéré par moi comme un dissyllabe pur et simple. En d'autres circonstances, lorsqu'il faut seulement faire sentir la désinence féminine d'un mot sans aucun arrêt mesurable de la voix, cette désinence aura sans doute une note correspondante, mais figurée par une «petite note», ou bien par une note ordinaire *liée* à la précédente, qu'ainsi elle se borne à compléter. D'autres fois enfin, j'ai dû procéder par valeurs mesurables et distinctes. Mais, je le répète, ces notations diverses ont toujours été choisies d'après le caractère de la déclamation, son accent, et la nature du dessin mélodique.

En un très petit nombre d'endroits, j'ai ajouté des notes plus importantes que celles dont il vient d'être question. Par exemple, à la page 82 du poème (ligne 27), j'ai ajouté deux notes, empruntées au dessin des altos, cors et bassons, en m'autorisant des modifications diverses subies par cette même mélodie aux précédents passages: l'obligation de traduire les belles paroles de Wotan, qui se rappelle les jours où Brünnhilde chevauchait près de lui, m'a contraint de procéder de la sorte; du moins je n'ai pas encore aperçu la possibilité de mieux faire. A la page 83 (ligne 3): « Qu'un Homme ici t'éveille seul! » la mélodie vocale est en grande partie doublée par la trompette basse et les cors, qui l'exposent en sa véritable intégrité thématique; j'ai emprunté, en tout et pour tout, une note à cette mélodie instrumentale pour en compléter la phrase chantée par Wotan. On conviendra sous doute que ces très rares licences — que je me suis vainement efforcé d'éviter — ont peu de rapports avec les altérations continuelles, foncièrement antimusicales, que l'on rencontre à

chaque instant dans la traduction employée jusqu'ici.

Au contraire de l'exemple donné par les tradnctions précédemment en usage, il a été tenu le plus grand compte de la ponctuation harmonique (cadences imparfaites, demi-cadences, cadences rompues, préparations, résolutions, etc.). Si je n'insiste pas sur ce point, c'est que la nécessité de se conformer, en traduisant, à la marche exacte de l'harmonie, est implicitement contenue dans la loi énoncée plus haut de l'accord entre la construction poétique et la construction musicale.

Les accents musicaux expressifs n'ont pas été moins respectés. Leur étude montre jusqu'à l'évidence l'obligation de la plus grande littéralité possible, car c'est là qu'apparaît clairement l'identité du problème musical et du problème poétique, en ces questions de traductions chantées: les mots décisifs portent sur les notes où le rythme se marque, les correspondances d'expressions et d'idées sont soulignées par des correspondances musicales; si le poète insiste et redouble, le musicien insiste et redouble également. Ainsi du passage où Brünnhilde obéit tristement à l'ordre paternel: «*Schwer wiegt mir der Waffen Wucht!*» Ainsi encore de l'invocation de Siegmund à l'Epée. Plus d'une fois, l'imitation mélodique d'une figure de notes accuse la répétition d'une idée, ou l'exacte correspondance de deux membres de phrase au point de vue du discours logique, par exemple dans la réponse de Hunding à Siegmund (acte I, scène II): «*Dess' Dach dich deckt, dess' Haus dich hegt*». Autant d'intentions expresses du poète-musicien, intentions qu'il est peut-être nouveau, mais sûrement nécessaire de chercher à respecter.

ALLITÉRATION. — SONORITÉ.

Si, dans *l'Anneau du Nibelung*, le poème de Wagner demeure purement métrique, il a cependant des correspondances de sonorités qui remplacent les rimes absentes et lui donnent une couleur toute spéciale. D'un bout à l'autre, il est soumis à *l'allitération*.

L'allitération consiste en des répétitions de lettres identiques — presque toujours des consonnes — ou en la correspondance de syllabes analogues. Des sonorités très voisines, souvent exactement semblables, se reproduisent ainsi, de manière à frapper l'oreille et à rendre les rythmes poétiques plus apparents. De cette allitération (en allemand *Stabreim*) Wagner a tiré des effets extrêmement variés.

Fallait-il conserver l'allitération wagnérienne dans la traduction française? Cela était-il utile, ou seulement possible?

Conserver exactement les allitérations du poème original n'était ni utile ni même possible. Wagner a poussé fort loin l'allitération, parce que la langue allemande se prête mieux qu'aucune autre à une accentuation très énergique, parfois très rude: elle admet des répétitions, des accumulations extraordinaires de consonnes, que nous pourrions malaisément tolérer. De plus, et surtout, Wagner exprime, par les oppositions et correspondances des radicaux comme de leurs dérivés, les principes dominants, les forces primordiales qui dirigent son drame. Ces puissants monosyllabes, *Neid*, *Noth*, *Wal*, et bien d'autres, se répercutent en des séries nombreuses de mots, et l'allitération devient, dans le poème, un admirable moyen de signification. Mais, dans notre langue, l'accentuation générale des mots est moins forte, et les rappels

de radicaux sont beaucoup moins sensibles; en outre, les chaînes de dérivés et d'analogues, au double point de vue étymologique et phonétique, ne se correspondent pas du tout en français et en allemand. On ne saurait donc tenter de reproduire l'allitération wagnérienne, telle qu'elle existe dans le poème original.

Il demeure cependant possible, et souvent utile, de rappeler pour l'oreille, dans une mesure variable, cette allitération originale, c'est-à-dire de ne point éviter, de rechercher même, les analogies et les symétries sonores, autant que le permet la nature de notre langue. Cette allitération facultative a plusieurs avantages. En premier lieu, elle donne à la traduction un caractère spécial, déterminé, une volonté d'art; en second lieu, elle accentue les rythmes, souligne et renforce les significations expressives, accuse la concision et la vigueur du texte, rend la sonorité du langage plus énergique, plus matérielle, plus active. Elle indique à l'interprète les effets qu'il devrait obtenir; elle le conduit à la justesse, à l'énergie de la déclamation wagnérienne. Par elle enfin, un reflet subsiste de la forme de versification adoptée par le poète-musicien; quelque chose reste, parfois, dans l'union de la parole et de la note, de ce qu'on pourrait appeler la couleur phonétique de la mélodie vocale. On trouvera donc, en mon texte: tantôt l'allitération véritable, comme à ce passage, *La fleur se fane — le feu s'éteint;* tantôt des analogies de syllabes ou de mots symétriquement placés, comme *Amour* et *Avril (Liebe und Lenz)*; tantôt une « couleur » spéciale de consonnes et des renforcements d'accent.

Tel est le système dont j'ai usé, bien qu'avec une liberté fort grande, car, à ce désir de la couleur sonore des mots et des phrases, je n'ai sacrifié aucune des considérations exposées plus haut. J'ajouterai que j'ai volontairement multiplié les

consonnes, fortifié leur importance, recherché même leurs rencontres, aux passages de déclamation dramatique où Wagner avait agi dans ce sens. C'est en effet par les consonnes plus que par les voyelles qu'un texte chanté devient intelligible à l'auditeur; de plus, je me conformais ainsi aux caractères expressifs de la déclamation, tels que Wagner les a réglés. Il faut donc bien comprendre que les passages où les consonnes sont particulièrement nombreuses — passages qui peuvent sembler étranges à la lecture et inquiétants pour le chanteur — ont été expressément écrits en vue du chant, et doivent être, non pas escamotés, mais au contraire accentués.

Avril 1894.

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

Depuis le jour où les lignes qui précèdent ont été écrites, les traductions nouvelles que j'ai tentées ont subi l'épreuve de la lecture, l'épreuve aussi de l'essai public, au concert. Des fragments des *Maîtres Chanteurs*, de *l'Or du Rhin*, de *Siegfried*, du *Crépuscule des Dieux* ont été exécutés — je cite par ordre chronologique — aux concerts d'Harcourt, Lamoureux et Colonne.

Plein de confiance en la justesse, en la nécessité même de la méthode que j'avais définie et appliquée de mon mieux, je n'étais cependant pas sans inquiétude, avant ces essais, sur l'accueil qu'y pouvait faire le public, public fort éclairé sans doute, mais que ces versions risquaient de surprendre par le caractère inaccoutumé de leur langue, et la forme très elliptique, très hardie, un peu archaïque, des constructions qu'elles renferment. Le résultat — constaté par la presque unanimité de la critique musicale — a dépassé toutes mes espérances.

Un tel accueil, et davantage encore l'encouragement que j'avais reçu des héritiers de

Richard Wagner [1] et des commentateurs les mieux autorisés du maître, me créaient le devoir de pousser plus avant l'approximation obtenue. Au milieu des jugements bienveillants prodigués à mon effort, des critiques avaient été formulées; j'ai tâché de les mettre à profit. Je n'ai négligé, parmi ces objections, que celles qui dénotaient une connaissance par trop insuffisante des trois langues nécessaires, je ne dis pas pour résoudre le problème, mais pour l'aborder utilement, à savoir l'allemand, la musique, et — le français...

Qu'il me soit permis de remercier ici, une fois de plus, non-seulement les personnes qui m'ont encouragé, mais encore celles qui ont bien voulu préciser leurs objections, motiver leurs critiques: je leur dois un surcroît de zèle, une confirmation indirecte de l'idée qui a dirigé mes recherches, de nombreux perfectionnements de détail, et plusieurs améliorations très importantes.

Certaines de ces personnes sont déjà nommées dans la préface de la première édition: ce sont les héritiers de Wagner lui-même et M. H. S. Chamberlain; parmi les autres, j'adresse ici un remerciement tout spécial à M. le baron Hans von Wolzogen, à M. Wolfgang Golther et à M. Albéric Magnard. Je leur sais gré, non-seulement des renseignements que j'en reçus et des observations qu'ils me firent sur tel ou tel mot,

---

[1] Au lendemain du procès absurde que les héritiers de M. Wilder ont intenté aux héritiers de Wagner et qu'ils ont naturellement perdu, je tiens à renouveler ici la déclaration publique que je fis bien *avant* ce procès, dans le *Figaro* du 16 mars 1894. Les héritiers de Wagner ne se sont liés vis-à-vis de moi, pour l'avenir, par aucune espèce d'engagement: je ne leur en ai d'ailleurs point demandé. En m'encourageant, ils encouragent simplement, d'où qu'elles viennent, les tentatives faites pour exprimer en français, le mieux ou le moins mal possible, le *Wort-Ton-Drama* de Wagner, c'est-à-dire sa création dramatique, à la fois poétique et musicale.

telle ou telle tournure, mais encore et surtout d'avoir stimulé mon désir de serrer de plus en plus le sens et la forme du texte original.

D'autres traductions, «adaptées à la musique», ont également paru depuis la publication du présent volume, s'inspirant plus ou moins des principes exposés ici. De quelque façon qu'on les apprécie, elles témoignent de la nécessité où tous les traducteurs se trouvent désormais de chercher à obtenir une fidélité beaucoup plus grande que celle admise par leurs prédécesseurs. Elles prouvent donc, elles aussi, l'exactitude et l'opportunité de la méthode que j'exposais à cette même place il y a plus de deux ans.

* * *

Dans le travail de révision que je viens de terminer, je me suis principalement attaché à réaliser les *desiderata* suivants, par rapport à la première édition :

1° Etre plus littéral encore, quant à l'idée et à la langue de Wagner.

2° Supprimer encore, de ci et de là, quelques notes, peu importantes du reste, que je m'étais cru obligé d'ajouter au texte musical.

3° Perfectionner, partout où je le pouvais, la valeur *vocale* du nouveau texte français, tant au point de vue des sonorités qu'à celui des respirations — questions dont je m'étais d'ailleurs préoccupé avec l'attention la plus soutenue, dès l'établissement du texte qui servit à la première édition.

4° Diminuer encore, d'une manière générale, l'importance des syllabes muettes ou désinences féminines, en leur ôtant, le plus souvent possible, toute durée musicale mesurable. Dans un très grand nombre de cas — lorsqu'elles terminent un membre de phrase, ou sont suivies, soit d'une vir-

gule, soit d'un signe musical de silence, soit d'une respiration nécessaire au chanteur — elles n'ont plus désormais de note correspondante, sauf quand le caractère de la déclamation, la nature des consonnes qui les précèdent (surtout les consonnes doubles, la deuxième étant un *r*), ou tel effet musical voulu par Wagner, m'ont paru exiger la présence de cette note. En d'autres termes, j'ai cru devoir user de la liberté que l'on a dans le langage courant et même dans la poésie déclamée, de faire plus ou moins sentir, suivant les cas, les désinences féminines des mots; mais j'ai nettement accusé la tendance qui s'affirme déjà dans la première édition, et qui pousse à la suppression de toute durée sensible pour les syllabes muettes, assimilées purement et simplement aux consonnes finales sonores qui terminent un grand nombre de mots allemands. La déclamation devient ainsi plus libre, plus vivante, plus juste, plus conforme à celle qu'emploie Richard Wagner.

5° Etablir des *variantes*, qui, pour certains passages, donnent au lecteur et au chanteur le choix entre deux versions voisines. En effet, dans bien des cas, deux leçons peuvent être à peu près équivalentes. Par exemple, toutes deux seront suffisamment fidèles; mais aucune n'aura pu rendre toute la pensée de Wagner, puissamment concentrée en quelques mots: la première exprimera l'une des faces de cette pensée, la seconde en traduira plutôt l'autre face . . . Ou bien encore, l'une des deux leçons vaudra par telle ou telle qualité littéraire; l'autre, moins heureuse sous ce rapport, sera plus vocale, permettra mieux au chanteur d'atteindre à la vérité expressive.

* * *

Sur la question des noms propres allemands, la majorité des Wagnériens versés dans l'étude de

l'Anneau du Nibelung s'est prononcée dans le même sens que moi, estimant qu'*il vaut mieux ne pas les traduire.* Cependant un critique a paru croire, bien à tort, que j'avais pris ce parti à seule fin de simplifier ma tâche; quelques autres ont regretté qu'il fallût recourir aux notes pour avoir le sens de ces noms propres, dont la signification est à coup sûr très importante. Je pourrais les renvoyer à la préface de la première édition, où sont exposés des arguments qui, je le crois, demeurent solides; mais, pour leur donner satisfaction dans la mesure du possible et pour éviter que certains directeurs de théâtre ou certains interprêtes, gênés par des noms propres allemands, ne les traduisent au hasard, j'ai donné, en *variantes*, des traductions équirythmiques de ces noms propres. *Wehwalt*, si l'on veut à toute force le traduire, sera donc remplacé par *Peine*, *Frohwalt* par *Liesse*, *Friedmund* par *Trève.*

Je n'ai pas donné, en *variantes*, mais je signale ici d'autres équivalents, formés à la manière des noms et surnoms de notre moyen âge, et que l'on pourrait à la rigueur employer, à condition de ne point reculer devant l'archaïsme de la couleur et de consentir à *sacrifier complètement*, *dans le chant*, *les désinences féminines:* ce seront *Deuil-mène* pour *Wehwalt* et *Joie-mène* pour *Frohwalt.* Il serait d'ailleurs possible d'en trouver d'autres (par exemple *Mauchef*, etc.), en continuant à chercher dans cette voie. (1)

Pour *Nothung*, comme pour les autres noms,

---

(1) Aux personnes que l'archaïsme n'effraye point, j'indique deux monosyllabes français, empruntés à la langue française du moyen âge, qui seraient particulièrement commodes pour traduire les deux monosyllabes allemands *Schwert* et *Schild.* C'est *branc (épée, glaive)* et *targe (bouclier, écu)*, en ne comptant pas la syllabe muette. Il n'est pas très difficile de modifier en conséquence les vers où ces deux mots pourraient figurer.

je crois préférable de ne pas traduire: tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre de Wagner savent ce que ces désignations signifient. En vue du cas défini plus haut, j'ai donné cependant, en *variante*, la traduction équirythmique *Presse*, indiquant à la fois l'idée de hâte, de nécessité urgente, et l'idée de péril, de détresse, de lutte. On peut aussi proposer *Aide*, *Sauve*, *Urge*, *Hâte*, *Affre*, etc.; mais *Presse*, entre toutes ces approximations plus ou moins justes, me paraît encore la meilleure et la plus vocale. Quant à *Urgence*, *Angoisse*, *Détresse* — traductions évidemment plus fidèles —, il faudra, si on les emploie, ajouter chaque fois une note au texte musical, note d'élan indispensable pour la première syllabe de ces trois mots, et qui permettra de maintenir la syllabe accentuée — la deuxième ici — sur le temps fort ou sur la partie forte du temps. Mais, encore une fois, la seule solution logique et satisfaisante est la conservation des noms propres originaux.

*
* *

Les lecteurs qui prendront la peine de comparer cette deuxième édition à la première pourront y constater un effort sérieux pour rapprocher davantage encore la version française du texte original.

Des juges comme M. M. Chamberlain, Félix Mottl, Edouard Schuré, qui voulurent bien il y a un an ou plus, me féliciter des résultats obtenus, estimaient qu'une fidélité plus stricte était à peu près impossible à atteindre: j'espère pourtant y être parvenu, m'appuyant sans cesse sur le principe qui m'a toujours paru capital en un travail de ce genre: *la coïncidence des accents expressifs*, c'est-à-dire *la coïncidence*, *dans le texte et dans la traduction, des syllabes accentuées des mots significatifs.* Bien que ce principe eût guidé mes re-

cherches dès le début, il m'a conduit à opérer des remaniements assez nombreux, au deuxième acte surtout. Peut-être serai-je amené à en faire d'autres; quoi qu'il en soit, le seul témoignage que j'aie le droit de me rendre, c'est de n'avoir rien épargné et d'être résolu à ne rien épargner encore pour faire passer, en ces nouvelles traductions françaises, la plus grande part possible de la pensée et de la langue de Wagner.

Septembre 1896.

NOTES.

(¹) Hunding. Ce nom signifie « Qui est de la race des chiens », « Fils de chien ». Il s'oppose au nom que prend Siegmund, *Wölfing*, « Descendant de *Wolfe* » (Loup), c'est-à-dire « Fils de loup », « Louveteau ». Le nom de *Hunding* a été emprunté par Wagner à la *Völsunga-Saga*.

(²) (⁵) Wehwalt. Ce nom, imaginé par Wagner, signifie « Qui est possesseur de la douleur », « Qui exerce la douleur » *(der das Weh' besitzt, der Wehwaltender)*, c'est-à-dire celui à qui la douleur est attachée, qui apporte et répand la douleur, qui, par son action, éveille la douleur. M. H. S. Chamberlain rapproche ingénieusement *Wehwalt*, et *Frohwalt* son analogue, du nom forgé par Wolfram von Eschenbach dans *Parzival*, « Repanse-de-Joie » (ce qui conduirait à prendre pour la traduction de *Wehwalt* — toute philologie mise de côté — un nom tel que « Repanse-de-Douleur »). On pourrait traduire *Wehwalt* par « Porte-Douleur », à condition de donner au verbe « porter » le sens indiqué plus haut, ou par « Apporte-Douleur ». Cette signification de *Wehwalt* est clairement précisée par le récit même de Siegmund au premier acte, en particulier par ces vers:

> Gehrt' ich nach Wonne,
> weckt' ich nur Weh'. —

(³) Friedmund. En vieux haut allemand et en moyen haut allemand, *mund* = *Hand*, c'est-à-dire « la main », et, par extension, protection, aide, possession, puissance, maîtrise; ce sens est demeuré dans *Vormund* et *Mündel*. M. Wolfgang Golther, docteur en philologie, professeur à l'Université de Rostock, — un maître en la matière — qui a bien voulu m'aider de ses conseils et de ses précieux éclaircissements dans l'interprétation exacte de ces noms wagnériens, traduit *Friedmund* par « Qui tient la paix » *(der den*

Frieden hält). C'est évidemment là le sens de ce nom, et la conclusion du récit de Siegmund confirme cette manière de voir:

Nun weisst du,
fragende Frau,
warum ich Friedmund nicht heisse!

(4) FROHWALT. La correspondance de *Frohwalt* avec *Wehwalt* rend son explication facile. *Frohwalt* signifie «Qui est possesseur de la joie» *(der die Freude besitzt)*, qui exerce la joie, qui la porte et la répand autour de lui.

(6) WÄLSUNG, fils de Wälse, descendant de Wälse.

(7) SIEGMUND. Ce nom, emprunté par Wagner aux cycles germaniques non moins qu'aux poèmes scandinaves, est formé comme *Friedmund*, mais avec un autre radical. *Siegmund*, d'après le sens de *mund* indiqué plus haut, est «Celui qui tient la victoire», «le Victorieux» *(der den Sieg hält, der Siegwaltender).*

(8) NOTHUNG. Nom donné par Siegmund à l'épée que Wotan lui réserve, épée forgée dans Nibelheim par les Nibelungen, dédaignée par les Géants lorsqu'ils réclament l'Or pour salaire du Walhall, et gardée par le maître des Dieux, qui en fait l'arme et la force des Héros qu'il suscite. Ce nom propre, analogue à quelques égards à d'autres noms de glaives légendaires (en France Durandal et Hauteclere, par exemple), a été inventé par Wagner en imitation de *Balmung*, l'épée de Siegfried dans le *Nibelungen-Nôt. Nothung*, nom dérivé de *Noth*, qui signifie détresse, péril, angoisse, besoin, circonstance difficile, misère, urgence, veut dire par conséquent «l'Epée de la Détresse», le glaive que l'excès de la détresse indique et fait conquérir, l'arme urgente, réclamée dans le péril, conquise par ce danger même et qui doit en délivrer. M. M. Catulle Mendès et Schuré ont ingénieusement traduit *Nothung* par «Urgence». Victor Wilder avait donné «Détresse», traduction qui, par exception, est assez fidèle, mais qui exigeait l'adjonction d'une note d'attaque.

(9) SIEGLINDE. Observons d'abord que, dans la pensée de Wagner, ce nom de *Sieglinde* est avant tout l'appellation féminine correspondant au vocable masculin *Siegmund.* Je suis absolument d'accord avec M. H. S. Chamberlain lorsque celui-ci considère *Siegmund* et *Sieglinde* comme les deux formes masculine et féminine d'un seul et même nom, et lorsqu'il prend pour exemple, en français, *Victor* et *Victorine.* Les noms affirment ainsi, à chaque instant, l'origine commune des deux jumeaux, et l'entreprise de Wotan en eux

manifestée. Au point de vue du sens étymologique, *Sieglinde* — nom trouvé par Wagner aux mêmes sources que *Siegmund* — s'explique par le mot *Sieg* (victoire), et par le vieux haut allemand *linda*, signifiant le bouclier en bois [de tilleul], *der Lindenschild (der Schild aus Lindenholz)*. Cette interprétation est préconisée par M. W. Golther. *Sieglinde* signifie donc «la Victorieuse au bouclier», «la Femme au bouclier de victoire» *(die Frau mit dem Siegesschilde)*. Cependant il n'est pas impossible que Wagner, voulant exprimer avant tout le «féminin» de *Siegmund*, ait pensé au sens de l'adjectif *lind*, qui, en allemand moderne, évoque un sens général de douceur.

(10) Brünnhilde. Ce nom, commun au *Nibelungenlied*, à plusieurs autres poèmes germaniques et aux légendes norraines, est formé, étymologiquement, de deux mots: 1° *Brünne* = *Panzer* (cuirasse), en vieux haut allemand *brunnia*, en moyen haut allemand *brüne*, *brünne*; 2° *hilt* (en vieux haut allemand) = *Kampf* (combat, bataille). *Brünnhilde* signifie donc «la Combattante cuirassée», «la Guerrière à la cuirasse» *(die Kämpferin in der Brünne)*. On ne peut affirmer néanmoins que Wagner n'ait pas choisi, de son plein gré, une signification légèrement différente, où le mot *hilde* serait considéré comme une terminaison féminine générale, qui se retrouve en beaucoup d'autres noms, et qui évoque, par analogie avec *Huld*, *holde*, etc — bien que son origine soit véritablement *hilt* — une idée de grâce et de beauté. Ce qui porterait à le croire, c'est l'explication que Wotan semble donner de ce nom, lorsqu'il interpelle sa fille (acte III, scène II):

Hörst du's, Brünnhilde?
du, der ich Brünne,
Helm und Wehr,
Wonne und Huld,
Namen und Leben verlieh?

Brünne, Helm und Wehr se rapporte á la première partie du nom; *Wonne und Huld* doit vraisemblablement en interpréter la deuxième partie; *Namen und Leben* correspond au nom tout entier et à l'être même qui le porte.

(11) Gerhilde. Nom formé des deux mots *gêr* = *Speer* (lance, épieu, arme de hast; ce mot est constamment employé dans le *Nibelungenlied*), et *hilt* = *Kampf* (combat, bataille). *Gerhilde* est donc «la Porte-Lance», la Combattante à la lance» *(die mit dem Speer Kämpfende)*.

Ortlinde. Ce nom, dont M. W. Golther me paraît avoir définitivement fixé le sens, est formé de deux termes de

vieux haut allemand, *ort = Spitze* (pointe de lance ou de glaive), et *linda = Schild, Lindenschild, Schild aus Lindenholz* (bouclier de bois). *Ortlinde* est «la Combattante avec la pointe [de la lance] et le bouclier» *(die mit Spitze und Schild Kämpfende)*. — On trouvera aussi une interprétation très analogue de ces divers noms des Walküren dans le beau livre de M. E. Meinck sur «les sources scientifiques» de *l'Anneau du Nibelung.*

Waltraute. Le vieux haut allemand *Wal* signifie *die Kampftodten* (les guerriers morts en combattant), et *der Walplatz* (le champ de mort, le champ de bataille). Ce dernier mot, comme son équivalent *Walstatt*, est demeuré dans la langue courante. Wagner, qui utilise également *Wal* dans *Walhall*, *Walvater*, *Walküre*, a joué plus d'une fois sur ce mot *Wal*, de même sonorité que *Wahl* (choix), comme certains passages du deuxième et du troisième acte en témoignent (*Zu Walvater, der dich gewählt*, etc.); pour rendre ces intentions de l'auteur, il m'a fallu traduire quelquefois *Wal* par «choix» comme si Wagner eût écrit *Wahl*, en appliquant ce choix aux héros morts, aux guerriers tombés dans la lutte. S'autorisant de l'adjectiv *traute*, on pourrait voir en *Waltraute* celle qui est habituée au champ de bataille, à la mort des guerriers. Mais le sens exact du nom, au point de vue étymologique, n'est pas tout à fait celui-là. La deuxième partie de cette appellation vient de *drûta = die starke* (la forte, la puissante); du reste, M. Golther rappelle que l'*Edda* fait mention d'une Walkyrie nommé *Thrud; Waltraute* correspondrait donc à la forme primitive *waledrûta*, et signifierait «la Forte sur le champ de bataille», «la Puissante sur la mort des héros» *(die auf der Wal starke)*.

Schwertleite. Ce mot est un terme de chevalerie, en moyen haut allemand *swertleite = Schwertführung* (conduite du glaive, action de porter et de diriger l'épée). L'expression *daz swert leiten (das Schwert führen)* exprimait l'action d'armer un chevalier. Wagner en a fait un nom propre, signifiant «Celle qui tient et dirige l'épée». Dans son beau livre, *le Drame musical*, M. E. Schuré avait déjà donné Conduirépée comme nom propre équivalent.

Helmwige. *Helm* désigne le casque (d'où notre mot «heaume»); quant à *wig*, ce vieux mot signifie «combat» *(wîg = Kampf)*. Mais Wagner a-t-il pensé au verbe *wiegen* (bercer, balancer)? En tout cas, se tenant au point de vue étymologique, il faut traduire *Helmwige* par «Celle qui combat avec le casque» *(die im Helm Kämpfende)*.

Siegrune. En vieux haut allemand, *rûna* désigne le charme des runes, la puissance des runes *(der Runenzauber)*; quant au mot *Sieg*, il se traduit immédiatement par «vic-

toire». *Siegrune*, par conséquent, est «Celle qui sait les runes de victoire, les paroles qui annoncent la victoire ou le charme qui la fixe» *(die Siegraunende)*.

GRIMGERDE. Le sens ordinaire de *Grim (Grimm)* est «colère», «fureur». *Gerd* est une terminaison commune à beaucoup de noms féminins, dans les vieux langages du Nord; plus tard, en Allemagne, elle a pris la forme *gard (Hilde-gard)*, qui est demeurée dans Hildegarde, Hermengarde, etc. Si on interprète donc *Gerd* comme une désignation générale, un nom de femme, *Grimgerde* signifiera «la Gerd irritée», «la Gerd furieuse». D'autre part, M. Golther et M. Chamberlain rappellent que *grîma*, dans l'ancienne langue germanique, signifie «casque», et M. Golther montre que l'on peut identifier ainsi le nom de *Grimhild*, par exemple, avec cet autre nom, *Helmwige*. D'où une deuxième interprétation de *Grimgerde*, qui rendrait ce nom très voisin de *Helmwige*, de même qu'*Ortlinde*, au point de vue de la signification, est très proche de *Gerhilde*.

ROSSWEISSE. Nom créé par Wagner, qui a librement interprété le nom propre bas allemand *Roswit*, faisant correspondre *ros* à *Ross* (cheval de guerre), et *wît* (en moyen haut allemand *wîz*) à *weiss* (blanc); en réalité, si l'on remonte aux origines, c'est l'ancien nom *Hrotswitha* ou *Rotswitha*, qui, d'après M. Golther, apparaît comme prototype de *Rossweisse;* ce nom se compose de *hrod* = *Ruhm* (gloire, renommée), et de *swîth* = *stark* (fort, forte); d'où sa signification primitive. Wagner a voulu dire, par *Rossweisse*, «Celle qui chevauche le coursier blanc».

([12]) SIEGFRIED. Ce nom, emprunté par Wagner aux nombreux poèmes et récits de la *Siegfriedssage* et au *Nibelungenlied (Siegfried* correspond au *Sigurd* de l'*Edda)*, signifie étymologiquement «la Paix par la Victoire» ou «la Paix dans la Victoire», de *Sieg* (victoire), et de *Friede* (paix). Mais *Friede*, comme l'observe M. G. S. Chamberlain, signifie aussi «sûreté», «sécurité» (d'où, aujourd'hui encore, le verbe *einfrieden*). Ce deuxième sens conviendrait mieux au nom que Wagner donne à son héros, et *Siegfried* signifierait alors «la Sécurité dans la victoire», car le fils de Siegmund est assuré de vaincre. Mais Wagner, selon moi, a choisi délibérément une autre signification, qui exprime mieux encore le caractère de Siegfried, car Brünnhilde s'écrie, au troisième acte:

Den Namen nehm' er von mir:
«Siegfried» — erfreu' sich des Sieg's!

Il confond volontairement, par l'analogie des sonorités, *Friede* et *Freude*, et fait de Siegfried «Celui qui se réjouit de la victoire», «le Joyeux dans la victoire».

PERSONNAGES.

SIEGMUND.
HUNDING.
WOTAN.
SIEGLINDE.
BRÜNNHILDE.
FRICKA.

Huit Walkyries.

ACTE Ier.

L'intérieur d'une habitation.

Au milieu s'élève le tronc d'un frêne puissant, dont les racines fortement saillantes vont se perdre au loin dans le sol; un toit de charpente divise la hauteur de l'arbre, séparant la cime du tronc; ce tronc et les branches qu'il étend traversent le toit en des ouvertures qui leur correspondent exactement; on devine la cime feuillue de l'arbre, élargie au-dessus du toit. Autour de la souche du frêne, qui en marque le centre, une salle d'habitation est construite; les murailles sont faites d'ais grossièrement équarris, que recouvrent de ci de là des pièces d'étoffe tissée. A droite, vers le devant de la scène, est placé le foyer, dont la cheminée monte vers le toit, sur le côté. Derrière le foyer se trouve une pièce analogue à une réserve aux provisions; quelques marches de bois y donnent accès; un rideau d'étoffe, fermé à demi, est suspendu à l'entrée. Au fond de la scène, la porte d'entrée de l'habitation, avec un léger loquet de bois. A gauche de cette porte, on va vers une pièce intérieure, à laquelle des degrés de bois conduisent également; du même côté, beaucoup plus en avant, une table avec un large banc qui tient à la muraille, et devant la table des escabeaux de bois.

Un court prélude orchestral de mouvement véhément et tempétueux sert d'introduction. Au moment où le rideau s'écarte, SIEGMUND ouvre de l'extérieur, en hâte, la porte de l'habitation, et entre. C'est le soir; violent orage, qui commence à se calmer. — SIEGMUND s'arrête un instant, la main sur le loquet, et explore du regard l'intérieur de l'habitation: il semble épuisé par un effort extrême; ses vêtements et son aspect montrent que c'est un fugitif. Comme il ne voit personne, il ferme la porte derrière lui, va vers le foyer, et là se jette accablé sur une couverture de peau d'ours.

SIEGMUND.

Ce seuil, quel qu'il soit —
là — je m'arrête . . .

Il s'affaisse à la renverse et reste quelque temps étendu sans mouvement. SIEGLINDE sort de la pièce intérieure. Ayant perçu du bruit, elle avait cru que son époux était rentré: son visage triste s'empreint d'étonnement lorsqu'elle voit un étranger étendu près du foyer.

SIEGLINDE
(encore au fond de la scène).

Un homme ici!
Je veux apprendre...

(Elle fait avec calme quelques pas vers lui.)

Qui vint ici
et gît près du feu?

(Comme SIEGMUND ne bouge point, elle s'approche encore de lui et l'examine.)

Longue route
a lassé son corps:
a-t-il perdu les sens?
est-il mourant? —

(Elle se penche davantage sur lui.)

Son souffle m'effleure;
il clôt les paupières...
fier semble l'inconnu,
bien qu'il cède au mal.

SIEGMUND
(levant soudainement la tête).

Une source! une source!

SIEGLINDE.

Cherchons l'eau fraîche! (*)

(Elle prend rapidement une corne à boire, sort de la maison, revient avec cette corne remplie d'eau, et la tend à SIEGMUND.)

J'offre à boire
à tes lèvres brûlantes:
l'onde — que tu voulais!

SIEGMUND boit, et lui rend la corne. Après qu'il l'a remerciée d'un signe de tête, il fixe son regard sur le visage de SIEGLINDE, avec une longue et croissante sympathie.

SIEGMUND.

L'eau de la source
m'a rafraîchi,
mon lourd fardeau
s'est allégé;
mon cœur est moins las,
mes yeux soudain
rouverts regardent ravis: —
qui vient ainsi m'assister?

(*) *Var.: Siegm.:* De l'eau, de l'eau! — *Siegl.:* J'apporte à boire!

SIEGLINDE.

Du lieu, de la femme,
est Hunding ([1]) maître, (*)
sois son hôte ce soir:
reste, il va rentrer.

SIEGMUND.

Seul et sans armes,
d'un tel blessé
ton époux n'aura crainte.

SIEGLINDE
(inquiète).

Blessé — oh! montre-moi vite!

SIEGMUND
se secoue et se lève brusquement de sa couche jusquà la position assise).

Le mal cède,
c'est trop d'en parler!
mes membres demeurent
fermes encor.
Si ma lance comme mon bras
eût gardé sa puissance,
je n'aurais jamais fui:
mais ma lance tomba rompue...
L'hostile meute
m'a poursuivi,
l'orage aux feux lourds
m'a brisé;
mais comme j'ai fui la meute,
toute peine m'a fui:
l'ombre couvrait ma paupière,
le jour me rit de nouveau.

SIEGLINDE
(a rempli d'hydromel une corne à boire, et la lui présente.)

Que cet hydromel
au flot mousseux
soit accepté de toi...

SIEGMUND.

Goûtes-le tout d'abord?

(*) *Var.:* Du toit, de la femme,
le maître est Hunding;

Sieglinde effleure le breuvage de ses lèvres, et le présente de nouveau à Siegmund; celui-ci en boit une longue gorgée: puis il l'éloigne vivement de sa bouche et rend à Sieglinde la corne à boire. Tous les deux se regardent, avec une émotion de plus en plus forte, et demeurent un moment sans parler.

Siegmund
(d'une voix tremblante).

De mon sort triste tu prends pitié:
Sois gardée
de semblables maux!
(Il se lève rapidement, pour partir.)
J'ai pris haleine
et doux repos:
loin d'ici je m'en vais!

Sieglinde
(se tournant vivement vers lui).

Qui te presse, pour fuir déjà?

Siegmund
(comme enchaîné par son appel, se retourne de son côté; sa voix est lente et sombre).

Malheur me presse
où je me hâte:
Malheur m'approche
où je m'arrête:
ô femme, vis loin de lui!
Je tourne ailleurs mes pas!
(Il marche rapidement vers la porte, et en soulève le loquet.)

Sieglinde
(le rappelant, en un violent oubli d'elle-même).

Demeure alors!
Quels maux me peux-tu porter! . . .
Malheur habite ici!

Siegmund
(demeure immobile, profondément saisi; il interroge du regard le visage de Sieglinde: celle-ci finit par baisser les yeux, comme accablée de honte et de tristesse. Long silence. Siegmund revient sur ses pas, et va s'appuyer au foyer).

Wehwalt (2), c'est mon surnom: — (*)
Hunding — je vais l'attendre.

Sieglinde demeure silencieuse; soudain elle fait un brusque mouvement, écoute, et entend venir Hunding, qui, au dehors, mène son cheval à l'écurie; elle va en toute hâte vers la porte et l'ouvre.

(*) *Var.:* «Peine», c'est mon surnom: —

HUNDING, armé du bouclier et de la lance, entre dans l'habitation; il s'arrête un instant sur le seuil, ayant aperçu SIEGMUND.

SIEGLINDE
(répondant au regard gravement interrogateur que HUNDING fixe sur elle).

Pâle, ici
je l'ai trouvé,
faible et défaillant . . .

HUNDING.

Tu l'as fait boire?

SIEGLINDE.

En hôte il fut reçu,
j'ai calmé sa soif.

SIEGMUND
(observant HUNDING avec calme et fermeté).

Son accueil,
son secours,
lui vaudront-ils reproche?

HUNDING.

Saint est mon foyer: —
saint te soit mon logis!

(à SIEGLINDE, tandis qu'il se débarrasse de ses armes et les lui confie).

Donne aux hommes leurs mets!

SIEGLINDE suspend les armes au tronc du frêne, va chercher les aliments et le breuvage dans la réserve aux provisions et prépare la table pour le repas du soir.

HUNDING
(examine d'un regard perçant, avec surprise, les traits de SIEGMUND, et les compare à ceux de sa femme; il se parle à lui-même).

Qu'il ressemble à la femme!
La même clarté (*)
dore aussi sa prunelle.

(Il dissimule son étonnement, et se tourne avec tranquillité vers SIEGMUND.)

Long sans doute
fut ton chemin;
mais nul cheval
ne t'a porté:

(*) *Var.:* L'éclat du serpent

quels durs sentiers
t'ont fait défaillir?

SIEGMUND.

Par bois et plaine,
lande et hallier,
j'ai dans l'orage
fui la mort:
j'ignore la voie où j'allai;
où je m'égare,
je ne m'en doute:
fais que je sache où je suis.

HUNDING

(invitant SIEGMUND à s'asseoir à la table).

Mon toit t'abrite,
mon seuil t'accueille,
Hunding t'a reçu;
si tu tournais
vers l'Ouest tes pas,
dans tout le clan
maints vassaux veillent,
pour Hunding prêts à combattre.
Si mon hôte m'honore,
que son nom me soit révélé.

SIEGMUND, qui s'est assis à la table, regarde pensif devant lui. SIEGLINDE s'est assise près de HUNDING, en face de SIEGMUND, sur lequel ses yeux s'attachent avec une attention et une sympathie intenses.

HUNDING

(qui les observe tous les deux).

Si pour moi
tu n'aimes parler,
à celle-ci fais réponse:
vois l'attente qui la tient! (*)

SIEGLINDE

(d'une voix paisible mais empreinte de sympathie).

Hôte, qui tu es —
dis-le moi.

(*) *Var.:* vois ses yeux fixés sur toi!

SIEGMUND
(lève la tête, fixe ses yeux sur ceux de SIEGLINDE, et commence d'un ton grave).

Friedmund (3) je ne puis être; (*)
Frohwalt (4) nom qui m'eût plu: (**)
mais Wehwalt (5), c'est le nom juste! (***)
Loup, ce fut là mon père;
à deux nous vînmes au jour,
une sœur jumelle et moi.
    Tôt j'ai perdu
    mère et sœur;
    qui m'enfanta,
    qui naquit avec moi,
à peine mon cœur les connut. —
Loup était fort et brave;
il eut beaucoup d'ennemis.
    En chasse allaient
    le vieux Loup et le jeune;
    un jour tous les deux
    rentraient du combat . . .
le gîte était désert;
    en feu, en cendre
    tout le logis,
    brûlé le chêne
    au tronc florissant;
    tuée la mère
    au corps valeureux,
    détruit tout vestige
    de l'autre enfant:
détresse qui nous vint
des Neidinge, peuple noir!
    Traqué, le vieux
    s'enfuit avec moi;
    bien des ans
    le jeune vécut
près de lui au profond des bois:
    mainte chasse
    les a pressés;
    mais forts et fiers
    les deux Loups luttaient.

(*) *Var.:* «Trève» je ne puis être;
(**) *Var.:* «Liesse», nom qui m'eût plu;
(***) *Var.:* «Peine», c'est le nom juste! . . .

(Se tournant vers Hunding.)
Un fils de Loup te l'apprend,
que pour Loup plus d'un connaît bien!

Hunding.
Rare et farouche histoire
sonne en ton fier récit, —
Wehwalt — le fils du Loup! (*)
Je crois, de ce couple guerrier,
savoir de sombres contes,
    sans avoir vu
    l'un ni l'autre Loup.

Sieglinde.
Raconte encore, hôte:
où donc ton père est-il?

Siegmund.
En chasse contre nous deux
vinrent les Neidinge noirs:
    plus d'un chasseur
    tomba sous nos griffes;
    plus d'un fut traqué
    par son gibier:
les Loups les ont dispersés.
Mais loin de mon père jeté,
    j'ai perdu sa trace
    malgré ma recherche:
    une peau de loup seule
    gît dans le bois:
vide je la trouve . . .
le père . . . n'est plus là. —
Des forêts je m'éloignai,
poussé vers les hommes, les femmes:
    j'allai chez tous,
    en tout endroit,
    cherchant l'ami,
    l'amante aussi, —
mais partout, tous me repoussent . . .
Malheur est sur moi.
Le bien selon mon cœur

(*) *Var.:* «Peine», — le fils du Loup!

est le mal pour autrui;
les actes que je hais,
d'autres les jugent bons,
    partout je tombe
    dans des embôches (*);
    haine s'attache
    à mes pas;
    rêve d'ivresse,
    œuvre de maux! —
aussi dois-je Wehwalt être; (**)
la peine seule est mon fait!

HUNDING.

D'un si triste sort te frappant,
la Norne t'aime peu;
sans plaisir je reçois
un hôte ainsi traité.

SIEGLINDE.

Les lâches seuls craignent l'homme
sans défense et sans ami! —
    Hôte, parle,
    en quel combat
ton bras fut-il désarmé?

SIEGMUND
(avec une vivacité croissante).

    Une enfant en péril
    m'a fait appel:
    son clan voulait
    la donner pour femme
à un homme contre son gré.
    J'ai provoqué
    ses oppresseurs,
    je les bravai
    tous au combat:
mon bras les a vaincus. (***)
La fille voit tomber ses frères:
des bras elle enlace leurs corps;
sa haine cède au chagrin.
Les yeux brûlés de pleurs,

(*) *Var.:* la guerre éclate sur mon chemin;
(**) *Var.:* aussi dois-je «Peine» me dire;
(***) *Var.:* vainqueur je fus d'eux tout.

elle reste au champ du combat,
sur ses frères frappés jetant
des cris de sauvage douleur. —
    Les amis des victimes
    vinrent armés,
    pleins de rage,
    prêts aux vengeances; . . .
    tout à l'entour
    grondait leur cohorte.
    Près de ses morts
    l'enfant resta:
    le fer au poing,
    longtemps je l'abritai,
    mais dans ma main
    l'épieu fut brisé . . .
Seul, blessé et sans armes,
je vis la fille périr:
les autres sur moi s'acharnaient — . . .
sur les cadavres elle mourut.

(Avec un regard plein de flamme douloureuse sur SIEGLINDE.

Tu vois, ô femme, pourquoi —
je n'ai pas Friedmund pour titre! (*)

(Il se lève, et marche vers le foyer. SIEGLINDE, pâle et profondément saisie, fixe ses regards sur le sol).

HUNDING
(très sombre).

Je sais une fauve lignée,
    bravant ce qui semble
    aux autres saint:
haïe de tous et de moi!
Parti pour la vengeance,
    celle qu'exige
    le sang des miens,
    trop tard j'arrive
    et rentre à présent,
pour voir l'infâme ici,
souillant ma propre maison. —
    Mon toit garde,
    Loup, ton sommeil;

(*) *Var.:* je n'ai pas «Trève» pour titre!

pour la nuit je t'ai reçu:
demain pourtant
trouve une arme solide;
sois prêt dès l'aube au combat:
des morts d'hier paye-moi le sang!

(à SIEGLINDE, qui, avec des gestes inquiets, s'est avancée entre les deux hommes.)

Hors de ce lieu!
Sors à l'instant!
Emplis la coupe du soir,
et va m'attendre — au lit!

SIEGLINDE, qui paraît réfléchir, prend sur la table une corne à boire et va vers une sorte de huche fermée, où elle prend des racines, et se dirige vers la chambre intérieure de côté. Puis, sur le degré le plus élevé, près de la porte de cette chambre, elle se retourne une fois encore, et fixe sur SIEGMUND — qui, debout près du foyer, contenant son courroux, est demeuré calme et ne la quitte point des yeux — un long regard, plein d'aspiration émue, qui finalement indique à SIEGMUND, d'une manière significative, un certain point sur le tronc du frêne. HUNDING, qui remarque ses lenteurs, la contraint à sortir par un signe impérieux; elle disparaît alors par la porte de la chambre intérieure, emportant la corne à boire et le flambeau.

HUNDING

(enlevant ses armes du tronc du frêne).

Un homme doit être armé. —
Toi, Loup, demain je te frappe:
ma voix parle clair —
garde-toi bien.

(Il entre armé dans la chambre intérieure.)

SIEGMUND

(seul).

La nuit est devenue complète; la salle n'est plus éclairée que par le feu presque éteint du foyer. SIEGMUND se laisse tomber, près de ce foyer, sur la couche de repos, et songe quelque temps en silence, en proie à un trouble violent.

Le fer promis par mon père
pour vaincre au péril pressant! . . . —
Sans épée
chez l'ennemi je tombe: —
sa vengeance en gage
me tient là! —

Tu vins, femme,
douce et sacrée . . .
suave angoisse,
trouble ardent! —
je sens un désir vers elle,
et son charme enflamme mon cœur —
un maître ici la contraint,
raillant l'homme sans armes! . . .
Wälse! Wälse!
Où ton épée?
la forte épée,
que mon poing brandisse,
quand se déchaîne à la fin
la rage en mon cœur cachée? (*)

Le brasier demi-consumé s'écroule; un grand éclat en jaillit parmi les étincelles; il illumine le point que le regard de Sieglinde avait désigné sur le tronc du frêne, et où maintenant l'on voit fixée la poignée d'un glaive.

Quel vif reflet
reluit là-bas?
Quel rayon sort
de ce frêne obscur?
A l'œil aveugle
brille un éclair,
gai sourire aux regards! — (**)
Que ce pur éclat
me brûle au cœur!
Est-ce un regard
de femme en fleur,
qu'elle aurait
après elle laissé,
à son départ d'ici?

(A partir de ce moment la lueur du foyer décroît peu à peu).

L'ombre des nuits
pesait sur mes yeux;
le rayon des siens
m'a rencontré,
chaude lumière du jour.
Doux était

(*) *Var.:* quand mon secret se déchaîne en rage et du cœur jaillit.
(**) *Var.:* gai, il rit aux regards! —

le soleil de feu;
mon front se dora
de sa chère clarté,
jusqu'à sa chute aux monts noirs.
L'adieu de son regard
vint au soir m'éclairer;
même au tronc du frêne ancien
jaillit une flamme d'or:
la fleur se fane,
le feu s'éteint — (*)
l'ombre froide
clôt ma paupière:
tout au profond du cœur
un feu sans clarté couve encor.

Le feu s'est éteint. Nuit complète. — La porte de la chambre de côté s'ouvre sans bruit: SIEGLINDE, en vêtements blancs, sort de cette chambre, et se dirige vers SIEGMUND.

SIEGLINDE.

Veilles-tu?

SIEGMUND
(bondissant debout dans un transport de joie).

Qui vient ici?

SIEGLINDE
(avec hâte et mystère).

C'est moi: écoute bien! —
Un lourd repos tient Hunding;
ma main lui versa le sommeil. (**)
Grâce à la nuit, tu es sauf!

SIEGMUND
(l'interrompant avec feu).

Sauf par ta venue!

SIEGLINDE.

Que d'une arme ici je t'instruise! (***)
Ah! si tu peux l'avoir!
Plus grand que tous
alors je te nomme:
au fort entre tous
l'arme appartient.

(*) *Var.:* le feu s'enfuit —
(**) *Var.:* il but la boisson qui endort.
(***) *Var.:* Qu'une épée ici je t'indique!

Ecoute bien ce que j'annonce! —
Le clan farouche
ici réuni
fêtait l'odieux mariage:
de force à l'époux
j'étais vendue,
proie que livraient des bandits.
Triste et seule
loin de la table,
je vis entrer un vieillard:
un homme aux sombres habits;
son large chapeau
cachait l'un des yeux dans l'ombre;
mais l'autre œil brillait,
plein de menace,
sur les hommes
saisis d'effroi:
seule en moi
l'œil du vieillard
émut tendre tourment,
— larmes — espoir aussi.
Pour moi tendre,
pour eux redoutable,
dans sa main il lève une épée;
l'enfonce enfin
dans le bois du frêne:
tout entière il l'y plongea: —
qui veut posséder le glaive
doit l'arracher du tronc. (*)
Aucun convive,
malgré sa vaillance,
du fer ne put s'emparer;
d'autres vinrent
et d'autres passèrent,
et tous tentèrent l'exploit —
mais le frêne à nul n'a cédé:
là dort, muette, l'épée. —
Alors, j'ai su par qui
ma douleur fut saluée:

(*) *Var.:* du bois.

mon cœur sait
pour qui seul
le fer au frêne est planté...
Puissé-je le trouver, (*)
ici, l'ami!
s'il accourait
vers la pauvre femme!
payant mes souffrances,
l'atroce tourment,
mes peines passées,
la honte et l'affront, —
douce vengeance,
lave l'outrage!
J'aurai tous
mes bonheurs disparus,
mes joies tant pleurées
sont reconquises,
si j'ai l'ami sacré,
s'il vient vainqueur dans mes bras!

SIEGMUND
(l'enlaçant avec une passion enflammée).

Toi, femme adorée,
sois à l'ami,
que l'arme et l'amante attendent! (**)
Rouge en mon sein
brûle un serment,
par qui nos cœurs sont liés.
Mes vœux de jadis
revivent en toi;
en toi règnent
mes rêves perdus!
Si tu pleuras,
je n'ai pas moins souffert;
ceux qui m'insultent
ont pris ton honneur:
folle vengeance,
rit à nos fêtes!
Viens! tout rit
et chante avec moi!

(*) *Var.:* Ah! si je le trouvais,
(**) *Var.:* Toi-même, l'ami
t'a dans ses bras:
j'ai l'arme et la femme à moi!

puisqu'en mes bras je t'ai saisie,
sens mon cœur battre sur ton cœur!

SIEGLINDE
(tressaille effrayée et s'arrache des bras de SIEGMUND).

Ha! qui sort? qui entre ici?

La porte du fond s'est ouverte brusquement et demeure toute béante; au-dehors, nuit splendide de printemps; les rayons de la pleine lune pénètrent dans la salle et éclairent vivement le couple, qui apparaît ainsi soudain tout baigné de lumière.

SIEGMUND
(dans une extase douce).

Nul ne sort —
quelqu'un entra:
vois — le Printemps
rit dans la salle!

(Il l'entraîne avec une tendre insistance vers la couche de repos, où elle s'assied auprès de lui.)

L'âpre hiver a fui
le printemps vainqueur, (*)
d'un doux éclat
rayonne l'Avril;
dans l'air limpide,
vol suave,
ses prodiges (**)
sont bercés;
aux bois, aux plaines,
vont ses souffles,
large ouvert
son œil sourit:
des chants d'oiseaux résonnent
frais et purs,
l'air exhale
un doux parfum;
de son sang brûlant jaillissent
des fleurs joyeuses,
germe et tige
éclatent du sol.
Le charme fort d'Avril
soumet l'univers;
vents et frimas, tout

(*) *Var.:* Vents d'hiver ont fui
devant l'astre heureux,
(**) *Var.:* maints prodiges

reconnaît son pouvoir: —
son souffle vaillant renverse
à la fin la porte orgueilleuse
qui nous retenait,
nous — loin de lui! —
Jusqu'à sa sœur
son vol a volé;
l'Amour attire l'Avril;
au fond des cœurs
l'Amour se cachait;
heureuse elle rit vers le jour.
La sœur fiancée
est sauvée par son frère;
l'obstacle ancien
s'écroule en débris;
couple joyeux,
il se sont reconnus:
unie est l'Amour à l'Avril!

SIEGLINDE.

C'est toi l'Avril
rêvé par mon âme,
aux mois désolés d'hiver:
mon cœur t'accueillit
d'augustes frissons,
quand tes yeux vers moi fleurirent.
Tout pour moi fut étranger;
sans joie mon entourage;
mon cœur jamais ne comprit
ce qui vint jusqu'à moi.
Mais toi seul
ce cœur t'a reconnu:
dès l'instant où tu vins,
mien fut ton être!
Le secret de mon sein,
— tout mon çœur —
clair comme l'aube
luit à mes yeux;
des sons ont chanté,

tels qu'un écho,
quand sur l'âpre et froide rive,
tu vins, seul ami, vers moi!

(Elle s'attache à son cou avec transport, et le regarde les yeux dans les yeux.)

SIEGMUND.

Suaves délices!
Joie de mon cœur!

SIEGLINDE

(ses yeux tout près des yeux de SIEGMUND).

Oh! viens, approche,
approche encore,
que mieux j'admire
le pur éclat
parant tes yeux,
tes traits si beaux,
et qui charme mes sens subjugués!

SIEGMUND.

La lune luit,
blanche, sur toi,
frôle le flot
de tes fins cheveux:
tout ce qui m'émut
s'explique pour moi —
suave, tu charmes mes yeux!

SIEGLINDE

(lui écartant les boucles du front, et le contemplant avec surprise).

Combien ton front
est large et beau!
un sang généreux
à tes tempes frémit!
Je tremble dans l'extase
qui me ravit! —
Prodige dont je tressaille: — (*)
l'ami qui vient aujourd'hui,
mes yeux l'ont vu déjà!

(*) *Var.:* Prodige que je devine: —

SIEGMUND.

L'amour rêvé
revit pour moi:
mes vœux ardents
te virent jadis!

SIEGLINDE.

J'ai vu dans l'onde
mes propres traits —
et là, ils vivent, fidèles:
comme autrefois dans les flots,
luit mon image en tes traits!

SIEGMUND.

C'est toi l'image —
cachée en mon cœur!

SIEGLINDE
(détournant vite son regard).

Tais-toi! Permets
qu'en moi j'écoute . . . —
ta voix, autrefois
m'émut toute enfant —
mais non! naguère encore,
quand de ma voix l'écho
me fut redit par les bois!

SIEGMUND

O chère harmonie,
toi qui me charmes!

SIEGLINDE
(le regardant vite de nouveau dans les yeux).

Ton regard si clair
m'émut en ce temps . . . —
ainsi du vieillard
l'œil était doux,
et rempli de pitié pour mes pleurs.
Au regard
son enfant l'a connu —
son nom me venait sur les lèvres!

(Elle s'arrête, songeant intérieurement, puis continue à voix plus basse.)

Wehwalt, est-ce ton nom? (*)

(*) *Var.:* «Peine», est-ce ton nom?

SIEGMUND.

J'en veux changer,
puisque tu m'aimes:
je vis et j'agis dans l'extase! (*)

SIEGLINDE.

Et Friedmund dois-je
heureuse te dire? (**)

SIEGMUND.

Dis de quel nom
il te plaît qu'on m'appelle:
mon nom me vienne de toi!

SIEGLINDE.

Tu dis que le Loup fut ton père?

SIEGMUND.

Un Loup aux renards qui tremblent! (***)
Mais lui, dont l'œil
plein de lumière
en l'œil aimé luit devant moi,
avait — Wälse pour nom!

SIEGLINDE
(hors d'elle-même).

Si Wälse est ton père,
tu es donc un Wälsung; ([6])
c'est toi qu'attend
au frêne le fer —
enfin je te nomme,
comme je t'aime!
Siegmund — ([7])
tel est ton nom!

SIEGMUND
(bondit vers l'arbre, et saisit la poignée de l'épée).

Siegmund dis-je,
et Siegmund suis-je!
ma preuve est l'épée,
que j'ose reprendre!

(*) *Var.:* ma vie est la joie suprême!
(**) *Var.:* Et «Trève» dois-je heureuse te dire?
(***) *Var.:* Le Loup qu'un renard redoute!

Wälse m'en arme
au jour du danger;
telle elle attend:
ma main l'étreint!
D'un saint amour
suprême angoisse,
d'un âpre amour
ardente détresse,
brûle claire en mon cœur,
gronde au duel de mort:
Nothung! (*) Nothung! — [8] (*)
ce nom soit le tien —
Nothung! (*) Nothung! (*)
glaive rêvé! (**)
Montre ta lame,
fer dévorant!
jaillis de la gaîne — à moi!

D'une violente secousse il arrache du tronc l'épée, et la montre à SIEGLINDE saisie d'étonnement et d'enthousiasme.

Siegmund le Wälsung
vient vers toi!
ce glaive est
son gage d'amour:
l'amant conquiert
l'amante ainsi;
il l'ôte ainsi
du seuil détesté.
Loin d'ici
suis-le donc, viens:
viens au palais
joyeux du printemps,
gardée par Nothung (*) l'épée,
pour Siegmund qu'amour a vaincu!

(Il l'enlace, pour l'entraîner avec lui.)

SIEGLINDE
(dans une ivresse délirante).

Est-ce Siegmund
que je contemple —
Sieglinde [9] suis-je

(*) *Var.:* « Presse! »
(**) *Var.:* glaive d'envie!

qui t'attendait:
ta propre sœur
est à toi comme à toi est l'épée!

SIEGMUND.

Sœur, épouse, (*)
sois à ton frère! —
fleurisse donc, Wälse, ton sang!

Il la serre contre lui avec une ardeur furieuse; elle tombe avec un cri, défaillante, sur son sein. — Le rideau se referme rapidement.

ACTE IIe.

Montagnes et rochers sauvages.

Au fond de la scène, une gorge s'ouvre, venant d'en bas; elle aboutit à une arête de rochers surélevés, à partir de laquelle le sol est incliné de nouveau et descend vers la région antérieure de la scène.

WOTAN, armé en guerre, et tenant la lance; devant lui BRÜNNHILDE, en WALKYRIE, elle aussi complètement armée.

WOTAN.

Tiens prêt ton cheval,
vierge guerrière!
Rouge exploit
va s'embraser: (**)
Brünnhilde ([10]) vole au combat,
le Wälsung soit le vainqueur!
Hunding soit donné
à qui l'attend:
le Walhall n'est pas pour lui.
Donc prompte et hardie
cours au combat!

BRÜNNHILDE.

(bondissant avec des cris de joie de rocher en rocher vers la hauteur).

Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!
Hahei! Hahei! Heiaha!

Elle s'arrête sur une pointe élevée du rocher, regarde en arrière vers la profondeur de la gorge, et crie à WOTAN en se retournant vers lui:

(*) *Var.:* Sœur, fiancée,
(**) *Var.:* Tout promet
d'âpres exploits:

Toi-même, Père,
arme-toi bien;
rude assaut
va t'assaillir:
Fricka vient, ton épouse,
que traînent de robustes béliers.
Hei! elle agite en main
un fouet d'or! (*)
les pauvres bêtes
tremblent de peur;
fort grondent les roues:
dur s'annonce l'assaut!
Pareille lutte
n'est pas mon fait,
moi qui me plais
aux virils combats:
voyons ta défense à l'assaut;
l'espiègle te laisse en plan! —
Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!
Hahei! Hahei! Hoïohei!

Elle a disparu sur le côté, derrière la hauteur montagneuse, pendant que FRICKA, montant de la gorge, est parvenue à l'arête de rochers, dans un char attelé de deux béliers. FRICKA descend rapidement de son char et marche avec véhémence vers WOTAN, sur le devant de la scène.

WOTAN
(tandis qu'il la voit approcher).

L'orage ancien,
l'ancien souci!
Pourtant j'y tiendrai tête.

FRICKA.

En ces monts où tu te caches,
fuyant les yeux de l'épouse,
seule ici,
moi, je te cherche,
comptant sur ton assistance.

WOTAN.

Que Fricka dise
tous ses griefs.

(*) *Var.:* Hei! elle agite un fouet
dans sa main!

FRICKA.

Jusqu'à moi Hunding crie;
vengeance est due à son droit:
c'est moi qui garde
les liens sacrés;
je veux
sans faiblesse punir
l'affront grave et hardi,
l'offense faite à l'époux. —

WOTAN.

De quel crime
est-il chargé,
le couple uni par l'Avril?
L'Amour charmeur
enchanta leurs sens:
comment châtier l'Amour?

FRICKA.

Tu veux rester sourd à ma voix,
alors que tu sais pourtant
que pour le saint
serment conjugal,
par eux blessé, je réclame!

WOTAN.

Nuls sont pour moi
les serments
d'un couple sans amour;
n'espère donc
pas m'obliger
d'attacher de force
ce qui t'échappe:
où l'effort libre s'affirme,
ma voix l'excite aux luttes!

FRICKA.

Puisque tu loues
l'adultère amour,
poursuis ton ouvrage,
honore et vante

la crime sans égal,
l'inceste des deux jumeaux.
Mon cœur en frémit,
je tremble d'effroi:
la sœur s'abandonne
aux bras de son frère!
Quand donc a-t-on vu
que sœur et frère s'unissent?

WOTAN.

Vois-le — maintenant!
apprends ainsi
comment vient tout seul
ce qui fut inouï jusque-là.
L'amour de ce couple
brille à tes yeux:
aussi retiens mon conseil:
veux-tu bénir
le bonheur et l'ivresse?
bénis, riant à leur tendresse,
Siegmund et Sieglinde unis!

FRICKA
(laissant éclater la plus violente fureur).

Ainsi c'est fini
du pouvoir éternel,
depuis que tu fis
ces Wälsungen fauves!
C'est là ton but —
t'ai-je compris?
Tu comptes pour rien
la race sublime;
tu nies les lois
qui guidaient ta conduite,
tu brises les liens
établis par toi-même,
romps en riant
le pouvoir des cieux —
pour la libre joie et l'humeur
de ces deux trop hardis jumeaux,
rejetons que ton crime a créés! —

Oh! que dis-je
du lien conjugal!
tout d'abord par toi profané!
L'épouse sûre,
l'époux la trompa:
par les abîmes,
par les montagnes,
partout ont cherché
tes désirs,
pour se plaire en d'autres tendresses,
et mieux railler mon malheur!
Toute en pleurs
j'endure ma peine,
quand au combat
tu conduis tes filles,
enfants d'un lien
d'amour criminel!
tu craignais pourtant mon courroux, (*)
car leur groupe guerrier,
— et Brünnhilde aussi,
ton désir vivant, —
fut par toi sous mes ordres placé.
Depuis, de nouveaux
surnoms te convinrent,
et «Wälse» aux bois
comme un loup prit sa course;
oui, tu voulus,
consommant cette honte,
créer un couple
d'Humains ordinaires:
oui, le fils de la Louve
va sur l'épouse régner! —
Achève à présent!
va jusqu'au bout!
tu me trompes, fais qu'on m'écrase!

WOTAN
(avec calme).

Rien ne t'instruit,
quand je t'explique

(*) *Var.:* tu craignais l'épouse pourtant,

ce qui t'est caché toujours,
avant qu'éclate le fait.
    Seul l'usage
    a formé ton savoir:
mais ce que nul n'a vu,
c'est là tout mon désir!
    Or, écoute!
    Il faut un Héros,
qui, libre d'aide divine,
soit libre des lois des Dieux:
    seul il peut
    entreprendre l'exploit
que, pressé de détresse,
le Dieu pourtant ne peut point tenter.

FRICKA.

    Détour habile
    pour me surprendre!
    L'exploit que ces héros
    pourraient faire,
tu le prétends trop haut pour leurs Dieux
de qui l'aide en eux seule agit?

WOTAN.

    Leur courage propre
    compte-t-il pas?

FRICKA.

Qui l'a soufflé dans leur cœur?
Qui sut éclaircir leurs regards?
    Par toi aidés
    ils semblent forts;
    par toi poussés
    ils vont en avant:
toi seul fis ce zèle
qu'ainsi tu m'oses vanter.
    Ton cœur médite
    quelque autre leurre,
    quelque autre ruse
    pour me séduire:

mais à ce Wälsung
tu dois renoncer:
en lui toi seul parais,
car par toi seul il agit.

WOTAN.

Des maux farouches
l'ont fait ce qu'il est: (*)
le Dieu l'a laissé seul.

FRICKA.

Que seul il reste encor!
prends-lui le fer
donné par ta main!

WOTAN.

Le fer?

FRICKA.

Oui — le fer,
qu'un charme saint
a rendu fort,
et qu'au fils donna le Dieu!

WOTAN.

Siegmund le prit de lui-même
en l'angoisse.

FRICKA.

Toi seul fis l'angoisse,
et de toi vient le fer. (**)
Trompes-du celle
qui nuit et jour
a suivi tous tes pas?
Pour lui tu plantas
le fer dans le frêne;
à son bras le glaive
fut promis:
ne l'as-tu pas amené
par ta ruse
seule, au point marqué?

(**Wotan** fait un geste de colère.)

(*) *Var.:* En d'âpres peines,
tout seul il s'est fait:

(**) *Var.:* Toi seul fis l'angoisse
et le glaive envié.

Le Libre
dédaigne l'Esclave,
mais doit punir sa révolte:
contre ton pouvoir
j'ai combattu;
mais Siegmund, l'Esclave, est mien!
(WOTAN se détourne avec une sombre irritation.)
Qui tu domines,
qui tu possèdes,
doit-il régner
sur l'épouse éternelle?
D'un tel affront
aurai-je l'opprobre,
appel aux forfaits,
mépris des cœurs fiers?
Mon époux ne veut tel outrage,
à l'épouse il laisse l'honneur! (*)

WOTAN
(sombre).
Que te faut-il!

FRICKA.
Quitte le Wälsung!

WOTAN
(d'une voix sourde).
Qu'il suive son chemin.

FRICKA.
Mais toi — laisse-le seul,
au moment du combat vengeur.

WOTAN.
Je — le laisserai seul.

FRICKA.
Parle sans feinte,
point de mensonge!
la Walküre soit contre lui!

WOTAN.
La Walküre marche libre!

(*) *Var.:* sa femme conserve l'honneur!

FRICKA.

Non pas! ton vouloir
règle seul tous ses actes:
défends-lui donc Siegmund vainqueur!

WOTAN
(en proie à la plus véhémente lutte intérieure).

Je ne puis pas le perdre:
il prit mon glaive!

FRICKA.

Retire le charme,
et brise le fer:
Siegmund soit désarmé!

Elle entend l'appel joyeux des Walkyries, jeté par BRÜNNHILDE du sommet de la hauteur; BRÜNNHILDE apparaît elle-même, avec son cheval, à droite, sur le sentier des rochers.

Voici ta vaillante enfant:
fière et gaie elle accourt.

WOTAN
(sourdement, à part).

Mon ordre pour Siegmund l'arma!

FRICKA.

Mon honneur sacré
d'épouse éternelle
par elle soit gardé!
Raillés des humains,
déchus du pouvoir,
tous les Dieux vont à leur fin,
si mon droit royal
n'est pas pleinement
vengé par ta fille aujourd'hui. —
Que Siegmund tombe à ma gloire: —
reçois-je de Wotan serment?

WOTAN
(se jetant sur une sorte de siège de rocher, avec un violent courroux intérieur et un désespoir effrayant).

Prends le serment!

Dès que BRÜNNHILDE a aperçu FRICKA du haut du roc, elle a interompu son chant, et elle a descendu le sentier rocheux,

silencieuse et lente, en conduisant son cheval par la bride; elle mène sa monture sous l'abri d'une caverne, hors de la scène, et **Fricka**, qui se dirige vers son char pour y remonter, se trouve passer devant elle.

FRICKA
(à **Brünnhilde**).

Wotan
ici t'attend:
va, qu'il te dise
quels décrets il a pris!

(Elle monte dans son char, qui s'éloigne rapidement vers le fond.)

BRÜNNHILDE
(s'avance vers **Wotan** avec une mine surprise et inquiète; **Wotan**, affaissé en arrière sur le siège de rochers, appuie sa tête sur sa main, et semble enseveli dans une ténébreuse méditation).

Mal a fini
l'assaut,
Fricka semble joyeuse! —
Père, que doit
ta fille apprendre?
Sombre et triste tu songes!

WOTAN
(laisse tomber son bras, comme épuisé, et baisse la tête sur la poitrine).

J'ai fait les chaînes
qui m'ont pris: — (*)
moi, l'être le moins libre!

BRÜNNHILDE.

Tel tu ne fus jamais!
Quelle affre t'étreint?

WOTAN
(levant le bras dans une sauvage explosion de colère).

O honte sacrée!
Affreux déshonneur!
Maux des Dieux!
Maux des Dieux!
Rage sans fin!
Deuil éternel!
Ma peine est mortelle entre toutes!

BRÜNNHILDE
(effrayée, jette loin d'elle son bouclier, sa lance et son casque, et s'agenouille aux pieds de **Wotan** avec une tendresse inquiète).

Père! Père!

(*) *Var.:* Mes propres chaînes
m'ont lié: —

Parle, explique!
Oh! pourquoi effrayer ton enfant!
Raconte-moi:
mon cœur est sûr;
vois, Brünnhilde prie!

(Elle appuie sa tête et ses mains, avec abandon et tendre angoisse, sur la poitrine et les genoux de WOTAN.)

WOTAN

(la regarde longuement dans les yeux, et lui caresse les boucles de la chevelure: comme revenant à lui après une profonde méditation, il commence enfin à parler, d'une voix très basse).

Si je l'exprime,
n'est-ce briser
ce qui tient encor mon vouloir?

BRÜNNHILDE

(lui répondant d'une voix pareillement basse).

A ton vouloir tu parles,
me disant ton désir:
qui — suis-je,
hors ton vouloir vivant?

WOTAN.

Ces choses qu'à tous mon cœur cèle, (*)
inexprimées
toujours qu'elles restent:
à moi je parle,
parlant à toi. — — —

(D'une voix plus assourdie encore, plus lugubrement mystérieuse, tandis qu'il regarde BRÜNNHILDE fixement dans les yeux.)

Du jeune Amour
la joie m'ayant fui,
mon cœur souhaita le Pouvoir:
l'ardent désir
grondant en ce cœur
soumit le monde entier.
Sans le comprendre,
œuvre trompeuse,
j'ai sous mes lois
englobé le mal:
Loge m'a pris dans ses ruses,
et puis, errant, a fui. —

(*) *Var.:* Ces choses cachées à tout être,

Mais l'Amour
demeurait mon envie;
mon Pouvoir rêvait la tendresse.
Le fils des nuits,
le triste Nibelung,
Alberich, y renonça;
il maudit tout Amour
et conquit par ce crime
l'Or splendide du Rhin
et par lui toute puissance.
L'Anneau qu'il forgea,
ma ruse sut le prendre:
mais au Rhin
je ne l'ai rendu;
j'en ai payé
le prix du Walhall,
le burg que de forts Géants firent,
et d'où j'ai régné sur le monde. —
La Toute-Sage
au sûr savoir,
Erda, l'auguste
Wala sachante,
m'a fait laisser cet Anneau,
me prédisant ruine éternelle.
Je voulus en savoir
plus encore . . .
muette, la Wala disparut.
Je perdis ma joyeuse ardeur;
le Dieu souhaita de savoir: (*)
jusqu'au cœur du monde
je descendis:
le charme d'amour
soumet la Déesse,
dompte son fier savoir,
et la force à me parler.
D'elle j'ai su des secrets;
par moi son sein a conçu:
l'enfant né de la Toute-Sage,
Brünnhild', c'est toi.

(*) *Var.:* savoir fut le rêve du Dieu:

Huit sœurs près de toi
ont grandi:
à vous, Walküren,
votre tâche
fut d'écarter
le péril prédit —
la Fin des puissances divines.
Pour l'âpre assaut
que veut l'ennemi,
vous m'ameniez les plus braves:
ces Hommes, courbés
sous nos lois sévères,
ces Hommes, dont
nous brisâmes l'ardeur,
que nos pactes sinistres,
liens de mensonge,
dévouent aux aveugles
obéissances —
vous dûtes les rendre
prompts aux batailles,
et de cœurs rudes
aux durs combats,
guerriers hardis, devant peupler
les salles du Walhall saint.

BRÜNNHILDE.

Les guerriers peuplent tes salles,
forts et nombreux par mes soins.
Pourquoi cette crainte,
voyant notre zèle?

WOTAN.

Un autre effroi,
sache-le bien,
fut par la Wala prédit! —
Du Gnome l'armée
veut notre perte:
de rage et d'envie
gronde le Niblung;
mais moi je n'ai peur
de ses hordes nocturnes —

mes héros les peuvent braver.
Si pourtant l'Anneau
retombe en sa puissance —
alors le Walhall succombe:
car le Nain jadis
maudit l'Amour,
et lui seul peut
user du charme
pour l'éternelle
honte des Dieux;
il peut gagner
à lui mes héros;
forcer les braves
même à trahir,
par leur effort
me vaincre à mon tour.
J'ai cherché le moyen
de soustraire l'Or à ses ruses:
veilleur avide,
l'un des Géants
qu'avec l'Or maudit
j'avais payés,
Fafner garde cet Or,
qui le fit meurtrier de son frère.
Comment lui ravir l'Anneau
qu'il reçut de moi pour salaire!
avec lui j'ai traité,
je ne dois rien reprendre;
sans nul pouvoir
je suis devant lui:
telle est la chaîne
qui m'attache:
si les traités me font roi,
des traités je suis le captif!
Un seul pourrait
l'impossible exploit: (*)
Héros pour qui
jamais je n'agisse;
qui, loin du Dieu,

(*) *Var.:* Un seul pourrait
ce qu'un Dieu ne doit:

privé de faveur,
sans savoir,
sans mon appel,
en sa propre angoisse,
par ses propres armes,
fît cet exploit
qu'il me faut laisser,
sans l'avoir appris de moi,
dont c'est l'unique désir! —
Révolté contre moi
— pour ma cause! —
l'ami ennemi,
comment le trouver?
ce Fort vraiment libre,
qui, sans mon aide,
dans sa révolte même
m'est cher plus que tous?
Comment créer l'être
distinct de moi,
faisant sans moi
ce que moi je veux! —
Détresse des Dieux!
Honte sans nom!
Dégoût de ne trouver
que moi seul
dans toutes mes entreprises!
Et l'Autre, que je désire,
cet Autre m'échappe à jamais! (*)...
Lui-même le Libre se crée, —
Esclaves, tous ceux que j'ai faits!

BRÜNNHILDE.

Mais le Wälsung, Siegmund,
seul a lutté?

WOTAN.

Fauve, aux bois
j'ai guidé sa course; (**)
contre les lois des Dieux
j'ai poussé sa valeur —

(*) *Var.:* toujours!...
(**) *Var.:* Loin de tous,
par les bois sauvages,

et contre leur vengeance
seul le protège le fer,
    que la faveur
    d'un Dieu lui donna —
    Qu'ai-je voulu
    mentir à moi-même?
    l'erreur fut si bien
    par Fricka montrée!
    Son œil vit clair
    ma honte sans nom:
    à son vœu je dois satisfaire!

BRÜNNHILDE.

Tu ôtes à Siegmund la victoire?

WOTAN

(laissant éclater la plus sauvage douleur de son désespoir).

J'ai touché jadis à l'Anneau —
âpre, j'ai tenu l'Or!
    Le charme maudit
    s'acharne sur moi: —
mon amour, je dois le détruire,
perdre tous ceux que j'aime,
    lâche, trahir
    qui me chérit! —
    Croule à jamais,
    règne éclatant,
    gloire divine,
    honte des Dieux!
    Effondre-toi,
    mon Œuvre puissant!
Vain fut mon effort,
unique est mon vœu,
    la Chute — —
    la Chute! —
    (Il s'arrête un instant et songe.)
    Et pour la Chute
    veille Alberich! —
    je comprends
    maintenant le sens

des mots sinistres de Wala: —
« Si le sombre ennemi d'Amour
crée un fils en sa rage,
la Fin des Dieux
ne doit tarder! »
Le Niblung noir,
je l'ai su récemment,
à ses vœux soumit une femme,
que l'Or lui a livrée.
Un fruit de haine
doit naître d'elle;
ce fruit maudit
croît dans son sein:
le Nain sans amour
obtint ce prodige;
mais le Héros que j'aime, (*)
le Libre, jamais ne naîtra: —
(Avec fureur.)
Béni soit ton règne,
Niblung futur!
Ce qui m'écœure,
prends-en l'héritage,
l'éclat des Dieux, ce néant:
qu'il meure, par toi dévoré! (**)

BRÜNNHILDE
(effrayée).
Oh dis, parle!
Que fera ton enfant?

WOTAN
(avec amertume)
Suis l'ordre de Fricka,
sauve ses lois sacrées!
Ce qu'elle veut,
j'en fais mon décret:
que sert de vouloir moi-même?
Je ne puis rêver l'Etre Libre! —
pour qui sert Fricka
lutte à présent!

(*) *Var.:* mais Lui, qu'aimant je cherche,
(**) *Var.:* qu'il meure, rongé par ta haine!

BRÜNNHILDE.

Oh! regrette
et reprends l'arrêt!
Tu aimes Siegmund:
moi, de ton cœur
certaine — je sauve le Wälsung.

WOTAN.

Fais périr le Wälsung,
que Hunding par toi soit vainqueur!
Garde-toi bien,
sois ferme en ta force;
tout ton courage
est utile aujourd'hui:
un fer vainqueur
arme Siegmund —
fier sera son effort!

BRÜNNHILDE.

Lui qu'à chérir
toujours tu m'appris,
lui si noble et fier
et si cher à toi-même —
contre lui rien ne m'impose
ton double vouloir!

WOTAN.

Ah! qu'oses-tu!
Est-ce un défi? (*)
Qui es-tu, hormis l'aveugle
choix de mon vouloir?
T'ayant mise en œuvre,
vins-je si bas,
qu'on m'outrage alors
qu'on me doit l'existence? (**)
Crains, enfant, ma fureur!
Ton cœur frémirait
devant sa foudre
sur toi prête à tomber!
En ma poitrine
dort le courroux

(*) *Var.:* Braves-tu l'ordre? —
(**) *Var.:* suis-je déchu à ce point que ma créature m'outrage?

qui pourrait broyer
cet univers
qui m'a souri si longtemps: —
qui l'appelle est frappé!
deuil répond au défi! —
N'excite point
l'ire du Dieu!
agis selon mon arrêt: —
Siegmund tombe! —
Tels soient ton œuvre et ta loi.

(Il s'éloigne avec impétuosité, et disparaît rapidement dans la montagne).

BRÜNNHILDE

(reste longuement stupéfaite et effrayée).

Tel air jamais
n'eut le Père,
encor qu'il soit vite irrité!

(Elle se penche tristement et rend ses armes, qu'elle revêt alors de nouveau).

Lourd pèse
le poids des armes: —
aux joyeux assauts
jadis si légères! —
Mon pas se traîne
au combat cruel! — (*)

(Elle songe, et soupire.)

Las! mon Wälsung!
En l'extrême angoisse
l'amie infidèle te quitte! —

Elle se dirige vers le fond de la scène, et aperçoit SIEGMUND et SIEGLINDE, comme ils apparaissent en montant du ravin; elle contemple un instant les arrivants, et se dirige ensuite vers la caverne où elle a laissé son cheval, de telle sorte qu'elle disparaisse entièrement aux yeux du spectateur.

SIEGMUND et SIEGLINDE entrent en scène. SIEGLINDE marche précipitament: SIEGMUND cherche à la retenir.

SIEGMUND.

Reste en ce lieu:
prends du repos!

SIEGLINDE.

Marche! Marche!

(*) *Var.:* Un tel combat
est pour moi si dur! —

SIEGMUND
(il l'étreint avec une douce énergie).
Arrête-toi!
Demeure, femme chérie! —
Aux douces ivresses,
pâle soudain,
en hâte folle,
prompte, tu fuis!
à peine je suis ta course:
par bois et prés,
par ravins et rocs,
sombre, muette,
toi, tu fuyais,
toujours sourde à ma voix. (*)
(Elle regarde devant elle avec des yeux farouches.)
Reste en repos:
parle à l'aimé!
Romps ce silence affreux!
Vois, ton frère
tient sa fiancée:
Siegmund est tout à toi!
(Il l'a conduite insensiblement jusqu'au siège que forme le rocher).

SIEGLINDE
(regarde SIEGMUND dans les yeux avec une extase croissante; puis elle l'enlace passionnément de ses bras. A la fin elle sursaute de terreur, tandis que SIEGMUND l'étreint avec force).
Va-t'en! Va-t'en!
Laisse l'indigne!
Vile et profanée
je t'enlace!
flétrie, infâme,
telle est ma chair:
fuis ce cadavre,
fuis loin de lui!
qu'aux vents roule ce corps,
qui vil au héros s'est donné! — —

Quand plein d'amour il me prit,
quand j'eus les suprêmes joies,

(*) *Var.:* nul cri qui te retînt!

quand tout mon cœur fut à lui,
qui tout amour m'a donné, —
dans ces douces tendresses,
saintes extases,
comblant mon corps,
mon cœur tout entiers . . .
peur, épouvante,
horreur de sa honte,
dut terrifier
la femme avilie,
jadis à l'homme soumise
qui sans amour l'acheta! —
Fuis la maudite,
laisse-la fuir!
Indigne suis-je,
d'honneur déchûe!
A toi, si noble,
triste, j'échappe;
je dois pour jamais
ne plus être tienne: (*)
vile au frère je m'offre,
ma honte souille l'ami!

SIEGMUND.

Qui t'a fait ces affronts,
son sang te les va payer!
Arrête ta fuite;
reste à l'attendre;
là, je vais le vaincre:
et Nothung (**),
lui mordant le cœur,
va venger tous tes affronts!

SIEGLINDE
(tressaille d'effroi et prête l'oreille).

Entends! la trompe
sonne l'appel! —
Long tumulte
enfle et s'accroît;
des bois, des champs,

(*) *Var.:* à toi pour jamais
je suis étrangère.
(**) *Var.:* «Presse»,

montent des cris.
Hunding s'éveille
du lourd sommeil;
hommes et bêtes
viennent en masse: (*)
meute de mort
âpre au meurtre,
jusqu'au ciel elle hurle
les vengeances du maître outragé! (**)

(Elle regarde devant elle comme insensée: — puis elle est brusquement saisie d'épouvante.)

Où es-tu, Siegmund?
t'ai-je toujours?
frère que j'aime,
toi ma lumière!
Que ton œil si clair
soit encor mon étoile:
daigne souffrir
mon baiser d'amour maudit! —
Entends! entends!
c'est le cor de Hunding!
Et sa meute accourt,
terrible à voir.
Tout glaive est
impuissant contre eux . . .
jette-le, Siegmund! —
Siegmund — où es-tu? —
Ah! là! — je vois tes traits
scène d'horreur! —
Dents qui grincent
et veulent ta chair . . .
qu'importe aux chiens
ton regard si fier!
par les pieds leurs crocs
meurtriers t'ont saisi —
tu tombes —
le glaive se brise en deux: —
le frêne choit —
son bois se rompt!

(*) *Var.:* il les rassemble:
(**) *Var.:* la rupture du lien conjugal!

Frère! mon frère!
Siegmund — ha! —

(Elle s'affaisse avec un cri, défaillante, dans les bras de SIEGMUND.)

SIEGMUND.

Chère! aimée!

Il écoute SIEGLINDE respirer, et ainsi se convainc qu'elle est encore vivante. Il la laisse glisser tout contre lui, de sorte que, lui-même s'étant assis sur le rocher, la tête de SIEGLINDE se trouve reposer sur ses genoux. Tous deux demeurent dans cette situation jusqu'à la fin de la scène suivante.

Long silence, pendant lequel SIEGMUND se penche avec une tendre sollicitude sur SIEGLINDE, et dépose sur son front un long baiser.

BRÜNNHILDE, conduisant son cheval par la bride, est sortie de la caverne; elle s'est avancée, lente et solennelle, et s'arrête à présent — latéralement par rapport à SIEGMUND —, à peu de distance de celui-ci. D'une main elle tient la lance et le bouclier; de l'autre elle s'appuie sur l'encolure du cheval, et, dans un silence grave, elle contemple un moment SIEGMUND.

BRÜNNHILDE.

Siegmund! —
Vois vers moi!
C'est — moi,
que tu suivras.

SIEGMUND
(dirigeant ses regards sur elle).

Qui donc es-tu,
qui si belle et grave parais?

BRÜNNHILDE.

Seuls ceux qui meurent
voient ma face:
à qui m'entend,
j'annonce le jour obscur.(*)
Sur le champ du combat
je vais aux braves:
qui m'aperçoit,
la mort l'a désigné.

SIEGMUND
(la regarde longuement dans les yeux, puis baisse la tête comme pour réfléchir, et enfin se tourne vers elle de nouveau, avec une solennelle gravité).

S'il suit tes pas,
où conduis-tu le brave?

(*) *Var.:* pour qui m'entend,
le jour de la vie s'éteint.

BRÜNNHILDE.
Le Maître du Choix
t'a choisi,
viens vers lui :
au Walhall suis mes pas.

SIEGMUND.
Le Dieu du Walhall
doit-il seul m'accueillir?

BRÜNNHILDE.
Les forts, les braves,
chœur glorieux,
te vont fêter
d'un faste triomphal.

SIEGMUND.
Dois-je trouver là
Wälse, mon propre père?

BRÜNNHILDE.
Au Walhall Wälse
attend son fils. (*)

SIEGMUND.
Dois-je y goûter
l'accueil d'une femme?

BRÜNNHILDE.
Vierges
qu'animent ses vœux,
les filles de Wotan
vont te verser l'hydromel.

SIEGMUND.
Noble et sainte
s'annonce la fille
de Wotan : (**)
pourtant réponds-moi, Déesse!
Doit-on voir au Walhall
la sœur près du frère,
unie à Siegmund
Sieglinde aussi?

(*) *Var :* Là-haut le père
attend le fils.
(**) *Var.:* du dieu puissant:

BRÜNNHILDE.
L'air terrestre
est pour sa lèvre:
Sieglinde
perd Siegmund ici!

SIEGMUND.
Salue alors Walhall,
salue aussi Wotan,
salue encor Wälse
et tous les braves —
dis mon adieu
aux douces vierges:
vers elles je n'irai pas!

BRÜNNHILDE.
Tu vois de la Walküre
l'œil meurtrier:
tu dois suivre ses pas!

SIEGMUND.
Où Sieglinde vit
en joie et deuil,
là son Siegmund veut vivre:
j'ai vu ton regard
sans épouvante;
en vain tu veux me dompter! (*)

BRÜNNHILDE.
Sur toi vivant
rien n'a pouvoir;
la mort pourtant te contraint: — (**)
moi qui l'annonce,
j'ai parlé.

SIEGMUND.
De moi quel héros
serait vainqueur?

BRÜNNHILDE.
Hunding doit te frapper.

(*) *Var.:* sa force est vaine sur moi!
(**) *Var.:* pourtant plus forte est la mort: —

SIEGMUND.

Menace vaine —
je brave Hunding!
Guettes-tu là
l'heure du sang,
mon rival t'appartient:
je sais qu'il mourra sous mes coups!

BRÜNNHILDE
(secouant la tête).

Toi, Wälsung —
écoute-moi bien! —
toi seul ici mourras.

SIEGMUND.

Vois cette épée!
qui la donna
promit victoire:
ta menace cède à ce fer!

BRÜNNHILDE
(élevant fortement la voix).

Qui la donna
décide ta mort:
de vertu il prive l'épée! (*)

SIEGMUND
(violemment).

Tais-toi! et n'éveille
pas l'endormie! —

(Il se penche tendrement sur SIEGLINDE, avec une explosion de douleur).

Las! Las!
Douce adorée!
Ô triste entre toutes les femmes!
Contre toi tout
l'univers s'est armé:
et moi, à qui seul tu te fies,
qui seul provoquai ta révolte —
mon bras ne doit
t'aider ni défendre, (**)
je dois te trahir au combat? —
Oh! honte à lui,
qui donna ce fer,

(*) *Var.:* à l'épée il prend sa vertu!
(**) *Var.:* mon bras ne doit sauver ta faiblesse,

tournant le triomphe en mort!
Mais si je tombe,
j'irai loin du Walhall —
Hella me prenne à jamais!

BRÜNNHILDE
(troublée).

Estimes-tu si peu
l'alme délice?
Tout tient-il
en la pauvre femme,
qui, pâle et triste,
gît comme morte en tes bras?
Rien d'autre n'a de prix?

SIEGMUND
(la regardant avec amertume).

Si jeune et beau
rayonne ton front:
mais combien glacé
et dur est ton cœur! —
O toi qui railles,
va-t'en loin de moi,
farouche et froide enfant!
Pourtant si ma peine
est ton seul plaisir,
mes maux te peuvent plaire;
ma douleur peut charmer
ton cœur sans pitié:
mais du froid bonheur du Walhall, (*)
cesse de me parler!

BRÜNNHILDE
(avec une émotion grandissante).

Je vois la détresse
qui ronge ton cœur;
je sens du héros
la sainte douleur — —
Siegmund, remets-moi ton amante;
mon bras sera son appui!

SIEGMUND.

Nul autre que moi
ne la doit toucher vivante:

(*) *Var.:* mais du Walhall, froid délice,

s'il faut que je meure,
que ma main l'immole d'abord!

BRÜNNHILDE.

Wälsung! Insensé!
Suis mon conseil:
remets-moi ton amante,
au nom du gage
d'amour qu'elle porte en son sein!

SIEGMUND
(tirant son glaive).

Ce fer —
qu'un fidèle a d'un traître reçu —
ce fer —
qui, lâche, trahit mon espoir: —
s'il n'est terrible au rival,
qu'il serve à la mort de l'ami! —
(Agitant l'épée sur la tête de SIEGLINDE.)
Deux êtres
sont devant toi: —
frappe, Nothung,
glaive haineux!
prends d'un seul coup leurs vies! (*)

BRÜNNHILDE
(dans la plus violente tempête de compassion).

Arrête, Wälsung!
Crois à ma voix!
Sieglinde vive —
et Siegmund vive avec elle!
Mon choix est fait;
je change l'ordre:
toi, Siegmund,
sors de la lutte vainqueur!
(Du lointain fond de la scène on entend venir des appels de trompe).
Entends cet appel?
Prépare-toi bien!
Crois à l'épée,
et frappe sans peur:
sûr brille le fer,
et la Walküre est sûre aussi! —

(*) *Var.:* tranche leurs jours d'un coup!

Adieu, Siegmund,
noble héros!
au combat proche je te retrouve!

Elle s'éloigne en courant, et disparaît hors de la scène avec son cheval, à droite, dans une gorge latérale. SIEGMUND la suit d'un regard joyeux et enthousiasmé.

La scène s'est obscurcie peu à peu; de lourdes nuées d'orage descendent vers le fond de la scène, finissent par envelopper complètement les murailles rocheuses, la gorge et l'arête élevée. De tous côtés en entend venir de lointains appels de trompes, qui se rapprochent graduellement pendant ce qui suit.

SIEGMUND
(se penchant sur SIEGLINDE).

Charme fort,
un doux sommeil
endort ses maux amers: —
quand la Walküre vint vers moi,
a-t-elle béni son repos?
L'heure du sombre combat
de crainte l'aurait accablée!
Pâle et froide
elle vit pourtant: (*)
ses maux sont bercés
d'un songe souriant. —

(Nouveaux appels de trompes au loin.)

Demeure endormie,
jusqu'après la lutte,
quand la paix te va charmer!

(Il la place doucement sur le siège de rochers, l'embrasse au front, et la quitte enfin, ayant entendu de nouveaux appels de trompe.)

Qui j'entends là,
vienne à présent!
car son salaire
est tout prêt:
Nothung (**) va le payer!

(Il se hâte vers le fond du théâtre, et disparaît aussitôt sur l'arête de rochers, dans un sombre nuage orageux.)

SIEGLINDE
(rêvant).

Oh! si le père rentrait!
Mon frère est aux bois avec lui.
Mère! Mère!

(*) *Var.:* Morte aux yeux, elle vit pourtant:
(**) *Var.:* «Presse».

j'ai grande peur; —
quel air sinistre
ont tous ces hommes!
Noires fumées —
chaudes vapeurs —
rouges, des flammes
rampent vers nous —
tout est en feu!
à l'aide, frère!
Siegmund! Siegmund!

(De violents éclairs déchirent les nuages; un effroyable coup de tonnerre réveille SIEGLINDE; elle se lève d'un bond.)

Siegmund! — Ha!

Elle regarde autour d'elle avec une frayeur toujours plus grande; — presque toute la scène est enveloppée de noires nuées d'orage; les éclairs et le tonnerre continuent. Les appels de trompe semblent se rapprocher de tous côtés.

LA VOIX DE HUNDING
(au fond de la scène, venant du haut de l'arête rocheuse).

Wehwalt! (*) Wehwalt! (*)
Viens au combat,
sans quoi mes chiens te saisissent!

LA VOIX DE SIEGMUND
(de plus loin vers le fond, comme partant du ravin).

Te caches-tu,
que je n'ai pu te voir?
Viens, que je t'aborde!

SIEGLINDE
(qui les écoute, dans une agitation effrayante).

Hunding! — Siegmund! —
Où les atteindre!

HUNDING
(toujours invisible).

Ici, suborneur qui m'outrages!
Fricka va te frapper!

SIEGMUND
(également invisible, mais parvenu aussi sur l'arête de rochers).

Tu crois que je suis sans armes,
vil poltron!
Vante ta Fricka,

(*) *Var.:* « Peine ».

mais viens toi-même,
sans quoi son aide te trahit!
Car vois: dans le frêne
fort du logis,
j'ai pris sans peur cette épée;
à sa lame goûte à présent!

Un éclair illumine un instant l'arête rocheuse, sur laquelle on distingue maintenant HUNDING et SIEGMUND aux prises.

SIEGLINDE
(de toutes ses forces).

Arrêtez, barbares!
Ah! tuez-moi!

Elle s'élance vers l'arête de rochers; de la droite, une vive lueur jaillit sur les combattants, et si brusquement l'éblouit qu'elle chancelle comme aveuglée. Dans cette clarté, on voit apparaître BRÜNNHILDE planant au-dessus de SIEGMUND et le protégeant avec son bouclier.

LA VOIX DE BRÜNNHILDE.

Frappe, Siegmund!
Crois à l'épée!

Au moment où SIEGMUND porte à HUNDING un coup qui doit être mortel, une lueur rouge déchire à gauche le nuage; WOTAN apparaît dans cette lueur, debout au-dessus de HUNDING, et opposant sa lance au glaive de SIEGMUND.

LA VOIX DE WOTAN.

Tout cède à ma lance!
En pièces l'épée!

BRÜNNHILDE, saisie de terreur, a reculé devant WOTAN: le glaive de SIEGMUND se brise sur la lance divine qui lui a été opposée; HUNDING enfonce son arme dans la poitrine de son ennemi sans défense. SIEGMUND tombe mort sur le sol. — SIEGLINDE, qui a entendu son râle, s'affaisse elle-même avec un cri, comme morte.

En même temps que tombait SIEGMUND, la lueur s'est éteinte des deux côtés; d'épaisses ténèbres obscurcissent les nuages jusque vers le devant de la scène; on y aperçoit néanmoins confusément BRÜNNHILDE, se dirigeant avec une hâte éperdue vers SIEGLINDE.

BRÜNNHILDE.

En selle! que je te sauve!

Elle hisse vivement SIEGLINDE, auprès d'elle, sur son cheval tout proche de la gorge latérale, et disparaît aussitôt avec elle.

Aussitôt les nuages se divisent au milieu de la scène, de façon que l'on distingue nettement Hunding au moment où il retire son arme de la poitrine de Siegmund mort. — Wotan, entouré de nuées, se tient derrière lui sur un rocher; il est appuyé sur sa lance, et il regarde douloureusement le cadavre de Siegmund.

WOTAN

(après un court silence, et s'adressant à Hunding).

Valet, va! (*)
va trouver Fricka:
dis que l'épieu divin
vengea tous ses affronts. —
Va! — Va! —

(Sur un signe méprisant de sa main, Hunding tombe mort.)

WOTAN

(avec une soudaine explosion d'effroyable fureur).

Mais Brünnhilde! —
Sus à la rebelle!
Terrible
châtiment la poursuit,
et va l'atteindre en sa fuite!

(Il disparaît dans les éclairs et le tonnerre. — Le rideau tombe rapidement).

ACTE IIIe.

Sur la cime d'une montagne rocheuse.

A droite, la scène est limitée par une forêt de sapins. A gauche, on voit l'entrée d'une caverne de rochers, formant une sorte de salle naturelle; au-dessus se trouve la cime la plus haute du rocher. Au fond du théâtre, la vue est entièrement libre; des blocs de rocher, les uns bas, les autres élevés, bordent un précipice ; on devine que ce gouffre aux parois escarpées s'ouvre vers le fond de la scène. Des vols isolés de nuages, chassés par la tempête, passent au-dessus de la crête rocheuse.

(Les noms des huit *Walkyries* qui — outre Brünnhilde — figurent dans cette scène, sont: Gerhilde, Ortlinde, Waltraute, Schwertleite, Helmwige, Siegrune, Grimgerde, Rossweisse) ([11]).

Gerhilde, Ortlinde, Waltraute et Schwertleite occupent la cime rocheuse, au niveau et au-dessus de la caverne; elles sont complètement armées.

(*) *Var.:* Va-t-en, serf!

GERHILDE
(postée tout en haut, et tournée vers le fond de la scène).

Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!
Helmwige, viens!
Ici ton cheval!

Un éclair brille dans un nuage qui traverse le ciel; en ce nuage, une *Walkyrie* à cheval devient visible: un guerrier mort est suspendu à sa selle.

LA VOIX DE HELMWIGE
(hors de la scène).

Hoïotoho! Hoïotoho!

ORTLINDE, WALTRAUTE et SCHWERTLEITE
(saluant de leurs cris l'arrivante).

Heiaha! Heiaha!

(Le nuage avec l'apparition a disparu à droite derrière les sapins.)

ORTLINDE
(appelant vers la forêt de sapins).

Devers ma jument
conduis ton cheval:
près de ton Brun
ma Grise aime à paître!

WALTRAUTE
(de même).

Qui pend à ta selle?

HELMWIGE
(sortant des sapins).

Sintolt, le Hegeling!

SCHWERTLEISE.

Mène ton Brun
plus loin de la Grise:
Ortlinde vint
avec Wittig, un Irming!

GERHILDE
(qui est descendue un peu plus bas).

Toujours ennemis j'ai vu
Sintolt et Wittig. (*)

(*) *Var.:* Rivaux toujours furent
Sintolt et Wittig!

ORTLINDE
(s'élance brusquement, et court vers les sapins).

Heiaha! l'étalon
qui mord la jument!

SCHWERTLEITE et GERHILDE
(avec de bruyants éclats de rire).

Des chefs la haine
excite les bêtes!

HELMWIGE
(criant derrière elle vers les sapins).

Assez, Brun!
garde la trève!

WALTRAUTE
(qui a remplacé GERHILDE au sommet le plus élevé du roc et qui observe).

Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!
Siegrune, ici!
Où restes-tu donc?

(Comme HELMWIGE auparavant, on voit passer SIEGRUNE dans un nuage, de la même façon, et allant vers la forêt de sapins.)

LA VOIX DE SIEGRUNE
(venant de la droite).

Long travail!
Où les autres sont elles?

LES WALKYRIES.

Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!

(SIEGRUNE a disparu derrière les sapins. Des profondeurs l'on entend venir deux vois).

GRIMGERDE et ROSSWEISSE
(de plus bas).

Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!

WALTRAUTE.

Grimgerd' et Rossweisse!

GERHILDE.

A deux chevauchant!

ORTLINDE, HELMWIGE et SIEGRUNE qui vient d'arriver sont sorties du bois de sapins; de la crête rocheuse la plus en arrière elles saluent par signes les arrivantes.

ORTLINDE, HELMWIGE et SIEGRUNE.

Salut, guerrières!
Rossweiss' et Grimgerde!

TOUTES LES AUTRES WALKYRIES.

Hoïotoho! Hoïothoho!
Heiaha! Heiaha!

Dans une nuée illuminée d'éclairs, qui monte dans le ciel et disparaît ensuite derrière les sapins, GRIMGERDE et ROSSWEISSE apparaissent, sur leurs chevaux, ayant chacune sur la selle le corps d'un guerrier.

GERHILDE.

Au bois vos montures
pour paître en repos!

ORTLINDE
(appelant vers le bois de sapins).

L'une de l'autre
écartez vos cavales,
tant que nos braves
restent rivaux!

HELMWIGE
(pendant que les autres rient).

La pauvre Grise
a pâti de leur guerre!

(GRIMGERDE et ROSSWEISSE sortent du bois de sapins.)

LES WALKYRIES.

Vaillantes! Vaillantes!

SCHWERTLEITE.

Toujours deux au combat?

GRIMGERDE.

Non pas tout d'abord,
mais bien au retour.

ROSSWFISSE.

Si nous sommes là toutes,
le temps nous presse:

pour Walhall il faut partir,
Wotan attend les héros.

HELMWIGE.

Huit nous voici:
une encor manque.

GERHILDE.

Près du fauve Wälsung
Brünnhild' s'attarde.

WALTRAUTE.

Il faut ici
l'attendre encor:
Wotan nous fait
accueil irrité,
lorsque sans elle il nous voit!

SIEGRUNE
(sur la pointe du roc, d'où elle épie au loin).

Hoïotoho! Hoïotoho!
Ici! Ici!
D'un vol de tempête
Brünnhilde vient.

LES WALKYRIES
(courant vers la cime du rocher).

Heiaha! Heiaha!
Brünnhilde! hei!

WALTRAUTE.

Vers le bois fuit
son cheval chancelant.

GRIMGERDE.

J'entends Grane
souffler haletant!

ROSSWEISSE.

Jamais je n'ai vu
course si prompte!

ORTLINDE.

Que vois-je à sa selle?

HELMWIGE.
Ce n'est pas un guerrier!

SIEGRUNE.
Une femme en croupe!

GERHILDE.
D'où vient cette femme?

SCHWERTLEITE.
Aucun salut
à ses compagnes?

WALTRAUTE.
Heiaha! Brünnhild'!
entends notre appel!

ORTLINDE.
Vite aidez
notre sœur à descendre!
(GERHILDE et HELMWIGE se précipitent dans le bois de sapins.)

ROSSWEISSE.
A bout d'efforts
Grane s'affaisse!
(SIEGRUNE et WALTRAUTE suivent les deux précédentes.)

GRIMGERDE.
A descendre elle aide
vite la femme!

LES AUTRES WALKYRIES
(courant vers les sapins).
Parle! sœur!
Qu'est tout cela?
(Toutes les *Walkyries* reviennent sur la scène; avec elles est BRÜNNHILDE, soutenant et conduisant SIEGLINDE.)

BRÜNNHILDE
(hors d'haleine).
Aide! secours!
danger pressant!

LES WALKYRIES.
D'où viens-tu vers nous

d'un vol furieux?
Ta fuite prouve l'effroi!

BRÜNNHILDE.

C'est ma première fuite,
et l'on me suit!
Wotan est sur mes pas!

LES WALKYRIES.
(violemment effrayées).

N'est-tu pas folle?
Dis! Conte-nous!
Le Père-Armé te presse?
Dois-tu le fuir?

BRÜNNHILDE
(avec angoisse).

O sœurs, vite
occupez la cime!
Vers le Nord
regardez s'il accourt!

(ORTLINDE et WALTRAUTE s'élancent vers la cime, pour s'y mettre en observation).

Vite! dites s'il vient! (*)

ORTMINDE.

Du Nord obscur
vient l'orage.

WALTRAUTE.

Sombres vapeurs
montent là-bas.

LES WALKYRIES.

Wotan chevauche
l'auguste coursier!

BRÜNNHILDE.

Chasseur sauvage
il me suit en fureur,
il vient, il vient du Nord!
Aide, sœurs!
grâce pour elle!

LES WALKYRIES.

Quelle est cette femme?

(*) *Var.:* Vite! vient-il déjà?

BRÜNNHILDE.

Vite j'explique!
Sieglinde on la nomme,
de Siegmund sœur et amante:
contre les Wälsungen
Wotan gronde en courroux: —
au frère
je devais en ce jour
ôter la victoire:
Mais Siegmund fut
couvert par mon bras,
contre le Dieu, —
lequel l'a lui-même frappé. (*)
Siegmund tombe,
et moi, prompte,
je m'enfuis:
j'entraînai
la femme vers vous,
implorant de vous,
tremblante, son salut et le mien.

LES WALKYRIES
(dans la plus grande consternation).

O sœur trop folle!
qu'as-tu osé?
Las! Las!
Brünnhilde, las!
coupable erreur
de Brünnhilde
rebelle à l'auguste vouloir! (**)

WALTRAUTE
(du haut de la cime).

L'ombre monte
et du Nord vient vers nous!

ORTLINDE
(de même).

Gros de rage
accourt l'ouragan.

(*) *Var.:* lequel de l'épieu l'a frappé!
(**) *Var.:* Quoi! Brünnhilde ose rompre
du Père l'auguste vouloir!

LES WALKYRIES
(tournées vers le fond de la scène).
Fort a henni
son cheval,
son souffle gronde effrayant!

BRÜNNHILDE.
Pauvre victime,
si Wotan l'atteint,
sa haine des Wälsungen
veut les détruire!
Mes sœurs, qui de vous
me prête un cheval,
pour lui ravir cette femme?

SIEGRUNE.
Tu veux donc
nous rendre rebelles?

BRÜNNHILDE.
Rossweisse, chère!
prête ta monture!

ROSSWEISSE.
Sa course jamais
n'a fui loin du Père.

BRÜNNHILDE.
Helmwige, écoute!

HELMWIGE.
Je reste soumise! (*)

BRÜNNHILDE.
Grimgerde! Gerhilde!
Vite un cheval!
Schwertleite! Siegrune!
Vois ma terreur!
Oh! aidez moi,
mes sœurs tant aimées:
grâce pour l'humble éplorée!

(*) *Var.:* Je garde ses ordres!

SIEGLINDE
(qui jusque là a gardé un air sombre et froid, regardant fixement devant elle, tressaille lorsque BRÜNNHILDE l'enlace vivement, comme pour la protéger).

Renonce à rien craindre pour moi:
seule m'aide la mort!
Pourquoi vins-tu
m'ôter du désastre?
J'aurais reçu là
le coup mortel,
de cette arme même
dont Siegmund meurt:
— moi-même morte,
unie à lui!
Loin de Siegmund —
Siegmund, de toi!
Puissé-je en la mort
fuir ce songe!
Si je ne dois
maudire ton aide,
saintement exauce mes larmes —
plonge ton glaive en mon cœur!

BRÜNNHILDE.

Vis, pauvre femme,
l'amour l'ordonne!
Sauve le gage
que de lui tu reçus:
un Wälsung vit dans ton sein!

SIEGLINDE
(est saisie d'un violent effroi; soudain son visage rayonne d'une joie sublime).

Sauve-moi, vierge!
sauve mon fils!
Grâce, ô filles,
à moi votre appui!

(De terribles nuées d'orage montent du fond; le bruit du tonnerre se rapproche.

WALTRAUTE
(du haut de la cime).

L'orage grandit.

ORTLINDE
(de même).

Parte qui tremble!

LES WALKYRIES.

Chasse la femme
loin du péril:
des Walküren nulle
n'ose l'aider!

SIEGLINDE
(à genoux devant BRÜNNHILDE).

Sauve-moi, vierge!
sauve la mère!

BRÜNNHILDE
(avec une soudaine détermination).

Fuis donc au plus vite —
et fuis toute seule!
Je — reste et j'attends,
seule à Wotan je m'offre:
sur moi seule
arrêtant ses fureurs,
pour que toi, tu évites sa rage!

SIEGLINDE.

Où diriger ma fuite?

BRÜNNHILDE.

Qui de vous toutes
vers l'Est prit sa course?

SIEGRUNE.

Vers l'Est au loin
s'étend la forêt:
des Niblungen l'Or
y fut par Fafner traîné.

SCHWERTLEITE.

Sombre dragon,
sous cette forme,
au fond d'un antre
il garde du Gnome l'Anneau.

GRIMGERDE.

Maint péril y guette
une femme sans aide!

BRÜNNHILDE.

Pourtant des coups du Dieu
seuls la sauvent ces bois:
car Wotan craint
d'approcher de ce lieu.

WALTRAUTE
(du haut de la cime).

Wotan vient
vers nous en fureur!

LES WALKYRIES.

Brünnhild', entends,
il approche à grand bruit!

BRÜNNHILDE
(montrant à SIEGLINDE la direction de l'Est).

Pars sur l'heure,
vers l'Est hâte-toi!
Va, courageuse,
bravant tous dangers —
faim et fatigue,
ronce et rocher!
ris de tes maux,
des dures douleurs! (*)
Qu'un seul savoir
en toi demeure:
le plus auguste Héros,
femme, grandit,
caché dans ton sein! —
(Elle lui tend les morceaux du glaive de SIEGMUND.)
Conserve les deux
moitiés du glaive;
près du corps de Siegmund
ma main les a prises:
qui doit brandir
le fer reforgé,
de moi reçoive son nom — (**)
« Siegfried » (12): Joyeux et Vainqueur!

(*) *Var.:* des âpres tourments:
(**) *Var.:* son nom lui vienne de moi —

SIEGLINDE.

O sainte merveille!
vierge sublime!
A toi je dois
un saint réconfort! (*)
Pour lui, notre aimé,
l'enfant doit survivre: (**)
que mes vœux un jour
s'ouvrent sur toi! (***)
Adieu donc,
bénie par Sieglinde en pleurs!

Elle s'enfuit en hâte, à droite, par le devant de la scène. — La montagne de rochers est entourée de noires nuées d'orage; une effroyable tempête rugit, venant du fond de la scène: une lueur flamboyante illumine, sur le côté, la forêt de sapins. Au milieu du tonnerre on entend l'appel de WOTAN.

LA VOIX DE WOTAN.

Reste! Brünnhilde!

LES WALKYRIES.

Cheval et cavalier
s'arrêtent:
las! Brünnhilde!
Wotan est là!

BRÜNNHILDE.

Mes sœurs, pitié!
le cœur me manque!
Son courroux m'écrase,
s'il n'est calmé par vos pleurs.

LES WALKYRIES.

Ici, perdue!
cache-toi bien!
Viens parmi tes sœurs,
muette à sa voix!

(Elles se groupent toutes vers la cime du rocher, tout en cachant BRÜNNHILDE au milieu d'elles).

Las! Las!
Wotan saute à bas
du cheval —

(*) *Var.:* Merci de tant de sainte pitié!
(**) *Var.:* je sauve son gage:
(***) *Var.:* rient sur ton front!

tout frémit
au pas du Vengeur!

WOTAN, en proie à une fureur effrayante, sort de la forêt de sapins à pas précipités ; il s'arrête devant le groupe des *Walkyries*, qui se sont placées sur la hauteur rocheuse de manière à couvrir BRÜNNHILDE de leurs corps.

WOTAN.

Où est Brünnhilde?
où la coupable?
Oseriez-vous
cacher la rebelle?

LES WALKYRIES.

Sombre rugit ta rage: —
que firent, Père, tes filles,
pour t'irriter
d'une telle fureur?

WOTAN.

Est-ce un outrage?
Folle qui l'ose!
Je sais: Brünnhilde
est là parmi vous.
Seule laissez la,
maudite éternelle,
qui a maudit
son propre rang!

LES WALKYRIES.

Vers nous vint la coupable,
implorant notre secours!
son cœur défaille
sous ton courroux.
Pour la sœur tremblante
nous prions toutes,
calme ton premier courroux!

WOTAN.

Filles au cœur
faible et tremblant!
D'esprit si lâche
vous ai-je créées?

Vous ai-je donné
l'audace aux combats,
vous ai-je fait
le cœur froid et dur,
pour vous voir jeter pleurs et cris,
quand mon bras sur l'infidèle s'étend?
Sachez, pleureuses,
l'acte commis
par celle que plaignent
vos lâches sanglots!
Nulle comme elle
n'a pénétré ma pensée!
nulle comme elle
n'a su mes vœux dans leur source;
c'est elle qui
dans son sein créait mon désir: — (*)
ainsi, brisant
la douceur de ce lien,
son traître crime
a bravé mon vouloir,
l'arrêt souverain
est outragé,
contre moi elle tourne les armes,
que moi seul lui mis en main! —
Parle, Brünnhilde!
toi, de qui force,
casque et lance,
grâce et beauté,
nom, existence, sont à moi!
Parle et réponds à ma plainte,
tremblante qui te caches,
et fuis lâchement l'arrêt!

BRÜNNHILDE

(sort du groupe des *Walkyries* et, d'un pas humble, ferme néanmoins, descend de la cime rocheuse, jusqu'à ce qu'elle arrive ainsi à une petite distance de WOTAN).

Ordonne, Père:
décide la peine!

(*) *Var.:* C'est elle de mon désir le sein créateur.

WOTAN.

Ta peine est ton œuvre:
et toi--même as fait ton arrêt.
    Par mon vouloir
    ton être existait:
contre moi pourtant tu voulus;
    mes ordres seuls
    devaient être ta loi:
contre moi tu dictes des ordres
    mon vœu
    fut le tien:
contre moi tu formes des vœux;
    mon bras
    seul t'armait:
contre moi ton bras lève l'arme;
    seule tu connus
    mes décrets:
contre moi pourtant tu décrètes;
    seule tu fis surgir
    mes héros:
contre moi ta voix les insurge.
    Ton rang passé,
    Wotan l'explique:
    ton rang présent,
    à toi de le dire!
Mon vœu n'est plus le tien;
Walküre n'est plus ton être: —
    demeure donc
    ce qu'encor tu seras! (*)

BRÜNNHILDE
(violemment effrayée).

Me repousses-tu?
c'est là ton arrêt?

WOTAN.

Vis loin des cieux, loin du Walhall;
    tes pas n'iront plus
    vers les héros,
    mener les vainqueurs

(*) *Var.:* ce qu'alors tu seras!

au divin séjour;
aux convives saints, Dieux et Déesses,
ta main ne doit plus
verser l'hydromel; (*)
ma bouche oubliera
ta bouche d'enfant.
Du peuple sacré
tout te sépare,
loin du tronc
la branche morte est tombée;
je romps ici notre lien:
de mes regards divins je te bannis. (**)

LES WALKYRIES
(faisant éclater leur douleur).

Las! Las!
Grâce pour elle!

BRÜNNHILDE.

Tu me dépouilles
de tous tes dons?

WOTAN.

Ton vainqueur doit te les prendre!
Ici, sur ce roc,
reste en exil;
inerte et sans armes,
dors ton sommeil;
qu'un Homme dompte la vierge,
s'il la trouve sur son chemin!

LES WALKYRIES.

Arrête, Père!
arrête-toi!
Veux-tu voir la vierge
par l'Homme flétrie?
O Dieu terrible, épargne
lui l'horrible affront:
ton arrêt sur nous fait tomber même affront!

(*) *Var.:* Aux banquets des dieux, fêtes célestes,
ta main ne doit plus
m'offrir l'hydromel;
(**) *Var.:* tu es bannie!

WOTAN.

N'est-ce donc clair,
ce que j'ai dit?
De votre groupe
la sœur infidèle est chassée;
et son cheval
ne doit plus se cabrer près des vôtres;
sa fleur virginale
se fane et meurt;
l'époux va régner
sur ce corps de douceur;
à l'Homme, son maître,
sa vie appartient;
assise elle file au foyer,
condamnée au mépris de tous!

(BRÜNNHILDE s'affaisse sur le sol, avec un cri, aux pieds de WOTAN; les *Walkyries* font un mouvement de désespoir.)

Tremblez-vous pas?
Quittez la maudite!
Et pour jamais
fuyez loin d'ici!
Car si quelqu'une
près d'elle reste,
et me provoque
en prenant son parti —
la folle aura même sort:
j'annonce à l'orgueil cela! — (*)
Loin de ce roc!
loin de ces cimes!
Promptes, prenez votre course,
le malheur veille en ce lieu!

Les *Walkyries* se dispersent avec un sauvage cri de douleur, et se précipitent, en leur fuite rapide, dans la forêt de sapins: bientôt on les entend s'éloigner sur leurs chevaux, comme dans une tempête. Pendant ce qui suit, l'orage s'apaise peu à peu; les nuages se dissipent; dans le ciel calme commence le crépuscule du soir, et finalement la nuit.

WOTAN et BRÜNNHILDE, celle-ci encore gisante, étendue aux pieds de son père, sont seuls restés sur la scène. — Long et solennel silence: les positions respectives de WOTAN et de BRÜNNHILDE demeurent sans changement.

(*) *Var.:* je traite l'orgueil ainsi!

BRÜNNHILDE
(elle lève enfin lentement la tête, cherche le regard de WOTAN, encore détourné d'elle, et, pendant ce qui suit, elle se soulève peu à peu jusqu'à se trouver entièrement debout).

Si grande honte
ai-je commis,
que sur mon crime la honte tombe ainsi?
Fus-je si basse,
dans mon forfait,
que jusque là tu m'abaisses ainsi?
Ai-je trahi
l'honneur à ce point, (*)
que tu me prennes l'honneur à jamais?
Oh dis, Père!
vois dans mon âme:
calme ta fureur,
dompte cette rage!
Et montre-moi clair
l'obscur forfait,
qui contraint ton cœur en courroux
à maudire l'enfant le plus cher!

WOTAN
(sombre),

Songe à ton acte —
lui seul t'explique ta faute!

BRÜNNHILDE.

A ton vouloir
j'obéissais.

WOTAN.

T'avais-je dit
de lutter pour le Wälsung?

BRÜNNHILDE.

Ainsi tu disais,
seul maître du Choix!

WOTAN.

Mais ce décret
pourtant je te le repris.

(*) *Var.:* Ai-je à l'honneur
manqué tellement,

BRÜNNHILDE.

Quand Fricka t'eut fait
une âme étrangère:
tu fus captif de sa cause,
et ton propre ennemi.

WOTAN
(avec amertume).

Croyant que tu sus comprendre,
je dus châtier ton défi:
mais lâche et vil
tu m'as jugé!
alors j'oublierais l'infidèle,
trop indigne de mon courroux? (*)

BRÜNNHILDE.

J'ignore tout,
hors cette chose seule —
que le Wälsung, tu l'aimes:
j'ai vu la détresse
qui t'étreint,
l'unique amour que tu quittes.
Le reste seul
retint tes regards,
et te fit souffrir
l'âpre tourment —
à Siegmund d'ôter ton aide.

WOTAN.

Tu vis tout cela,
et tu l'osas protéger?

BRÜNNHILDE.

Mon regard n'a vu
que l'unique amour,
de qui, dans la contrainte
où saigne ton cœur,
faibles, tes yeux se détournent.
Celle qui couvrait
ta retraite au combat,

(*) *Var.:* trop petite pour mon courroux?

a vu cela seul,
caché pour toi : —
Siegmund, je dus le voir.
Vers lui,
funèbre, je vins;
je lus sur sa face,
j'ouïs sa parole;
je compris du héros
la sainte douleur;
triste en mon cœur
fut l'écho de sa plainte —
libre tendresse,
sombre tourment,
d'une âme en détresse
âpre défi :
mon oreille entendit,
mon œil vit clair
ce qu'au fond de l'être mon cœur
sentait d'un trouble sacré. —
Pâle, muette,
j'ai vu ma honte.
Toute à sa cause
fut ma pensée :
vaincre ou périr
avec Siegmund sur l'heure —
tel fut mon rôle,
et le choix, et le sort!
Par cet amour qu'en moi
toi seul as créé, (*)
par l'ordre qui du Wälsung
me fit sœur,
toute à ton désir —
fière, je t'ai bravé.

WOTAN.

Toi seule ainsi
tu pus faire l'acte rêvé,
qu'à mon cœur défend
un double désespoir?

(*) *Var.:* Par cet amour que dans
mon cœur tu soufflas,

Si vite tu goûtas
le bonheur d'un cœur libre,
tandis qu'en moi
la douleur brûlait,
détresse de mort
qui m'a contraint,
pour l'amour d'un monde,
d'ôter l'Amour
de ce cœur rongé de tortures?
Alors contre moi
je luttais dans l'angoisse,
vaincu d'avance,
fou de colère —
rage et désir,
révolte en courroux,
m'ont fait ce vouloir meurtrier,
en la mort de mon propre monde
de finir ma peine éternelle: —
Mais toi, de purs
transports t'enivraient;
trouble suave,
charme puissant,
tu bois, heureuse,
le philtre Amour —
quand moi, Dieu plein d'angoisse,
seul je m'abreuve de fiel?
Que ton vain désir
soit donc ton guide:
de moi tu t'es séparée!
Mon cœur t'écarte,
je dois m'affranchir
de ton conseil funeste;
distincts, nous ne
devons vivre ensemble:
dans le temps et l'espace,
le Dieu ne doit te connaître!

BRÜNNHILDE.

Ainsi ton enfant

n'a su t'aider,
n'ayant pu comprendre
quel fut ton vœu,
quand mon propre vœu
seulement me disait —
d'aimer ce que toi tu aimes. —
Dois-je te perdre,
te fuir craintive,
dois-tu rompre
ce qui fut uni,
frappant d'exil
la moitié de ton être, —
jadis à toi je fus toute,
ô Dieu, retiens-le bien!
Ne souille pas
ton essence éternelle,
crains un affront
retombant sur toi;
sur toi pèse la honte,
suis-je livrée au mépris! (*)

WOTAN.

Ton cœur suivit
de l'Amour la loi:
suis à présent
qui tu dois aimer.

BRÜNNHILDE.

Dois-je quitter le Walhall,
ne plus t'assister dans ton œuvre,
de l'Homme, mon maître,
subir le pouvoir, —
des bras d'un lâche
au moins sauve-moi!
que seul un brave
soit mon vainqueur. (**)

WOTAN.

Ton cœur a nié mon Choix —
choisir pour toi je ne puis.

(*) *Var.:* toi-même gis dans la honte,
si tu me vois insultée!
(**) *Var.:* qu'un brave seul me puisse obtenir!

BRÜNNHILDE.

De toi une race est issue;
nul lâche jamais n'en peut naître!
l'auguste Héros — je sais qu'il
naîtra des Wälsungen forts!

WOTAN.

Laisse la race perdue!
Le Dieu s'éloigne,
d'elle et de toi: (*)
la haine dut l'écraser.

BRÜNNHILDE.

Qui brava ton ordre —
sut la sauver:
Sieglinde porte
un fruit sacré;
issu de maux
que les mères ignorent, (**)
le fils de ses larmes
bientôt naîtra.

WOTAN.

Nulle aide de moi
pour cette femme
ni pour son fils futur!

BRÜNNHILDE.

Elle a cette épée
que par toi prit Siegmund. —

WOTAN.

Et que ma propre main brisa! —
En vain tu veux
fléchir mon courage!
Accepte ton sort,
tel qu'il t'est fait:
moi-même n'y peux rien changer! —
Je pars maintenant,
loin va ma route:
j'ai même trop attendu.

(*) *Var.:* Je l'ai proscrite, elle avec toi:
(**) *Var.:* comme nulle n'en souffre,

De l'enfant qui
s'éloigna je m'éloigne;
je dois ne rien
savoir de ses vœux:
la peine seule
s'accomplit par moi.

BRÜNNHILDE.

Quel est le tourment
dont tu me frappes?

WOTAN.

Un lourd sommeil
clora tes yeux:
celui qui réveille la vierge,
la prend dès lors pour épouse!

BRÜNNHILDE
(se précipitant à genoux).

S'il faut qu'un sommeil
soit ma chaîne,
aux mains d'un lâche
offrant ta fille:
entends l'unique prière,
l'effroi sacré de ton sang!
Entoure la vierge
d'affreuse épouvante:
afin qu'un brave,
un libre Héros
sur le rocher
m'éveille seul!

WOTAN.

Trop fier ton rêve —
trop haut ton vœu!

BRÜNNHILDE
(embrassant ses genoux).

Entends
l'unique prière!
Ou brise ta fille
embrassant tes genoux;

détruis l'aimée,
écrase son corps;
que l'épieu cruel
déchire sa chair: (*)
du moins, barbare, épargne
lui le suprême affront!

(Avec un enthousiasme sauvage).

A ton appel
qu'un Feu se déchaîne;
qu'il ceigne la roche,
cercle embrasé:
qu'il brille, qu'il brûle
et broie dans ses dents
le lâche qui se, infâme,
du roc redoutable approcher! (**)

WOTAN

(saisi d'émotion, la regarde dans les yeux, et la relève)

Adieu! vaillante,
noble enfant!
Toi de mon être
sainte fierté!
adieu! adieu! adieu!
Dois-je éviter tes yeux,
et dois-je ne plus te faire
accueil tendre et grave;
dois-je ne plus te voir
chevaucher à ma droite,
ou bien m'offrir la coupe;
dois-je te perdre,
toi que j'adore,
ô rire et bonheur de ma vie: —
qu'un Feu nuptial
pour ta couche s'allume,
pareil n'a jamais flamboyé!
Rouge splendeur
défende le roc;
qu'un mur d'épouvante
chasse le lâche;

(*) *Var.:* que sa chair sanglante empourpre ta lance:
(**) *Var.:* du roc de terreur approcher!

que nul infâme
n'ose approcher: —
qu'un Homme ici t'éveille seul,
plus libre que moi, le Dieu!

(Brünnhilde, saisie d'émotion et d'extase, se jette dans les bras de Wotan).

Wotan.

Ces yeux baignés de clarté,
ces yeux baisés tant de fois,
quand mon baiser
payait ta vaillance,
et quand s'ouvraient
pour le los des braves
tes douces lèvres d'enfant; —
ces deux yeux, soleils de mon cœur,
éclairs des jours de combat,
lorsqu'un espoir
plus immense qu'un monde
brûlait mon sein
d'éperdus désirs,
d'angoisses sans mesure:
ma lèvre encor
goûte leurs larmes,
en l'adieu dernier
du dernier baiser!
Qu'à l'Homme enviable
brillent leurs feux;
pour moi, Dieu misérable,
à jamais ils se ferment!
Le Dieu — qui
s'écarte de toi,
te prend d'un baiser le Divin.

Il l'embrasse sur les deux yeux, qui demeurent fermés aussitôt: elle glisse en arrière, doucement inerte, dans ses bras. Il l'entraîne avec tendresse et la couche sur un tertre de mousse un peu bas, au-dessus duquel un sapin étend largement ses branches. Une fois encore il contemple ses traits, et ferme alors le casque sur sa tête; de nouveau ses regards s'attardent douloureusement sur la forme aimée, qu'il recouvre finalement du long bouclier d'acier de la Walkyrie. — Alors, avec une solennelle résolution, il marche vers le milieu de la scène, et tourne la pointe de sa lance vers un puissant bloc de pierre.

Loge, entends!
viens à ma voix!
Autrefois tu brûlais,
brasier dévorant,
jusqu'au jour de ta fuite,
lueur ondoyante: (*)
comme jadis,
sois enchaîné!
Jaillis, mer flamboyante,
défends le roc, rouge clarté!
Loge! Loge! ici!

En prononçant ces derniers appels il frappe trois fois le bloc de rocher avec la pointe de sa lance; un rayon de feu jaillit de la pierre, et s'enfle rapidement jusqu'à former une mer de flammes. Avec la pointe de sa lance, WOTAN indique à ces flammes le pourtour du rocher qu'elles doivent ceindre ainsi de leur torrent. —

Qui de ma lance
craint la pointe, (**)
n'aborde ce Feu jamais!

(Il disparaît dans la lueur, vers le fond de la scène. — Le rideau se referme.)

(*) *Var.:* en flammes errantes:
(**) *Var.:* aura la crainte,



IMPRIMERIE DE F. A. BROCKHAUS A LEIPZIG.

Ouvrages de M. Alfred Ernst.

L'Art de Richard Wagner; t. I: *l'Œuvre poétique;* Plon 1893, in-16.

Richard Wagner et le Drame contemporain; Librairie Moderne, 1887, in-16 (Epuisé).

L'œuvre dramatique d'Hector Berlioz; Calmann-Lévy 1884, in-16.

La Walkyrie de Richard Wagner, *traduction en prose rythmée adaptée à la musique;* Schott, 1894, petit in-16; 2e édition, 1896.

En collaboration avec M. E. Poirée:

Etude sur Tannhæuser *analyse et guide thématique*, Durand et Calmann-Lévy, 1895, in-8.

En collaboration avec M. Henry Gauthier-Villars:

Lettres de l'Ouvreuse; Vanier, 1re et 2e éditions, 1890, in-16.

Bains de Sons; Simonis-Empis, 1893, in-16.

Rythmes et Rires; collection de «La Plume», 1894, in-16.

L'Art de Richard Wagner, t. II: *l'Œuvre musicale.*

Traductions des **Maîtres Chanteurs de Nürenberg**, de **l'Or du Rhin**, de **Siegfried** du **Crépuscule des Dieux** et de **Parsifal** de **Richard Wagner**.

SIEGFRIED

DEUXIÈME JOURNÉE DE LA TRILOGIE:

L'ANNEAU DU NIBELUNG

PAR

RICHARD WAGNER.

TRADUCTION FRANÇAISE EN PROSE RYTHMÉE

EXACTEMENT ADAPTÉE À LA MUSIQUE

PAR

ALFRED ERNST.



PARIS.

EDITIONS SCHOTT

E. FROMONT

BOULEVARD MALESHERBES (RUE D'ANJOU 40).

LONDRES. SCHOTT & Co.

MAYENCE. B. SCHOTT'S SÖHNE.

BRUXELLES. SCHOTT FRÈRES.

PRÉFACE.

Dans l'hiver qui précéda la fin foudroyante de notre pauvre ami Alfred Ernst, je fus frappé à plusieurs reprises de sa croissante âpreté au travail. On eût dit que les semaines n'avaient plus pour lui assez de jours, ni les jours assez d'heures. Bien qu'il souffrît d'une grande fatigue, l'idée du repos l'inquiétait comme s'il y eût senti un obstacle à l'accomplissement de tâches chèrement assumées. Je me rappelle son sursaut, un certain dimanche où nous revenions ensemble du Concert Lamoureux, lorsqu'un jeune homme, gracieusement interrogé par lui sur une étude projetée, lui répondit: « Bah! J'ai le temps! » Ernst, très vivement, lui répliqua: « Voilà une parole imprudente. Personne n'est assuré d'avoir devant soi ni un an, ni un jour. Si nous voulons, au bout de notre vie, avoir fait quelque chose, il n'est que sage de ne pas perdre un instant. » Cette maxime, en laquelle triomphait son ardente volonté de produire des œuvres d'art et de doctrine, a dominé toute son existence. Elle nous explique, sinon la puissance, au moins la diversité et la logique soutenue de ses efforts.

Alfred Ernst était un esprit d'une hauteur, d'une ouverture et d'une noblesse admirables. Fils d'un professeur de littérature d'origine alsacienne que les circonstances avaient conduit à Périgueux, il eut en lui simultanément le don scientifique et le

don poétique. Presque au sortir de l'École polytechnique, la grande critique musicale l'attira en ce qu'il avait de plus généreux et de plus fier: le besoin et la faculté d'éclairer les au-delà des choses, de regarder en profondeur ce qu'il admirait, de s'abandonner à l'intelligence avec amour. Son premier livre fut consacré à Berlioz; son second à Richard Wagner. Un troisième ouvrage, plus large et plus mûr, développa bientôt d'une merveilleuse vigueur l'esthétique wagnérienne à l'égard de la genèse et de l'exécution des poëmes. La suite de cet ouvrage où l'étonnante acuité des intuitions le disputait à la richesse du plus pur savoir, devait élucider pareillement les lois musicales du génie wagnérien. Hélas! les papiers d'Ernst nous ont livré, après sa mort, des chapitres entiers de ce magnifique Essai, et des notes, des théories, des fragments préparés dont nous publierons, un jour, la majeure partie. Mais la mort brutale, sous la forme d'une rougeole contractée au chevet de ses trois enfants en voie de guérir, nous l'avait emporté, sur ces entrefaites, dans sa trente-neuvième année, avec toutes ses espérances, ses conceptions et ses projets! . . .

Heureusement, ses versions françaises équirythmiques des drames de Richard Wagner étaient achevées, hors celle de *Tristan et Isolde*, restée en son ensemble, à l'état d'ébauche. *Parsifal*, terminé et transcrit, put être immédiatement remis à l'éditeur. *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux* exigeaient un travail de transcription assez ardu, à cause des surcharges et des variantes multipliées tout le long d'une série d'exemplaires de la partition allemande. Seulement, nous avions de longue date, M. Paul Brück et moi, l'habitude des abréviations et des graphismes de notre ami, et nous avons été, du reste, fort aidés, en cours de labeur, par la communication de nombreux épisodes mis

au net de sa propre main et confiés par lui à des amateurs ou à des chanteurs professionnels. Bref, il nous est possible d'offrir aujourd'hui au public l'œuvre intégrale, l'œuvre intacte d'Alfred Ernst. Nous n'ignorons pas qu'avec les infinies ressources de son érudition et de sa patience, le sagace traducteur eût encore trouvé moyen de la perfectionner. Nous n'avons songé, quant à nous, qu'à donner son texte, bien supérieur, à notre avis, à tout autre texte de version composé pour s'adapter à la musique des mêmes drames.

En tête de ses traductions des *Maîtres-Chanteurs*, de *l'Or du Rhin* et de *la Walkyrie*, Alfred Ernst a mis des préfaces très simples, très fortes et très belles, résumant ses principes en matière de transposition d'un poëme à chanter d'une langue dans une autre. Ces pages sont à relire, et mieux encore, à méditer. Mais j'ai découvert, parmi les notes de l'écrivain, une sorte de memento personnel extrêmement curieux et qu'il me paraît utile de faire connaître. Voici ce document:

«Une version wagnérienne est une œuvre de foi, une œuvre de sacrifice — *d'absolu dévouement à l'idée.* Qui s'attaque à une telle entreprise en d'autres dispositions ne la conduira pas à bonne fin.

«— Une version *à chanter*, écrite d'après un original qui se chante, n'a sa vraie valeur que par le chant lui-même et à *l'audition.* Les mots et les phrases d'une traduction équirythmique sont analogues aux plombs grossiers qui cernent les figures d'un vitrail. Ces plombs ne valent que par les verres de couleur qu'ils enchâssent et qu'ils répartissent. Si on les considère en eux-mêmes, dépouillés des verres splendides, ils n'ont aucune beauté. Pourtant, ils sont indispensables. *Ils sont les linéaments de la beauté sans la vie.* C'est la lumière, c'est la couleur, c'est le chant *qui donne la vie.*

« — La nécessité de traduire Wagner *aussi littéralement que possible* vient de ce que le maître déduit sa mélodie vocale uniquement de mots essentiels. L'accent est à la fois prosodique et mélodique. Le vocable et le mélos s'identifient. On ne peut pas toujours arriver à faire passer cette identification de l'allemand en français; *mais il faut tendre à ce but.* Les inversions, les constructions plus ou moins hardies s'atténuent toujours dans la musique *si elles sont réellement réclamées par la musique.*

« — Wagner réprouve absolument le style des paroles d'opéras. Son lyrisme part des faits les plus simples et s'exprime naturellement. Le traducteur manque à son devoir s'il ne s'attache pas à rendre le naturel de l'expression. Il ne faut jamais oublier en Wagner le caractère populaire germanique qui est très prononcé.

« — Les vers de l'*Anneau du Nibelung* sont des vers métriques mesurés par le nombre des accents forts et sans rimes. Ce type de vers libres peut avoir des avantages sérieux pour la musique, à la condition qu'il soit traité librement, *dans un sens expressif.*

« — On peut et l'on doit tirer des conditions sévèrement rythmiques et de l'exacte prosodie que comporte une traduction musicale bien faite de bonnes leçons pratiques, tant pour la compositionde textes à chanter que pour l'accentuation correspondante du mélos lui-même. L'étude comparative des paroles et de la musique chez Wagner montre le défaut de nos mélodies courantes où le chant s'épanouit d'une manière sensiblement pareille sur les remplissages verbeux et sur les parties expressives; elle incite à découper les mots suivant leur accent propre; elle ne permet plus qu'on fasse aux syllabes muettes un sort anormal, illogique et qui va jusqu'à changer la physionomie de vocables à désinences féminines;

elle fait, enfin, condamner irrémissiblement la plate déclamation par valeurs égales qui sévit si tristement dans nos opéras.»

Ce langage où tout est vrai, précis, fortement pensé, se passe de tout commentaire, mais s'impose aux réflexions. Alfred Ernst voyait et signalait sans relâche les belles sources de progrès ouvertes par le wagnérisme. A l'endroit de l'union substantielle du verbe littéraire et du verbe musical, il faut bien convenir que de graves malentendus existent encore. Trop souvent, leurs rapports sont purement arbitraires, sinon d'une évidente fausseté. Pour remédier à ce mal, je ne sais qu'un moyen efficace: la propagation des chefs-d'œuvre de Richard Wagner, à l'aide de traductions comme celles d'Ernst, si fidèles, si nettes qu'elles font apparaître, ou, du moins, transparaître, jusque dans l'intraduisible, l'intime caractère de l'original et le dessein du poëte-compositeur.

Sur la valeur même des versions qui nous occupent, je citerai ici quelques lignes d'une lettre que m'écrivait, le 19 Juin 1898, l'exégète wagnérien le plus justement écouté à cette heure: M. H. S. Chamberlain. Je ne saurais invoquer en faveur des «*œuvres de foi, de sacrifice, d'entier dévouement à l'idée*» de notre fier et cher frère d'armes, si tôt disparu, un plus haut témoignage.

«Pour quiconque sait ce que Wagner a voulu, dit M. Chamberlain, pour quiconque a étudié un peu à fond le rôle de la parole dans les drames de Wagner et les relations entre les paroles et la musique en ces mêmes drames, il ne peut y avoir l'ombre d'un doute: les traductions d'Alfred Ernst ne sont pas seulement les meilleures qu'on ait faites jusqu'à ce jour; elles sont les seules acceptables. Ernst était un vrai prodige. Non seulement il avait parfaitement compris le problème à résoudre, non-seulement il possédait *l'Anneau du Nibelung*,

poëmes et partitions, comme presque personne, même en Allemagne, si bien qu'aucune intention du maître ne lui échappait, mais, en dehors de cette science, il était brûlé du feu sacré d'une véritable inspiration. — J'estime que bien peu de gens sont en état d'apprécier ses versions à toute leur valeur. Les difficultés inhérentes à de tels travaux sont tellement inouïes, les compromis y sont si inévitables, la langue qui en résulte est, forcément, si étrange aux yeux de celui qui se contente de lire sans se rendre compte des mille liens des paroles à la mélodie chantée et à la trame de l'orchestre que l'élite seule peut reconnaître ces tours de force accomplis constamment par Ernst. De pareils aboutissements sont faits pour l'avenir; ils méritent le respect et l'admiration.»

M. H. S. Chamberlain a hautement raison. Les versions d'Ernst faites pour être chantées et non pour être lues, répondent à ce point aux fonctions unies du verbe parlé et de la musique qu'elles ne sont plus discutées que par les inconscients, gênés dans leurs habitudes, ou par des esprits intéressés. Elles sauvegardent si fermement, à l'audition, l'impression de l'original que le public le moins prévenu s'y fait sensible. Ne l'a-t'on pas vu, récemment, au Théâtre des Arts de Rouen où *Siegfried*, non encore joué en France, faisait son apparition? Les spectateurs, du commencement à la fin de la soirée, n'ont cessé de battre des mains, enthousiasmés, charmés, émus tour à tour. Le chef-d'œuvre aura bientôt reçu la même accueil en bien d'autres villes françaises. C'est grâce à la traduction d'Alfred Ernst que de semblables résultats ont pu se produire. Que sa mémoire en soit honorée.

Paris, 26 Février 1900.

L. DE FOURCAUD.

PERSONNAGES.

SIEGFRIED	Ténor.
MIME	Ténor.
LE VOYAGEUR (WOTAN)	Basse.
ALBERICH	Baryton.
FAFNER	Basse.
ERDA	Contralto.
BRÜNNHILDE	Soprano.
La voix de l'oiseau de la forêt .	Soprano.

ACTE I.

(Une grotte dans la forêt. A l'intérieur, une forge naturelle et un grand soufflet. — Devant l'enclume est assis Mime, attentif à forger une épée.)

SCÈNE I.

Mime
(interrompant son travail).

Peine stérile!
tâche sans fin!
Le meilleur fer
que j'aie martelé (*)
aux géants eux-mêmes
eût pu servir:
mais, lui qui l'exige,
l'enfant détestable
le va jeter en morceaux (**)
tout comme un simple hochet!

(Mime, découragé, jette l'épée sur l'enclume, laisse tomber ses bras et regarde à terre, pensif.)

Un glaive seul
lui serait rebelle:
Nothung ferme
tiendrait en son poing
si j'en soudais les fortes pièces
que tout mon art n'a pu joindre encor!
Si j'en faisais son arme,
de mes maux j'aurais le paiement!

(Il se courbe plus profondément, la tête comme alourdie par ses réflexions.)

Fafner, cruel dragon,
gîte aux bois obscurs.
Sous ses lourds et hideux replis
des Nibelungen l'or

(*) *Var.:* Le glaive fort
que j'ai martelé.

(**) *Var.:* le brise et jette en morceaux.

est bien gardé,
Siegfried, fort jouvenceau,
pourrait coucher Fafner mort.
Du Niblung l'Anneau
serait mon butin!
Un fer seul peut cet exploit.
Seule Nothung peut me servir,
quand Siegfried la brandira.
Mais en vain je forge,
Nothung, l'Epée.

(Il a remis la lame sur l'enclume et la martelle avec un grand découragement.)

Peine stérile!
Tâche sans fin!
Le meilleur fer
que j'aie martelé (*)
ne peut valoir
pour l'unique haut-fait!
Je frappe et martelle ici,
car l'enfant m'y contraint.
Il met mon œuvre en tronçons
et gronde si je suis las!

(Il laisse tomber son marteau).

(SIEGFRIED, vêtu grossièrement, un cor d'argent à son cou, accourt avec impétuosité. Il conduit un grand ours muselé d'un lien fait d'écorce d'arbre et le lance joyeusement sur MIME.)

SIEGFRIED
(encore à l'extérieur).

Hoi-ho!

(entrant en scène).

Hoi-ho!
Mords-le! Mords-le!
Mange! Mange le sot forgeur!

(MIME laisse tomber l'épée, dans son épouvante, et s'enfuit derrière le foyer.)

SIEGFRIED
(riant).

Ha ha ha ha ha! . . .

(*) *Var.:* Le glaive fort
que j'ai martelé.

MIME

(poursuivi par SIEGFRIED qui excite l'ours contre lui).

Foin de la bête!
Que faire d'un ours?

SIEGFRIED.

A deux nous allons
mieux t'entreprendre:
Fauve! Réclame mon fer!

MIME.

Hé! chasse l'ours!
Là gît ton glaive
prêt depuis ce matin.

SIEGFRIED.

Un jour encore
sois sauf.

(Il délivre l'ours de son lien et lui donne un coup de corde sur le dos. — L'ours s'enfuit vers la forêt. — MIME revient, tout tremblant devant le foyer.)

Cours, Fauve! C'est assez de toi.

MIME.

J'admets qu'aux ours
tu donnes chasse.
Pourquoi, vivants,
les mener chez nous?

(SIEGFRIED s'assied pour se remettre de son accès de gaîté.)

SIEGFRIED.

Cherchant compagnon plus digne
que le seul que j'aie ici,
du cor, au fond des forêts,
j'ai lancé le chant sonore:
Si j'allais voir paraître
un bon ami?
Tel fut le but de l'appel.

Du fourré sortit un ours,
l'oreille au guet, tout grognant.
Il m'a plu
mieux, certes, que toi.
Pourtant, je veux mieux encor!
De ce dur lien
par moi muselé,
il vint s'enquérir de mon glaive.

(MIME prend l'épée pour la tendre à SIEGFRIED.)

MIME.

J'ai fait ce glaive aigu;
de son fil tu vas être fier.

(Il tend l'arme à SIEGFRIED avec inquiétude. SIEGFRIED la saisit d'un mouvement brusque.)

SIEGFRIED.

C'est peu que le fil reluise
si l'acier n'est dur et fort!
(Essayant la lame)
Hé! qu'est ce vil jouet d'enfant!
Un tel fétu
est il un glaive?

(Il frappe l'enclume d'un coup d'épée. L'épée se brise en éclats. MIME recule, effrayé.)

SIEGFRIED.

Attrape les pièces,
drôle stupide!
Sur ton museau
j'aurais dû le rompre.

Sot fanfaron,
croit-il qu'il me berne?
C'est de géants qu'il me parle,
et de luttes, d'exploits superbes,
de rudes combats.
Il veut forger glaives, fortes armes,
vante son art,

se dit sans rival;
mais, si j'empoigne
ce qu'il m'apporte,
du premier coup
ça vole en éclats!
Si je n'avais
dégoût de ce gueux,
dans sa forge
il cuirait avec ses hochets,
stupide nain décrépit!
Ma rage du coup finirait!

(SIEGFRIED en fureur s'assied sur un bloc de pierre. MIME se tient toujours prudemment à distance.)

MIME.

Tu cries encor comme un fou:
Ton cœur est trop ingrat.
Si le méchant garçon
n'est servi sur l'heure au mieux,
tous mes bienfaits passés
ne comptent plus pour lui.

N'as-tu donc plus mémoire
de tous mes bons préceptes?
Tu dois savoir te soumettre
à qui de biens t'a comblé.

(SIEGFRIED regarde du côté du mur et tourne le dos à MIME)

Voici qu'encor tu me boudes!

(Un moment indécis, MIME vient, enfin, vers le foyer)

Pourtant, veux-tu manger?
La viande sort de la broche.
Veux-tu au bouillon goûter?
Pour toi seul je l'ai fait.

SIEGFRIED.

Seul j'ai cuit mon rôti:
De ta soupe mange seul!

(MIME offre les mets à SIEGFRIED qui, sans se retourner, d'un geste brusque, fait rouler à terre la marmite et la viande.)

MIME
(d'une voix pleurarde)
C'est d'un tendre amour
le triste prix!
C'est l'affreux paiement de mes soins!

Marmot vagissant,
Je t'élevai,
chauffant de langes
l'enfant chétif.
Mets et boisson
je t'ai fourni
et mieux gardé
que ma propre peau,
Puis, lorsque vint l'âge,
je t'ai couvé,
dressant ton lit
pour un doux repos.
J'ai fait tes hochets
et ton cor vibrant;
pour t'amuser,
je m'efforçais.
Mon fin savoir
te put rendre fin;
mon sage avis
ouvrit ton esprit.
Suis-je au logis,
forgeant, suant,
à cœur-joie tu cours où tu veux.
Pour toi seul en peine,
pensant à toi seul,
je m'use et vieillis,
moi, pauvre nain!
Et, pour mes peines,
en guise de prix,
le terrible garçon
me tourmente, me hait!

(SIEGFRIED s'est, de nouveau, tourné vers MIME et il le regarde tranquillement. MIME, rencontrant son regard, cherche à s'y dérober, avec crainte.)

SIEGFRIED.

Fort savant es-tu, Mime!
De toi j'eus maintes leçons,
mais ce que tu veux tant m'apprendre,
je n'en saurai rien jamais:
c'est à souffrir ta vue.
Si tu m'apportes
mets et boisson,
l'horreur m'enlève la faim.
Si tu me fais
Un lit bien moelleux,
dormir me pèse aussitôt.
Si tu m'enseignes
l'art d'être fin,
je m'aime mieux balourd.
Si je dirige mes yeux vers toi,
je trouve exécrable
chacun de tes faits.
Et quand tu marches,
boîtes et traînes,
cloches, et louches
de tes yeux qui clignent,
je voudrais au cou
saisir le drôle,
chasser bien loin
cette horrible face.
Vois comme, Mime, je t'aime!
Étant si sage,
tu vas m'instruire
d'un point que je cherche en vain.
Par les bois j'erre
pour fuir ta face:
qu'ai-je qui me fait revenir?
Toute bête m'est plus chère que toi.
Nids aux branches, poissons au ruisseau,
rien ne me fâche, hormis de te voir!
Mais qu'ai-je donc pour revenir?
Toi qui sais, apprends-le moi!

MIME
(cherchant à s'approcher de SIEGFRIED amicalement.)
Mon fils, cela te prouve
combien je suis cher à ton cœur.

SIEGFRIED.
Tu m'es intolérable,
n'oublie pas ça, d'abord!
(MIME recule et va s'asseoir plus loin, en face de SIEGFRIED.)

MIME.
C'est là ton sauvage esprit
que tu dois, méchant, dompter.

Tristes les jeunes pleurent
vers le bon nid des vieux.
C'est l'amour qui les presse.
Ainsi tu languis vers moi!
Tu aimes ainsi ton Mime!
Il faut que tu l'aimes!

Dans le nid l'oisillon trop frêle,
est par l'oiseau nourri,
tant que faible est son aile.
Tel, jeune enfant, pour toi
zélé doit être ton Mime.
Il faut qu'il le soit!

SIEGFRIED.
Hé, Mime, es-tu si sage,
Dis-moi encore autre chose.
(d'un ton simple)
Le chant des oiseaux
est si doux au printemps
et l'un appelle l'autre.
Tu dis toi-même,
quand je veux savoir:
Ce sont là mâle et femelle.
Ils s'aiment, si tendres,

ensemble toujours,
bâtissent un nid,
et couvent des œufs;
et, lorsque volètent,
les tout petits,
le couple veille sur eux.
Au bois les chevreuils
s'unissent aussi.
Renards et loups font de même.
Seul le mâle fournit la pâture,
la mère allaite les jeunes.
J'ai pu comprendre
l'amour ainsi:
aux mères je n'ôte
les petits jamais.
Où as-tu donc, Mime,
ta douce compagne,
que je la nomme ma mère?

MIME.

Qu'as-tu, niais? Ah! pauvre sot!
Te crois-tu oiseau ou renard?

SIEGFRIED.

Marmot vagissant
tu m'élevas,
chauffant de langes
l'enfant chétif.
Mais d'où te vint
ce petit enfant?
Bien sûr
tu ne m'as pas sans mère fait.

MIME
(en grand embarras).

Crois sans plus ce que je t'affirme:
je suis ton père et ta mère à la fois.

SIEGFRIED.

Tu mens, horrible hibou!
Que les jeunes aux vieux ressemblent,
cela je l'ai su très bien voir.
J'allai jusqu'au clair ruisseau,
voir les arbres, les bêtes
que l'eau reflète.
Astre, nuages,
tous, tels qu'ils sont,
dans l'onde parurent de même.
Je vis à son tour
mon propre aspect.
Tout autre que toi
je me suis vu.
Tel est au crapaud
le poisson argenté.
Poisson de crapaud ne peut naître!

MIME.

Affreux non-sens
que tous ces propos!

SIEGFRIED
(en s'animant).

Juste, je crois comprendre enfin
ce que j'ai cherché si longtemps:
lorsqu'au bois je cours,
pour fuir ta présence,
ce que j'ai pour revenir?
(Il s'avance brusquement)
De toi il faut que j'apprenne
pour père et pour mère qui j'ai!

MIME.

Ton père! Ta mère!
Sottes demandes!
(SIEGFRIED se jette sur MIME et le prend à la gorge.)

SIEGFRIED.

Faut-il te contraindre
à me répondre?
Rien, rien à tenir de ton gré! (*)
Qu'ai-je eu de toi
sinon par force?
S'il m'apprit son langage,
c'est qu'il y fut contraint rudement.
Allons, vite, drôle hideux!
Nomme mon père et ma mère.

(MIME fait signe de la tête et des mains qu'il va obéir. SIEGFRIED le laisse.)

MIME.

Tu vas me faire mourir!
Assez! C'est savoir qu'il te faut;
Eh! sache tout comme moi!...
Ingrat, cœur dur, méchant enfant,
apprends pourquoi tu m'exècres!
Mime n'est père ou cousin pour toi.
A moi cependant tu dois tout.
Tu m'es étranger
et n'as d'autre ami.
Par pitié seulement,
moi, je te pris:
j'en ai l'aimable paiement!
Qu'attendais-je, simple, pour prix?
En pleurs, faible, une femme
au bois ténébreux gisait.
Vers l'antre, alors, je l'aidai,
jusqu'au foyer qui réchauffe.
D'un fils elle était grosse
qui vint au monde ici.
Cruel était son mal;
je fis pour elle au mieux.
Jour plein d'horreur!
Elle meurt; mais Siegfried voit le jour.

(*) *Var.:* Pas l'ombre d'un bon mouvement!

SIEGFRIED.
Ma mère est donc morte par moi?

MIME.
A ma garde elle t'a remis.
J'ai bien soigné l'enfant.
Que Mime s'est efforcé!
Combien le bon gnôme a peiné!...
Marmot vagissant,
je t'élevai . . .

SIEGFRIED.
Je crois que déja tu l'as dit.
Poursuis:
Qu'est mon nom de Siegfried? (*)

MIME.
Au vœu de ta mère
il est conforme
et «Siegfried» a bien poussé depuis...
J'ai chauffé de langes
l'enfant chétif . . .

SIEGFRIED.
Dis vite le nom de ma mère.

MIME.
A peine il m'en souvient . . .
Mets et boisson
je t'ai fourni . . .

SIEGFRIED
(vivement).
Ce nom, tu vas me le dire!

MIME.
L'aurais-je oublié? Attends!
Sieglinde était cette femme
qui t'a remis à mes soins . . .
Je t'ai mieux gardé
que ma propre peau . . .

(*) *Var.:* D'où vient mon nom de Siegfried?

SIEGFRIED
(plus pressant).
Or, parle!
Quel fut mon père?

MIME
(avec brusquerie).
Je ne l'ai vu jamais.

SIEGFRIED.
Mais ma mère
a dû te l'apprendre.

MIME.
Tué en armes...
tel fut son récit...
Enfant sans père,
mes mains t'ont reçu,
et, lorsque vint l'âge,
je t'ai couvé,
dressant ton lit
pour un doux repos...

SIEGFRIED.
Trêve à ce chant
de geai bavard!
S'il faut vraiment te croire,
si tout est sans mensonge,
fais voir un gage sûr!

MIME.
Où chercher d'autres preuves?

SIEGFRIED.
J'en crois trop peu tes discours;
j'en crois mes yeux seulement.
Quel gage montres-tu?
(Après une courte hésitation, MIME lui présente les deux tronçons de l'épée brisée.)

MIME.

C'est un don que j'eus de ta mère.
Mes peines, soins et veilles
eurent ce faible prix!
tu vois les tronçons d'un glaive.
Ton père, me disait-elle,
le portait au jour qu'il mourut.

SIEGFRIED
(s'exaltant).

Des deux moitiés tu vas le refaire.
Que brille mon glaive vrai!
Prompt! Hâte-toi, Mime!
Vite à la tâche!
Sage ouvrier, fais voir tes talents!
Laisse-moi là ces vils jouets.
Au glaive brisé vient mon espoir!
Toi, si tu muses,
manques la tâche
et mal rajustes
ce ferme acier,
trembleur, prends garde à ta peau
et gare à l'art du balai!
Car, dés ce jour,
Moi, je veux mon épée!
Du glaive je m'arme aujourd'hui!

MIME
(effrayé).

Qu'en veux tu bien faire aujourd'hui?

SIEGFRIED.

Hors des grands bois m'en aller loin,
sans jamais revenir.
Je me sens gai,
sans aucun joug,
délivré de liens!
Mon père n'est pas toi;
tout l'espace m'appartient.

Ton seuil n'est pas le mien;
Ton réduit m'abrite mal.
Le poisson fuit
dans les flots clairs;
le pinson vole
aux buissons verts!
tel je m'enfuis,
tel je m'envole,
comme au loin, sur les bois,
va l'ouragan! . . .
Toi, Mime! fini de te voir! . . .
(Il s'élance dans la forêt)

MIME
(au comble de l'angoisse).
Reste! Reste! Reste!
Qu'as-tu! Hé! Siegfried, Siegfried! Hé!
(Il suit des yeux SIEGFRIED qui s'éloigne. Puis, il revient à la forge et s'assied derrière l'enclume.)

MIME.
Il court là bas!
Je reste ici . . .
Mon vieux tourment,
d'autres l'accroissent.
De peines je suis comblé!
Que puis-je à présent?
Comment le tenir?
Mener le sauvage
Où Fafner gît?

Comment mettre ensemble
ces traîtres aciers?
Nulle ardeur de feu
n'aide à les joindre!
Nul marteau de nain
ne peut les réduire!
(tout grinçant)
Du Niblung haineux l'âpre effort
s'use pour Nothung en vain.
(Se désespérant)

L'arme toujours reste en deux.
(Il s'affaisse sur l'escabeau derrière l'enclume)

SCÈNE II.

(Le Voyageur (WOTAN), venant de la forêt, s'arrête au seuil de la grotte. Il porte un manteau bleu sombre et tient dans sa main, pour bâton de voyage, une lance. Sur son front est un large chapeau rond, cachant en partie sa figure.)

LE VOYAGEUR.

Salut, fin forgeur!
A l'hôte las des routes
donne accueil à ton foyer.

MIME
(se dressant effaré)

Qui donc aux forêts sauvages me suit?
Qui m'atteint au désert des bois?

LE VOYAGEUR
(très lentement et se rapprochant pas à pas).

«L'Errant», tel on me nomme.
Long fut mon parcours.
Sur la terre au loin
je vais voyageant.

MIME.

Voyage plus loin,
ne t'attarde ici,
toi qu'on nomme «l'Errant»!

LE VOYAGEUR.

Tous les bons chez eux m'accueillent.
Mille offrandes j'en reçois.
Malheur menace
qui mal agit.

MIME.

Male chance habite avec moi:
Veux-tu la rendre encor pire?
(LE VOYAGEUR continue à se rapprocher de MIME avec lenteur.)

LE VOYAGEUR.

Mainte chose j'apprends et vois;
mainte chose aussi j'enseigne.
J'ôte aux hommes mainte angoisse,
âpre souci des cœurs.

MIME.

Puisque tu vois et devines beaucoup,
je hais que l'on voie et devine.
Seul me veux-je et sans témoin.
Hors d'ici tout espion!

LE VOYAGEUR
(s'approchant encore un peu).

Plus d'un pense
tout bien savoir
qui du danger seul
n'est pas instruit.
Tout l'utile,
s'il s'en informe,
c'est par moi qu'il l'apprend.

MIME
(toujours plus inquiet à mèsure que se rapproche le VOYAGEUR).

Vaine science!
Maints s'en vantent.
J'en sais tout juste à mon goût.
Mon savoir me va.
Pas trop n'en faut.
Toi, sage, vois ton chemin.
(Le VOYAGEUR s'avance jusqu'au foyer et s'assied).

LE VOYAGEUR.

Je reste au foyer
et risque ma tête
pour prix au jeu du savoir.
Elle est à toi, remise en tes mains,
si, toi, tu n'apprends tout l'utile
par ma réponse à tes vœux.

(Mime, qui a écouté le Voyageur la bouche ouverte, ne peut retenir un mouvement d'effroi.)

Mime
(à part).

Que faire qui trompe sa ruse?
Je vais donc tendre des pièges! . . .
(Il reprend son calme avec effort, — Haut:)
Je prends ta tête pour enjeu:
donc, songe, et sauve ton gage!
Trois demandes sont à mon choix.

Le Voyageur.

J'y fais trois réponses.
(Mime s'enfonce dans ses réflexions.)

Mime.

Sans fin tu parcours
l'âpre dos terrestre,
foulant le monde en tout sens.
Or, parle et sois fin:
dis quelle race
vit au terrestre abîme?

Le Voyageur.

Au terrestre abîme
vivent les Nibelungen.
Nibelheim est leur lieu.
Noirs sont les Alfes;
Noir-Alberich fut
leur seigneur autrefois.
D'un magique anneau
le rude pouvoir
mit sous sa loi tous ces nains.
L'or qui brille,
riche trésor,
œuvre des gnômes,
devait lui soumettre le monde.

Ensuite, demande, Nain.

MIME
(absorbé dans ses pensées).

Tout, Voyageur, t'est connu
de ce sombre nid profond.
Or, parle et sois prompt:
dis quelle race
hante le dos du monde? (*)

LE VOYAGEUR.

Sur le dos du monde (**)
sont les géants monstrueux.
Riesenheim est leur lieu.
Fasolt et Fafner,
leurs rudes maîtres,
ont désiré saisir l'Or.
Le trésor tout puissant,
ils l'ont obtenu,
et même ils prirent l'Anneau.
Ce bien fatal
met la guerre entre eux
et Fasolt tombe.
Dragon hideux,
Fafner seul veille sur l'or.

La tierce énigme à présent.

(MIME est tout troublé et songeur.)

MIME.

Tout, Voyageur, t'est connu
de ce dos abrupt du monde.
Or, parle et dis vrai:
dis quelle race
vit aux monts nuageux?

LE VOYAGEUR.

Aux monts nuageux
seuls les dieux vivent.

(*) *Var.:* hante la roche abrupte.
(**) *Var.:* sur la roche abrupte.

Walhall est leur Burg.
Clairs sont ces Alben.
Clair-Alberich, Wotan
règne sur eux.
D'un rameau saint
du frêne du monde
Wotan fit un épieu.
Meure l'arbre,
cet épieu reste fort.
De par sa pointe
Wotan tient le monde!
Foi des traités, les fortes runes
sont dans son bois gravées.
Seigneur du monde est celui-la
qui tient l'arme
que Wotan porte au poing.
Ce joug courbe
les Nibelungen noirs.
L'orgueil des géants
cède à sa loi.
Tous à jamais le subissent,
l'épieu puissant du dieu!

(Comme sans le vouloir, le Voyageur frappe le sol de sa lance. Un léger grondement de tonnerre retentit. Mime sursaute d'effroi.)

Or, parle, nain rusé!
T'ai-je donné réponse?
Mon gage demeure sauf!

(Ayant considéré avec attention le Voyageur et sa lance, Mime se sent accablé d'épouvante. Il cherche à rassembler ses outils et jette de tous côtés des regards terrifiés.)

Mime.

Certes, ton gage est libéré;
Donc passe, suis ton chemin.

Le Voyageur.

Tu devais demander
ce qui t'importe,
toi, qui, pour gage, eus mon chef.

Que tu ne sais
rien qui te serve,
j'en prends pour gage le tien.
L'hôte ici fut mal reçu.
Ma tête ai-je voulu t'offrir
pour avoir place au foyer.
J'ai droit sur ta vie à mon tour
si tu ne sais répondre trois fois.
Donc ouvre-toi, Mime, l'esprit!

(Mime hésite et tremble; il finit par se résigner avec angoisse.)

MIME.

Bien loin est mon pays natal,
loin l'époque où je vins au monde.
De Wotan j'ai vu l'œil luire,
mon antre en fut éclairé.
Cet œil trouble mon vieux savoir!
Mais, puisqu'il faut être subtil,
Hôte, fais tes questions!
Peut-être Mime qu'on force
pourra préserver son chef.

LE VOYAGEUR
(s'asseyant commodément).

Or, gnôme loyal,
Songe à répondre!

Quelle race naquit
que Wotan livre aux peines
alors que son cœur l'aime le plus?

MIME
(se rassurant).

Telle race m'est peu connue;
je puis, pourtant, me libérer.

Les Wælsungen sont la race élue,
de Wotan fille, et son cœur les aime
bien qu'il leur soit cruel.

Siegmund et Sieglinde
viennent de Wælse,
en d'âpres peines
jumeaux unis.
Siegfried sort de leur sang,
le Wælsung fort entre tous!

Mon gage, Errant,
est-il préservé?

Le Voyageur
(de bonne humeur).

Puisque tu sus
cette race nommer,
sage et fin je t'estime.
Pour cette fois
ton cas est bon.
A l'autre énigme réponds.

Un sage Niblung garde Siegfried
qui doit lui tuer Fafner
pour que l'anneau lui revienne
et qu'il s'empare de l'or.
Par quel glaive
peut Siegfried atteindre
Fafner, et voir sa mort?

Mime
(perdant peu à peu le sentiment de sa situation présente et se frottant les mains de contentement).

Nothung est ce glaive envié.
Au tronc d'un frêne
il fut plongé par Wotan
et seul put le ceindre
qui sut l'ôter du bois.
Des plus robustes
nul n'y parvint.
Siegmund, le brave,

seul le prit,
mais ce glaive, au combat,
sur l'épieu divin s'est rompu.
Ses débris, un fin forgeron les tient,
qui sait bien
que, s'armant de l'auguste fer,
Un brave et simple enfant,
Siegfried, tuera le monstre.
(tout réjoui)
Mon gage encor demeure-t-il sauf?

LE VOYAGEUR
(riant).

Ha-ha! Ha-ha! . . .
Ton vif esprit
confondrait les plus sages!
Est-il un plus fin que toi?
Mais si, par ta ruse,
l'enfant héroïque
des gnômes sert les intrigues,
la troisième énigme, songes y bien!
Parle, savant forgeur d'épées: (*)
qui doit des puissantes pièces
faire l'épée nouvelle?

(MIME se lève, sous le coup d'un effroi indicible.)

MIME
(d'une voix aigre).

Les pièces! L'épée!
Malheur! Vertige!
Que faire ici?
Comment savoir?
Maudit acier!
Pourquoi l'ai-je encore?
Ce fer m'a valu
des tourments sans fin.
Dur, obstiné,
il brave la forge!

(*) *Var.:* savant soudeur d'épées.

Clous, soudures,
rien n'aboutit!

(Il jette ses outils pêle-mêle et laisse déborder son désespoir.)

L'adroit forgeron
reste en défaut.
Qui peut le forger,
moi m'y perdant?
Le grand secret, où l'apprendre?

(Le Voyageur s'est levé avec serénité.)

Le Voyageur.

Trois fois j'eus tes demandes;
trois fois j'ai bien parlé.
D'anciennes choses tu t'enquis.
Ce qui de près sert ton plan,
tout l'utile, tu l'oublias.
Quand je l'indique,
tu perds l'esprit.
A moi ta tête
de gnôme rusé.
Mais, fier vainqueur de Fafner,
sache, débile nain:
«Seul qui de crainte n'est instruit
peut forger l'Epée!»

(Mime regarde avec stupeur le Voyageur sur le point de partir.)

Ton sage front,
Veilles-y bien!
Je l'offre à celui-la
qui de crainte n'est instruit!

(Le Voyageur se détourne en riant et disparaît rapidement dans la forêt. Mime, comme écrasé, s'affaisse sur son escabeau.)

SCÈNE III.

(Mime regarde droit devant lui la forêt illumine de soleil et, soudain, se met à trembler convulsivement.)

Mime.

Clarté maudite!
Quel feu dans les airs?

Qui saute, qui danse,
Voltige, bondit,
et flotte, et revient
et flambe à l'entour?
Ça brille et vibre
au soleil ardent!
Qui souffle, frémit,
et ronfle au loin?
Ça beugle et gronde
et crie par ici!
Ça court par le bois,
roule vers moi!

(Il sursaute d'anxiété).

La gueule effroyable
s'ouvre sur moi!
Le monstre m'attaque!
Fafner! Fafner!

(Il pousse un cri et s'affaisse derrière son enclume.)
(SIEGFRIED sort de la forêt. Avant qu'il paraisse son approche est annoncée par le bruit des branches qu'il écarte.)

SIEGFRIED.

Hé là! Paresse!
L'œuvre est donc faite?

(SIEGFRIED entre dans la grotte.)

Vite, fais moi voir l'épée!

(Il s'arrête, surpris).

Où est le vieux?
s'est-il enfui?
Hé-hé! Mime!
Stupide! Avance!
Où donc es-tu?

MIME

(d'une faible voix, derrière l'enclume).

Est-ce toi, fils?
Viens-tu tout seul?

SIEGFRIED

(gaiement).

Contre l'enclume?

Dis, que forges-tu là?
Ai-je, enfin, mon épée?
(MIME apparaît troublé, confus).

MIME.

L'épée? L'épée?
Qu'y puis-je faire?
(presque à part.)
«Seul qui de crainte n'est instruit
peut forger l'Epée».
J'en sais trop long
pour pareil travail.

SIEGFRIED
(violemment).

Vas-tu répondre?
Parle, ou j'avise.

MIME
(comme plus haut).

Où prendre justes conseils?
Ma sage tête fut mise en gage.
(Regardant fixement).
Sa perte me livre à celui
«qui de crainte n'est instruit.»

SIEGFRIED
(impatienté).

Quelles fadaises!
Penses-tu fuir?

MIME
(se ressaisissant par degrés).

Bien sûr, l'on fuit
qui sait la peur!
Mais quoi! C'est un savoir qu'il ignore.
En sot, j'oubliai mon seul vrai bien!
Lorsqu'à m'aimer, je l'exhorte
cela tourne hélas! si mal!
Pourrai-je à la peur le plier?

SIEGFRIED
(l'empoignant).
Hé! T'aiderai-je?
Ta tâche, voyons?

MIME.
De toi tourmenté,
je cherche et médite
pour t'enseigner chose grave.

SIEGFRIED
(en riant).
Et c'est sous ton siège que tu cherches!
Que trouves-tu là de si fort?

MIME
(se rassurant de plus en plus).
J'appris la crainte pour toi,
pour te l'apprendre, simple.

SIEGFRIED
(avec un tranquille étonnement).
Quelle est cette crainte?

MIME.
Sans rien en savoir,
tu veux, hors des bois,
courir par le monde?
Que peut le plus ferme des glaives
si tu n'as crainte au cœur?

SIEGFRIED
(impatienté).
Quels avis m'inventes-tu là?

MIME
(s'approchant de SIEGFRIED comme pour une confidence).
De ta mère l'avis,
c'est celui-la. (*)
Moi, ma promesse
je la tiens toute.

(*) *Var.:* seul sort de moi

Aux embûches de tous
je dois te soustraire
avant que tu saches la peur.

SIEGFRIED
(vivement).

Si c'est un art,
que l'ai-je ignoré?
Eh bien! Qu'est donc cette crainte?

MIME.

N'as-tu senti
aux bois obscurs,
quand meurt le jour
aux noirs halliers
ce qui murmure,
souffle, vibre,
et, sinistre,
vient grondant?
Folles flammes
sur toi volent;
voix qui s'enflent
te font appel. —
(Tremblant.)
Lors n'as-tu pas senti
frémir en ton corps l'épouvante;
d'âpres selousses
rompre tes membres;
(d'une voix étouffée)
dans ton sein
qui tremble, serré,
se fendre et battre ton cœur?
Si tu ne l'as senti,
l'effroi te reste inconnu.

SIEGFRIED
(réfléchissant).

Quel effet drôle
ça doit faire!
Ferme et fort
bat, tranquille, mon cœur.

Ce trouble qui presse,
ces affres ardentes,
flammes, vertiges,
fièvres et doutes,
j'ai désir de ces choses;
d'elles j'attends vrai plaisir!
De toi puis-je, Mime, l'avoir?
T'aurai-je, lâche, pour maître?

MIME.

Veuille venir,
je puis te guider:
Mime sut combiner. —
Je sais un cruel dragon,
nourri d'humaine chair.
Fafner va t'apprendre à craindre;
viens avec moi jusqu'à lui.

SIEGFRIED.

Où donc se tient-il?

MIME.

Neid-höle, tel est le lieu,
à l'est, au fond de ce bois.

SIEGFRIED.

Est-il si proche du monde?

MIME.

De Neidhöl' le monde est tout près.

SIEGFRIED.

C'est là qu'il faut me conduire.
Fait à la crainte, j'irai par le monde!
Donc, vite! Forge mon glaive.
Sous le ciel qu'il étincelle!

MIME.

Le glaive? Angoisse!

SIEGFRIED.

Vite à la forge!
Montre ton art!

MIME.

Maudit acier!
Souder ses deux parts, pas moyen!
Rebelle, un charme
déçoit tout effort de nain.
Qui de crainte est exempt,
lui seul est maître du but!

SIEGFRIED.

Quelle feinte arrange ce fourbe!
Loin d'avouer qu'il n'est bon à rien,
il ment pour sortir d'embarras!
Donne les pièces!
Foin de ce drôle!
(Il vient près du foyer.)
L'acier du père
doit m'obéir.
Je vais faire l'Epée!
(Il jette en désordre les outils de MIME et s'apprête pour le travail.)

MIME.

Que n'as-tu mis à l'art tes soins!
Pour toi quel grand avantage!
Mais non, tu fus toujours paresseux:
Peux-tu t'attendre à bien faire?

SIEGFRIED.

Où le maître se perd
que peut son élève,
s'il a toujours obéi?
(Il lui fait un pied de nez.)
Or ça, va-t'en!
Reste à l'écart —
Sans quoi tu vas choir dans l'âtre!
(Il entasse le charbon dans le forger, anime le feu, serre dans l'étau les deux tronçons de glaive et commence à les réduire en poussière en les limant.)

MIME
(assis à l'écart et regardant SIEGFRIED à sa tâche).

Que grattes-tu là?
Prends la soudure;
l'étain est tout fondu.

SIEGFRIED.

Laisse l'étain!
C'est peu pour moi.
Sans colle on cuit les épées!

MIME.

Tu détruis la lime,
tu romps sa râpe.
Tu crois que l'acier se lime?

SIEGFRIED.

Je veux en poudre
broyer les tronçons,
qu'ils ne fassent plus qu'un seul fer!
(Il lime avec fureur).

MIME
(à part).

Aucune adresse,
j'y vois bien clair:
sottise seule
seconde le sot.
Quel mouvement!
La forte ardeur!
Il use l'acier sans être lassé!
(SIEGFRIED a excité le feu qui jette de vives lueurs.)
Je suis aussi vieux
que bois et rocs
et n'ai rien vu de pareil!
(Pendant que SIEGFRIED continue à limer obstinément, MIME s'assied encore plus loin, très à l'écart).
Il arrive au but,
rien n'est plus sûr . . .
Sans peur va son travail.

L'Errant l'avait bien dit!
Comment sauver
ma pauvre tête?
Au fier garçon elle échoit,
s'il n'est instruit de la peur!

(Il se lève sous une croissante inquiétude et retombe en abattement.)

Hélas! moi pauvre!
Comment vaincra-t'il
si Fafner lui donne l'effroi?
D'où prendrai-je, alors, l'Anneau?

Etau terrible!
J'y reste pris
si je n'ai quelque idée
pour dompter ce sans-peur à son tour!

(SIEGFRIED, ayant achevé de limer, verse la limaille dans un creuset qu'il pose sur le brasier.)

SIEGFRIED.

Hé, Mime! Allons!
Le nom du glaive
que j'ai réduit en limaille?

MIME

(se rapprochant de SIEGFRIED et se tournant vers lui.)

Nothung: tel est ce glaive rêvé.
C'est ta mère qui me l'a dit.

(Tout en chantant le chant qui suit, SIEGFRIED attise la flamme à l'aide du soufflet.)

SIEGFRIED.

Nothung! Nothung! glaive rêvé!
Qui put jadis te rompre?
J'ai mis en poudre
ton âpre éclat,
au feu je fonds ta poussière!
Ho-ho! Ho-ho! Ho-hai! Ho-ho!
Souffle, soufflet! Souffle le feu!

L'arbre au bois croissait puissant.
Son tronc sous mes coups tomba.
Du frêne brun j'ai fait du charbon;
au foyer il gît en morceaux.
Ho-ho! Ho-ho! Ho-haï! Ho-haï! Ho-ho!
Souffle, soufflet! Souffle le feu!

Le bois du frêne,
qu'il brûle fier!
Qu'il flambe clair et beau!
Un flot d'étincelles
saute et jaillit.
Ho-haï, Ho-ho, Ho-haï!
Que fonde l'acier broyé!
Ho-ho! Ho-ho! Ho-haï! Ho-haï! Ho-ho!
Souffle, soufflet! Souffle le feu!

MIME
(à part, toujours assis à distance).

Il forge son fer!
C'est fait de Fafner!
Je vois clairement ce qui vient.
L'or, l'anneau seront son butin.
Quel moyen peut me les livrer?
Rusé, subtil, je vais les prendre
et vais sauver mon chef.

SIEGFRIED
(toujours au soufflet)

Ho-ho! Ho-ho! Ho-ho! Ho-haï! — Ho-haï!

MIME
(à l'avant-scène, à part).

Las du terrible combat,
il a soif, il prend ma boisson.
De sûres plantes
j'ai su l'extraire,
cette boisson pour lui!
D'une goutte il suffit qu'il s'abreuve:

sans force il tombe en sommeil.
Par son propre glaive,
qu'il vient de se faire,
prompt, j'en déblaie mon chemin.
Je gagne l'anneau et l'or!
(Il se frotte les mains en signe de satisfaction.)
Hé! Sage Voyageur,
suis-je si sot?
Goûtes-tu, enfin,
mon beau savoir.
Ai-je bien trouvé le joint?

SIEGFRIED.

Nothung! Nothung! Glaive rêvé!
Il fond, ton acier broyé!
Ta vraie sueur te baigne enfin!
(Il coule le métal en fusion dans un moule qu'il tient haut.)
Bientôt je vais te brandir!
(Il plonge le moule dans un vase empli d'eau. Jets de vapeur et sifflement du métal qui se refroidit.)
Dans cette eau je verse un flot de feu.
Rouge fureur siffle soudain!
Ardent, il coulait,
mais au froid de l'eau
cède son flux.
Plein, ferme et roidi
règne le dur acier! . . .
Sang qui brûle,
doit l'inonder!
(Il remet l'acier au feu et fait jouer le soufflet avec force.)
Mollis dans le feu
afin qu'on te forge,
Nothung, glaive rêvé!

(MIME bondit joyeusement, prend plusieurs vases dont il mélange le contenu dans une marmite et cherche à poser cette marmite sur le feu. — Sans interrompre son travail, SIEGFRIED observe sa manœuvre.)

SIEGFRIED.

Que fait le vieux balourd de ce pot?
L'un fait l'acier, l'autre la soupe?

MIME.

J'ai honte, vain forgeur
qu'un simple apprenti confond.
A son art le vieux renonce ici:
Il cuit des mets pour toi.
Si le garçon cuit l'acier,
le vieux lui chauffe
un bon petit plat.

(Il continue sa cuisine.)

SIEGFRIED.

Mime, l'artiste, fait des . . . soupes;
la forge n'est plus son fait.
Tous ses glaives,
je les ai mis en pièces . . .
Ses brouets ne valent pas mieux. (*)

(Maintenant SIEGFRIED enlève le moule du feu, le brise et place l'acier incandescent sur l'enclume.)

La crainte, il veut que je la connaisse:
Un monstre doit m'en instruire.
Ce qu'il sait ce moins mal,
lui, mal me l'apprend.
Il gâche toujours ce qu'il touche!

(Tout en forgeant.)

Ho-ho! Ho-ho! Ho-heï!
Forge, marteau,
un solide fer.
Ho-ho! Ho-heï! — Ho-ho! Ho-heï!
Le sang teignit
ton pâle bleu;
ses rouges flots
jadis t'ont rougi.
Froide, lors, tu riais,
léchant sa tiède coulée!
Heï-aho! Ho-ho! Ho-heï!

Tu prends au feu
rougeur de feu

(*) *Var.*: je n'y toucherai.

et ta souple trempe
au marteau mollit:
Gronde et crache l'étincelle,
enrage d'être dompté!
Heï-ho-ho! Heï-a-ho! . . .

MIME
(à part).

Il forge son fer tranchant.
Fafner mourra, l'ennemi des nains.
Je brasse un philtre fort.
Siegfried périsse
dès Fafner mort!
Ma ruse doit triompher!
D'amples gains me sourient!

(Ici MIME verse le contenu de sa marmite dans une bouteille.)

SIEGFRIED.

Ho-ho! Ho-ho! Ho-ho! Ho-ho!
Forge, marteau,
un solide fer!
Ho-ho! Ha-heï! — Ho-ho! Ha-heï!
Tes jets d'étincelles
sont joie pour moi!
Au brave ardente colère sied:
gaie tu ris à mon gré
quoique grondant de fureur.
Heï-a-ho! ha-ho-ho-heï-a-ha!
Frappée au feu,
l'épée se fait.
Le fort marteau
étend le fer.
Assez de rougeur et d'émoi!
Deviens froide et dure à la fin!
Heï-a-ho! Heï-a-ho! Heia-ho-ho-ho-ho-ho!
(Il brandit l'épée et la plonge dans l'eau.)
Heï-ha!
(Il rit au bruit de l'acier qui se refroidit.)

(SIEGFRIED ajuste la poignée du glaive. Pendant ce temps MIME vient à l'avant-scène, sa bouteille à la main.)

MIME.

De mon frère issu,
l'anneau éclatant
en qui, par un charme,
gît tout pouvoir,
ce clair joyau
qui nous fait régner,
telle est ma conquête;
l'or est à moi.

(Il se promène à petits pas, de plus en plus joyeux. SIEGFRIED travaille au petit marteau, lime et affile la lame.)

MIME.

Alberich même
qui m'a dompté,
tremblant esclave,
va me servir.
Des Niblungs je vais être le prince!
Seul maître je commande à tous!
Le nain méprisé,
qu'on va l'honorer!
Pour l'amas de l'or
brûlent dieux, héros.
Mon moindre signe
courbe le monde.
Sous ma fureur,
il tremble d'effroi.

(SIEGFRIED, frappant ses derniers coups, aplatit les rivets de la garde et saisit l'épée.)

SIEGFRIED.

Nothung! Nothung!
Glaive rêvé!
Fort est ton fer
repris en sa garde!

MIME.

Ainsi les maux
de Mime s'en vont:

SIEGFRIED.

Glaive brisé,
entier te voici!
Nul coup ne doit
jamais te rompre!

MIME.

D'un autre il tient
l'éternel trésor!

SIEGFRIED.

Au père expirant
l'acier faillit.
Le fils vivant
l'a reforgé.
Tu ris, en sa main luisant,
et ta lame tranche à coup sûr!

MIME.

Mime, le brave,
Mime règne,
chef des Alben,
maître de tout!

SIEGFRIED
(brandissant l'épée).

Nothung! Nothung!
Glaive rêvé!
La vie en toi se réveille.
Fer mort, tu gisais rompu;
Rayonne terrible, sacré!

MIME.

Hé! Mime, quel maître succès!
Qui donc aurait cru cela?

SIEGFRIED.

Montre aux infâmes
tous tes éclairs!

Frappe le traître,
tue l'imposteur!

(à Mime.)

Vois, Mime, forgeron:

(Il lève haut l'épée).

Tel doit frapper mon fer!

(Il frappe l'enclume qui se brise en deux et dont les deux parties se détrachent bruyamment. Mime, rêvant sur son escabeau, tombe assis à terre en proie à la terreur. — Siegfried brandit joyeusement l'épée au dessus de sa tête. Rideau.)

ACTE II.

(La profondeur de la forêt. — Tout au fond s'ouvre une caverne. Le sol monte jusqu'au milieu de la scène, coupé par une petite plateforme. Au delà, il l'abaisse en reculée vers la caverne, si bien que le spectateur ne voit de celle-ci que la partie supérieure de l'orifice. A gauche, à travers les arbres, ondiscerne un rocher crevassé. — Nuit épaisse, plus noire encore au dernier plan, où l'on ne peut, d'abord, rien distinguer.)

SCÈNE I.

(Alberich, appuyé au rocher cravassi, est assis, enfoncé en de sombres réflexions.)

Alberich.

Au bois, la nuit,
sur Neidhöl, là, je veille,
Prêtant l'oreille,
loin scrutant des yeux.
Triste jour,
Nais-tu déja?
Est-ce bien toi
qui de l'ombre sors?

(Du côté droit de la forêt s'élève un vent de tempête qu'accompagne aussitôt un éclat un blenâtre.)

Quel éclat brille là bas?
Prompt s'approche
l'embrasement.

Il court, fantastique coursier,
saute aux halliers,
fonce sur moi.
Est-ce le tueur de monstres
qui contre Fafner vient?

(Le vent s'apaise, l'éclat s'évanouit.)

Le feu s'enfuit.
L'éclat cesse aux regards.
Nuit encore.
Qui vient et brille dans l'ombre?

(Le VOYAGEUR sort de la forêt et s'errête en face d'ALBERICH.)

LE VOYAGEUR.

Vers Neidhöl!
je vais dans la nuit.
Qui se cache au plus noir là-bas?

(Comme par une brusque déchirure de nuage, la lumière de la lune jaillit et éclaire le VOYAGEUR. ALBERICH le reconnait et recule d'effroi.)

ALBERICH.

C'est toi — qu'ici je vois?

(éclatant de fureur).

Qu'y cherches-tu?
Pars, va t'en loin!
Arrière, honteux forban!

LE VOYAGEUR

(calme).

Noir Alberich,
toi rôdant!
Gardes-tu Fafner là? (*)

ALBERICH.

Rêves-tu d'autres
actes félons?
Point de retard!

(*) *Var.:* Gardes, tu de Fafner l'or.

Gagne le large!
Assez de fourbe
inonde ce lieu de malheur.
Donc, infâme,
Va ton chemin!

LE VOYAGEUR.

J'observe, j'erre
et je songe (*),
Qui peut arrêter mes pas?

ALBERICH
(avec un rire moqueur).

Haineux, tout aux intrigues,
tu voudrais me voir
ma sottise ancienne
quand tu me pris en piège.

(Avec fureur.)

Sans peine ainsi
de l'anneau tu serais le maître.
Tout beau! Car ton art
m'est bien connu,
mais ta faiblesse
m'est aussi sans mystère.
Quand ma richesse
vint à tes dettes,
l'anneau fut
aux géants donné,
pour prix du burg qu'ils t'ont fait.
Tu te lias jadis
par un pacte:
tes Runes sont gravées
sur l'épieu partout souverain.
Tu n'as droit
de reprendre aux géants

(*) *Var.*: sans faire acte.

cet or, paiement de leur tâche.
Toi-même, alors,
violerais ta loi
et, dans ta main,
l'épieu sans rival,
en pièces soudain volerait.

Le Voyageur.

De ses pactes saints les runes
n'ont point fait taire
ton cœur.
Il t'a courbé sous sa vigneur.
Pour vaincre il reste en ma main.

Alberich.

D'un fier défi
m'affronte ta force,
mais comme en ton cœur tu frémis!
Voué à la mort,
par moi maudit
est de l'or le maître. —
A qui l'héritage?
L'enviable trésor
le Niblung va-t'il le reprendre?
Tel l'âpre souci te rouge.
Car si je le tiens,
encor sous mon poing,
mieux qu'un géant inepte
dois-je par l'anneau régner.
Donc tremble le maître
céleste des braves!
Vers le Walhall
montent les forts de Hell.
Le monde est à moi seul!

Le Voyageur
(calme).

Ton dessein m'est connu,
mais point n'ai-je peur.

De l'or est maître
qui le conquiert.

ALBERICH.

Langage trouble
où, pourtant, je vois clair!
Au jeune Wælsung
va ton espoir,
en qui ton vieux sang refleurit.
(d'une croissante violence)
Comptes-tu pas qu'un jeune homme
pour toi du fruit s'empare
à toi seul défendu?

LE VOYAGEUR.

Pour moi, non.
Veille sur Mime.
Ton frère fait ton péril.
Un garçon qui vient avec lui
à Fafner sera fatal.
Lui ne sait rien de moi,
Le Niblung veut s'en servir.
Comprends-moi donc, l'ami:
Fais ton œuvre à ton gré.
(ALBERICH fait un geste de rive curiosité.)
Ouvre les yeux,
garde-toi bien!
L'enfant ignore l'anneau,
mais Mime guide l'enfant.

ALBERICH
(avec vivacité).

Et ta main reste loin de l'or?

LE VOYAGEUR.

Qui m'agrée (*)
libre accomplit son œuvre.
Vainqueur ou vaincu,

(*) *Var.:* Qui m'est cher.

son roi, c'est lui.
Tels héros seuls me secondent.

ALBERICH.

A Mime seul
je dispute l'anneau?

LE VOYAGEUR.

Hormis toi, lui seul
recherche cet or.

ALBERICH.

Doit-il cependant m'échapper?

LE VOYAGEUR.

Un brave vient
sauver le trésor.
Deux Niblungs aspirent à l'or.
Fafner meurt
sur l'anneau veillant.
Qui le prend en reste maître.
T'en faut-il plus?
Le monstre est là.

(Il se tourne vers la caverne.)

Mis en garde de mort,
vois s'il renonce à l'anneau!
Moi-même veux l'éveiller.

(Il se place sur un roc, devant l'autre, et appelle:)

Fafner! Fafner!
Ecoute, monstre!

ALBERICH
(avec un étonnement attentif, à part).

Est-ce en lui démence?
Ou bienveillance? (*)

(Du fond de la caverne on entend la voix de FAFNER, à travers un porte-voix.)

(*) *Var.:* M'est il propice?

FAFNER.

Qui rompt mon repos?

LE VOYAGEUR
(tourné vers l'autre).

Quelqu'un vient te dire
sombres nouvelles.
Il peut sauver ta vie
si tu lui veux donner
les richesses que tu gardes.

FAFNER.

Que veut-il?

(ALBERICH a rejoint le VOYAGEUR et crie vers l'antre.)

ALBERICH.

Vite, Fafner!
Vite, dragon!
Un fort héros me suit
qui vise tes jours sacrés.

FAFNER.

J'ai faim de lui.

LE VOYAGER.

Fier est l'enfant, et fort.
Net tranche son fer.

ALBERICH.

Le clair anneau
seul est son but.
Livre le moi pour prix,
j'empêche l'assaut;
tu gardes tout l'or
et vis heureux longtemps.

FAFNER.

Je dors et je tiens. —
(Baîllant.)
Qu'on me laisse!

LE VOYAGEUR

(éclatant de rire).

Vois, Alberich! Effort vain!
A moi ne t'en prends pas.
De cette règle
fais ton profit:

(s'approchant de lui comme pour une confidence)

Toute chose suit sa loi:
Ces lois, nul ne les change.
Je quitte la place;
Restes y bien.
Raisonne Mime, ton frère.
Ta ruse le peut mieux convaincre.

(S'apprêtant à partir.)

Le reste, enfin,
toi-même apprends le.

(Le VOYAGEUR s'enfonce rapidement dans la fôret. Un vent violent s'élève et une vive lumière brille; mais, presque aussitôt, tout a disparu.)

ALBERICH

(après avoir longtemps suivi le VOYAGEUR d'un regard irrité).

Il presse, là bas,
son clair coursier,
Et moi, tourmenté, j'ai peur.
Or, vous, riez,
parmi vos plaisirs,
o folles
puissances divines!
Dieux, tous,
Vous mourrez sous mes yeux.
Aussi longtemps que l'or luira
Moi, je sais et j'attends!
Ruine vous vient par moi!

(ALBERICH se cache de côté, dans une intractuosité du roc. La scène reste vide.)

(Le crépuscule du matin commence.)

SCÈNE II.

(Au jour naissant paraissent MIME et SIEGFRIED. — SIEGFRIED porte l'épée pendue à une ceinture de corde. MIME inspecte le site en détail et se dirige, enfin, vers le fond, toujours noyé de ténèbres, tandis que le soleil fait de plus en plus étinceler la roche qui masque l'entrée de la grotte.)

MIME
(revenant vers SIEGFRIED).

Voici la place
Reste là.

SIEGFRIED
(en s'allongeant sous un grand tilleul).

Là dois-je apprendre à craindre?
Loin m'as-tu fait te suivre;
dans les bois, la nuit entière
nous fîmes route tous deux.
C'est l'heure, Mime, au large!
Si je n'apprends
en ce lieu la peur,
alors, seul je m'éloigne,
libre de toi désormais!

MIME.

Sois tranquille.
Si ton cœur
n'apprend la crainte ici,
en d'autres lieux,
en d'autres temps,
rien n'en dois-tu savoir.
Vois, là-bas,
cet antre noir, béant,
là se tient
un monstre à faire horreur,
rage effroyable,
masse sans nom.
Sa gueule est un gouffre
énorme et hideux.
Ton corps entier

en un seul coup,
le monstre peut t'engloutir.

SIEGFRIED
(assis sous le tilleul).
Il sied qu'on ferme sa gueule.
J'éviterai donc d'être pris.

MIME.
Crains sa bave,
poison dévorant.
Si du venin il peut t'inonder,
c'est fait de ta chair jusqu'aux os.

SIEGFRIED.
Esquivant la bave brûlante,
j'offre la lutte de flanc.

MIME.
La longue queue
traîne et se tord.
De qui en est atteint
et bien étreint
se brisent les os en éclats.

SIEGFRIED.
De sa queue je trompe l'approche;
point ne le quittent mes yeux.
Pourtant, réponds-moi:
n'a-t'il pas un cœur?

MIME.
Un cœur cruel, sans pitié.

SIEGFRIED.
Ce cœur est-il
où les êtres l'ont,
tous, ou bêtes ou gens?

MIME.

Mais oui, Siegfried,
il l'a tout comme eux.
Eh bien! Te prend-elle, la peur?

SIEGFRIED
(se relevant vivement d'aleongé qu'il était saus le tilleul).

Nothung va s'enfoncer
dans ce cœur.
C'est-il de la peur l'indice?
Hé! Vieux gnôme,
de ta ruse
que puis-je encore apprendre ici?
Va ton chemin bien vite.
La crainte point ne saurai.

MIME.

Sois moins pressé.
Pour toi le monstre
n'est qu'une histoire en l'air.
Lui-même, là,
bientôt le voyant,
pour sûr, tu vas perdre l'esprit.
Ton regard s'éteint;
ta jambe fléchit;
l'angoisse horrible
au cœur t'étreint.
(D'un ton paterne.)
Soudain, tu penses à MIME,
ton guide, qui t'aime tant.

SIEGFRIED
(avec un sursaut de colère),

Défense qu'on m'aime!
N'est-ce donc clair?
Loin de mes yeux va t'en;
laisse-moi seul.
Colère me gonfle le cœur (*)

(*) *Var.:* je ne suis plus maître de moi.

lorsque tendresse te prend!
Tes laides grimaces,
tes yeux qui clignent,
quand dois-je en être délivré?
(impatiemment).
Quand dois-je être quitte de toi?

MIME.

Je veux partir.
Je vais là, près de l'eau.
Reste en ce lieu.
Quand le soleil montera,
veille au dragon.
Hors de l'antre Fafner viendra
pour boire à cette source.

SIEGFRIED
(riant).

MIME, si tu es là,
j'y veux laisser aller le monstre.
Nothung va
n'entamer son échine
sans que toi même
il ait pu te boire.
Aussi, suis mon conseil:
Fuis au plus loin cette eau.
Reste aussi loin
que tu pourras —
et va t'en pour toujours.

MIME.

Après tel combat
soif nous échauffe.
Laisse qu'on t'offre à boire.
Crie et j'accours
pour t'être utile
ou si tu sens la peur te saisir.
(SIEGFRIED le congédie d'une geste brusque.)

MIME
(à part, en s'éloignant).

Fafner et Siegfried,
Siegfried et Fafner,
oh! qu'il s'égorgent tous deux!
(Il disparait à droite dans la forêt.)

SIEGFRIED
(seul).
(Il s'étend de nouveau sous le grand tilleul.)

N'avoir pour père ce nain, (*)
combien j'en suis donc joyeux!
C'est à présent que le bois me plait
où sourit l'allégresse du jour,
puisque l'être hideux m'a fui
pour ne plus revenir jamais!
(Il réfléchit en silence.)
Comment mon père était-il?
Ah! Bien sûr, comme moi.
Or, s'il naît de Mime un fils,
Doit-il pas être
Mime même,
juste aussi blême
gris et vilain,
grêle et tors,
jambe qui boîte,
pendantes oreilles,
rouges paupières?
Quel cauchemar!
Enfin, ne plus le voir!
(Il est couché sur le dos et regarde à travers les branches. Long silence. Murmure du bois.)
Mais ma mère
Comment la rêver?
Ça, rien
ne m'en donne l'idée! —
Les biches, je crois,

(*) *Var.:* Je n'eus pour père ce nain.

doivent avoir
ses yeux clairs et limpides,
mais bien moins tendres...
Naissant, j'ai fait sa peine.
Pourquoi donc sa mort aussi?
Est-ce qu'ainsi les mères
à nos naissances
meurent toujours?
Triste ce serait, oui!
Ah! voir ma mère,
ma mère aimée!
Voir ma mère
humaine épouse!

(Il soupire et se renverse plus encore que précédement. — Grand silence. — Les murmures de la forêt s'accroissent. — SIEGFRIED finit par fixer son attention sur le chant des oiseaux. Il écoute avec un grandissant intérêt un oiseau qui chante dans les branches, au dessus de sa tête.)

SIEGFRIED.

Oiseau que j'aime,
ton chant m'est nouveau:
es-tu chez toi dans ce bois? —

Ah! si je pouvais comprendre!
Bien sûr, il m'a parlé...
qui sait?... de ma douce mère?
Un gnôme hargneux
m'a raconté
qu'au frais langage
des oisillons
on se peut reconnaître.
Est-ce possible, vrai?

(Il réfléchit. Son regard tombe sur une touffe de roseaux près du tilleul.)

Hé! tentons le!
Par mon chant
au pipeau si je l'imite,
laissant les paroles,
tout à l'air même,

Si je chante sa langue,
du coup, je saurai ce qu'il dit.

(Il court vers la source, coupe un roseau à l'aide de son épée et en fait un pipeau.) (Ecoutant.)

Il cesse, il guette:
eh bien, parlons lui!

(Il souffle dans sa flûte de roseau qui rend un son aigre et faux. Il s'arrête, retaille le roseau et s'efforce de mieux faire. Il secoue la tête, essaye de perfectionner encore son œuvre, souffle de nouveau, s'ingénie. Impatient, il serre le pipeau dans ses mains, recommence à souffler. La flûte rend un son toujours aigre, SIEGFRIED s'interrompt en riant.)

Ça sonne mal.
Au roseau grossier
la douce chanson ne va pas!

Oiseau, vois-tu,
je reste sot;
ton art est malaisé!
J'ai honte, vraiment,
de le voir ainsi qui m'écoute.
Il guette et ne peut comprendre.

(Jetant le pipeau loin de lui.)

Hei da! Entends
ce chant de mon cor.
Le niais roseau
m'a servi trop mal.
Une fanfare
comme j'en sais,
joyeuse, te doit bien mieux plaire.
Ainsi j'appelais
un bon compagnon,
mais seuls parurent
des loups, des ours...
Or, aujourd'hui,
Voyons qui viendra,
si c'est qui j'espère, — l'ami?

(Il a pris son cor d'argent à sa ceinture et lance une fanfare. En sonnant du cor, SIEGFRIED considère l'oiseau avec bon espoir.)

(Mouvement au fond de la scène. FAFNER sous l'aspect d'un colossal saurien, a quitté sa place dans l'antre. Il traverse les buissons et monte en se traînant vers la plateforme où tout l'avant de son corps parait déjà. Il pousse un formidable baillement. — SIEGFRIED se retourne, regarde FAFNER avec surprise et rit.)

SIEGFRIED.

Ah! Ah! Mon chant m'a valu
quelque chose d'aimable!
Tu fais un joli compagnon.

FAFNER
(qui s'est arrêté à la vue de SIEGFRIED).

Qu'est-ce là?

SIEGFRIED.

Hé! puisqu' étant bête
tu sais parler,
peut-être vas-tu m'instruire?
Quelqu'un ignore
ici la peur.
Peut-il de toi l'apprendre?

FAFNER.

As-tu trop d'ardeur?

SIEGFRIED.

Trop ou bien juste assez,
qu'en sais-je?
Mais toi, gare à ta panse
ou me révèle la peur.

FAFNER
(avec un rire).

Boire allais-je;
on m'offre à manger.
(Il ouvre sa gueule et montre ses dents.)

SIEGFRIED.

Quelle gueule coquette
montres-tu là?
Une mâchoire
friande y rit!

Il sied qu'on te bouche le mufle.
Ton gouffre s'ouvre un peu trop.

FAFNER.

Paroles vaines
mal y vont,
mais large place
t'y attend.
(Il menace avec sa queue.)

SIEGFRIED.

Ho! Ho! Sauvage
et laid compagnon,
calmer ta faim
n'a rien qui m'aille.
Sage et bien vu, je crois,
que tu crèves, là, sans délai.

FAFNER
(rugissant).

Prouh! . . . Viens,
jeune vantard!

SIEGFRIED
(l'épée à la main).

A toi, monstre.
Vantard te joint.

(SIEGFRIED s'avance vers FAFNER et se met en défense. FAFNER achève de se traîner sur la plateforme et lance son venin contre SIEGFRIED. Celui-çi l'évite en se jetant de côté et se rapproche. FAFNER ramène sa queue en avant pour l'atteindre, mais le jeune homme bondit par dessus le corps du dragon et lui porte un coup d'épée. FAFNER rugit, retire violemment sa queue et se dresse sur son séant pour écraser SIEGFRIED de tout son poids. En son mouvement de côté, il découvre sa poîtrine. SIEGFRIED reconnait la place du cœur et y plonge son épée jusqu'à la garde. FAFNER se dresse, de douleur, encore plus haut et s'abat sur sa blessure, où le fer est resté planté, tandis que SIEGFRIED, abandonnant l'arme, s'écarte d'un bond.) (*)

(*) La machine représentant le dragon a été portée, pendant le combat, plus près de l'avant scène. Une nouvelle trappe a été ouverte pour que l'interprète du rôle puisse chanter dans un porte-voix moins grand que le premier.

SIEGFRIED.
Voilà, monstre haineux!
Nothung t'ouvre le ventre.

FAFNER
(d'une voix affaiblie).
Quel es-tu, jeune brave;
qui perças mon cœur?
Qui donc excita l'enfant
à l'exploit meurtrier?
Ton front n'a pas conçu
ce que tu fis.

SIEGFRIED.
Je sais peu de chose,
pas même qui je suis.
A ta mort par le glaive
tu m'as toi-même incité.

FAFNER.
Enfant dont l'œil rayonne,
Cœur très ingénu,
de ta victime
sache tout . . .

Les rudes rois des géants,
Fasolt et Fafner,
les frères, tous les deux gisent.
Pour un or maudit
livré par les dieux
Fasolt est mort par moi.
Gardien de l'or,
dragon farouche,
Fafner, dernier de sa race,
cède au héros fleurissant.
Garde toi bien,
fleur de jeunesse,
car cet autre qui t'excita,
c'est lui qui médite ta mort.
(Mourant.)

Vois l'issue.
Songe à moi!

SIEGFRIED.

Quelle est ma race,
dis le moi donc!
Bête, la mort
t'emplit de sagesse.
Sache comme on me nomme:
Siegfried — tel est mon nom.

FAFNER.

Siegfried! . . .
(Il se soulève et retombe mort.)

SIEGFRIED.

Un mort ne peut rien dire.
Protège moi donc,
mon glaive vivant!
(En mourant, FAFNER a roulé sur le flanc. SIEGFRIED arrache l'épée de sa poitrine. Un peu de sang tombe sur sa main qu'il retire vivement.)
Ça brûle comme du feu!
(SIEGFRIED porte involontairement le doigt à sa bouche pour enlever le sang. Comme il regard autour de lui, songeur, tout à coup le chant de l'oiseau le frappe encore.)
Vrai, je croirais
ouïr les oiseaux me parler.
Est-ce d'avoir
goûté de ce sang?
Le bel oiseau, là haut,
chut! que me dit-il?

LA VOIX D'UN OISEAU DE LA FORÊT
(dans les branches du tilleul).

Hei! Siegfried possède
à présent le trésor. (*)
Oh! Si, dans cet antre,
il découvre l'or!
S'il y veut ravir le heaume

(*) *Var.:* du Niblung le bien.

propice aux exploits enivrants
et si de l'anneau il s'empare
qui doit lui donner l'univers! . . .

SIEGFRIED
(retenant son souffle, d'un accent de douce émotion).

Oh! cher oiseau,
du conseil merçi.
Certes, j'y obéis.

(Il descend dans l'antre, où il disparait tout à fuit.)

SCÈNE III.

(MIME approche en rompant, jetant de craintifs regards pour bien s'assurer de la mort de FAFNER. Au même instant, de l'autre côté, ALBERICH sort de su cachette au creux du roc, observe MIME et, soudain, lui barre le chemin vers la caverne.)

ALBERICH.

Où donc glisses-tu,
si pressé,
drôle mauvais?

MIME.

Avide frère,
Maudit sois-tu!
Que cherches-tu?

ALBERICH.

Penses-tu, gars,
ravir mon or?
Tu guettes mon bien?

MIME.

Fuis de la place.
L'endroit est à moi.
Que restes-tu là?

ALBERICH.

Oui, je viens mal,
muet artisan,
pour ton larcin!

MIME.

Ce que me vaut
un long effort,
seul je le garde.

ALBERICH.

As-tu pris l'or
au Rhin pour faire l'anneau?
Du charme tenace
as-tu chargé son métal?

MIME.

Qui fit ce heaume
par qui l'on est changé?
L'utile objet
ton esprit l'a t'il conçu?

ALBERICH.

Qu'eût donc ta bêtise
sans secours pu bien produire?
L'anneau puissant
mit sous ma loi l'art du nain.

MIME.

Où donc est l'anneau!
Facile aux géants fut la prise!
Tu l'as perdu,
mais ma ruse espère l'avoir.

ALBERICH.

Sur l'exploit d'autrui,
ainsi, ladre; tu comptes?
Le profit ne t'est dû,
gagné par ce fier enfant.

MIME.

Je l'ai nourri.
De mes soins n'est-ce le prix?

Depuis longtemps
j'attends le paiement que je veux.

ALBERICH.

Pour l'avoir nourri
cet avare,
ce triple valet
sans pudeur
se croit roi maintenant!
Au chien le plus laid,
certes, l'anneau
siérait mieux qu'à toi.
Drôle, à ton doigt
jamais ne luira son or!

MIME
(sa grattant la tête).

Qu'il soit donc tien:
conserve-le
ce clair joyau.
Sois le chef,
mais, moi, nomme-moi: Frère!
Que mon seul tarnhelm,
jouet plaisant,
fasse mon lot.
Et quoi de mieux?
Nous partageons le butin.
(MIME se frotte les mains avec confience.)

ALBERICH
(sardonique).

Moi, partager?
Et ce heaume? oui, dà!
Quel fin renard!
Mon sommeil jamais
ne serait paisible!

MIME
(hors de lui).

Quoi! ni échange,
ni partage?

Vides mes mains?
Pas un profit?
(Glapissant.)
Pour moi rien que tu laisses?

ALBERICH
Rien au monde!
Pas une bribe (*)
qui te revienne!

MIME
Sur anneau ni tarnhelm,
lors, plus ne compte;
Tout reste mon bien!
Contre toi j'appelle
Siegfried à l'aide
et son glaive fort!
L'ardent héros
va fondre, frère, sur toi!
(SIEGFRIED paraît au fond de la scène,)

ALBERICH.
Tourne les yeux!
Hors de l'antre vois le venir.

MIME.
Quel jeu d'enfant
put-il bien choisir?

ALBERICH.
Il a le heaume.

MIME.
Oui — et l'anneau.

ALBERICH.
Malheur! L'anneau!

(*) *Var.:* pas un clou même.

MIME
(très ironique).

Compte qu'il va te le rendre!
Moi j'en ferai la conquête.

(Il s'échappe dans la forêt.)

ALBERICH.

Pourtant il faudra
qu'à son vrai maître il retombe.

(Il s'enfonce dans la crevasse.)

(SIEGFRIED, sur ces entrefaites, rêveur et lent, est sorti de la caverne, tenant dans ses mains le tarnhelm (heaume magique) et l'anneau. Il considère sa prise en réfléchissant et s'arrête sur la plateforme.)

SIEGFRIED.

Que valez-vous?
Je ne sais.
Je vous ai pris,
cependant, au tas de l'or.
Un bon conseil m'y poussa.
Qu'au moins votre éclat
de ce jour témoigne.
Soyez les garants
que je fus de Fafner vainqueur,
mais qu'à craindre point n'ai-je appris.

(Il fixe le tarnhelm à sa ceinture et passe l'anneau à son doigt. Silence. Murmure croissant de la forêt, D'instinct, SIEGFRIED cherche du regard l'oiseau et l'écoute en retenant son souffle.)

LA VOIX DE L'OISEAU DE LA FORÊT
(dans les branches du tilleul).

Hé! Siegfried possède
le heaume et l'anneau!
Ah! qu'il craigne Mime,
le gnôme pervers!
Fausse sonne la voix
sur les lèvres du fourbe flatteur:
mais il peut saisir
ce que Mime lui veut.
Tel don vient du sang du dragon.

(L'air et les gestes de SIEGFRIED montrent qu'il a tout bien compris. Il voit venir MIME et reste appuyé sur, son épée, observant en silence. Il ne quitte pas sa place jusqu'à la fin de la scène suivante.)

(MIME s'avance comme en rampant et surveille SIEGFRIED de l'avant-scène.)

MIME.

Il songe et soupèse
son butin. —
Est-ce bien que l'Errant trop sage
vint par ici
séduire l'enfant
d'obscurs et louches dits?
Deux fois fin
soit donc le nain!
Les pièges habiles
sont disposés.
Par de flatteuses paroles
vite je leurre l'enfant orgueilleux.

(Il s'approche de SIEGFRIED et le salue en gestes caressants.)

Louange, Siegfried!
Dis, ô brave:
Fafner t'apprit la frayeur?

SIEGFRIED.

Nul maître ne me l'apprit.

MIME.

Mais l'affreux dragon
l'as-tu mis par terre?
Hé, quel plus sinistre gaillard?

SIEGFRIED.

Si rude et fauve qu'il fût
Sa mort me fâche un peu,
car maint drôle bien pire
vit encore à cette heure.
Qui me le fit tuer
me fait horreur plus que lui!

MIME
(très affectueusement).

Sois calme! Bientôt
plus rien entre-nous.
Sommeil sans fin
aura par moi fermé tes yeux.
(Sur le ton de l'eloge.)
Tu fis ton office
fort à mon gré;
Il faut qu'à présent
ta prise me soit acquise;
c'est clair, je dois tout te prendre:
à tromper tu es trop aisé.

SIEGFRIED.

Tu cherches donc à me nuire?

MIME
(surpris).

Quoi! Ai-je dit ça?
(Toujours mielleux).
Siegfried, viens ici, mon cher enfant!
Ton être et tes instincts
ont toujours eu ma haine;
Tendresse ne t'a point
bercé dans mes bras.
Trésor gardé par le dragon,
c'est l'or qui fut mon seul souci.
Tu ne veux
m'en faire don franchement: (*)
(Comme s'il était prêt à donner sa vie pour lui.)
Siegfried, mon fils,
toi-même le vois,
ton meurtre m'est nécessaire.

SIEGFRIED.

Tu me détestes!
Eh! tant mieux.
Mais c'est la vie que tu veux me prendre?

(*) *Var.:* de bon gré.

MIME
(agacé).

Disais-je cela?
Comme mal tu m'entends!
(Il tire sa bouteille.)
Vois, tu es las
d'un si grand effort.
Rouge et fumant est ton corps;
Pour te remettre
Voici la boisson
par moi brassée avec soin.
Nous faisions, toi, l'acier,
et moi, l'hydromel.
Bois, maintenant,
et j'aurai ton brave fer,
avec le heaume et l'or.
Hi! Hi! Hi! Hi! Hi! Hi!

SIEGFRIED.

Tu veux mon épée
avec ma conquête.
Or et tarnhelm te tentent?

MIME
(vivement).

Mais comme mal tu m'entends!
Suis-je bègue ou bien fol?
Ah! quelle peine
ai-je, céans,
sur ma vraie pensée
pour mettre un voile:
et toi, sot garçon, tu fausses
tous mes propos!
(D'un ton très amical obtenu à grande peine.)
Ouvre l'oreille!
Rends-toi compte mieux!
Sache quel est mon but.
Voyons, bois-moi cela vite!
Tu bus ainsi souvent.
Ton humeur dure

boude toujours
à mon présent.
Tu cries —
puis tu veux boire.

SIEGFRIED.

Un breuvage frais,
quoi de mieux?
Comment fis-tu celui-çi?

MIME

(gaiement, comme s'il peignait à SIEGFRIED d'heureux effets qu'il peut attendre du breuvage.)

Hé! Avale,
Crois en mon art!
En nuit et brume
laisse tes yeux s'obscurcir;
Languissants, inertes,
lourds, plieront tes membres.
Toi gisant là,
sus! j'ai ta conquête
et je la cache.
Mais, l'éveil survenant,
où pourrais-je fuir devant toi,
même ayant ton anneau?
Donc cette épée
au tranchant si fin
te coupera
le cou d'abord.
Puis, je suis en paix: à moi l'anneau.
Hi! Hi! Hi! Hi! Hi! Hi! Hi! Hi!

SIEGFRIED.

Dormant, tu veux, toi, m'occire?

MIME

(furieux).

Voudrais-je? Ai-je dit ça?

(Il se donne le plus grand mal pour feindre la tendresse.)

Je veux, enfant,

couper net ton cou!

(Comme s'il ne pensait à rien qu'au bien être de SIEGFRIED.)

Si, même, pour toi
j'étais sans fiel,
et si tes mépris
et mon rôle de traître
moins haut criaient vengeance,
de ma route je devrais, pourtant,
te chasser en hâte.

(D'un ton plaisant.)

Sans quoi comment saisir ta proie?
Car Alberich la guette aussi.

(Il verse le breuvage dans une corne à boire et l'offre à SIEGFRIED avec insistance.)

Ça, mon Wælsung,
fils de Loup,
bois, absorbe la mort.
C'est ton dernier glou-glou!
Hi! hi! hi! hi-hi-hi . . .

(SIEGFRIED tire son épée. Dans un mouvement de dégoût, il pousse brusquement la pointe contre MIME, qui tombe mort sur le sol.)

SIEGFRIED.

Goûte à l'épée,
sale vipère! (*)

(ALBERICH caché dans les rochers fait entendre un rire de moquerie.)

LA VOIX D'ALBERICH.

Ha-ha-ha-ha-ha-ha . . .

(SIEGFRIED regarde celui qui gît à terre et, tranquille, remet son épée à sa ceinture.)

SIEGFRIED.

Pour payer
l'envie
j'ai forgé cette lame!

(Il roule le cadavre de MIME vers l'antre et l'y précipite.)

Sous la terre, là,
gis près de l'or.
Ton âpre ruse
pensait le ravir,
qu'il fasse tes chères délices!

(*) *Var.:* Bavard immonde!

Un gardien fidèle
Vais-je t'offrir
pour te défendre des vols!

(à grand effort il traîne le corps du dragon jusqu'à l'entrée de la caverne, qui se trouve complètement obstruée.)

Là, dors aussi,
sombre ver!
A l'or décevant
sers de gardien
près de ton avide rival.
Ainsi, tous deux soyez en paix!

(Un instant il envisage pensivement la caverne, puis, las, d'un pas lent, il revient vers l'avant-scène.)

(Se passant la mains sur la front.)

Qu'il fait chaud
après tel labeur!
Tout en feu
bondit mon sang!
Ma main brûle mon front.
Au ciel midi monte.
Du clair azur
l'œil ardent du soleil
se fixe sur moi.
L'ombre fraîche
s'épand des branches de l'arbre.

(Il se recouche sous le tilleul et regarde à travers les branches.)

Rechante, voix si douce.
Après un long
et rude effort
tels accents me sont un charme.
Aux ramures, Oiselet,
tu te berces.
Tout babillants, tout gais,
frères, sœurettes,
t'entourent d'un vol caressant.
Mais moi, je suis tout seul.
Ni sœurettes, ni frères.
Et mon père est mort,

(*) *Var.:* côte à côte avec ton rival.

ma mère aussi:
jamais ne les vis.
Mon seul compagnon
fut un vil avorton.
Rien de bon qui nous fît tendres. (*)
Il m'enlaçait
d'infâmes traîtrises.
Enfin, ai-je dû l'abattre.

(Il relève ses yeux vers les branches dans une émotion douloureuse.)

Cher camarade (**)
Réponds à présent.
Si tu me savais
un bon ami?
Veuille venir à mon aide.
Combien j'ai cherché
Sans jamais rien trouver!
Toi que j'aime,
touche plus juste. (***)
Si bien tu m'as conseillé!
Oh! chante! j'écoute ta chanson.

La Voix de l'oiseau.

Hei! Siegfried frappa
le plus lâche des nains.
Oh! S'il connaissait
l'épouse sans prix!
Au roc altier elle dort,
dans une enceinte de feu.
Passant le brasier
s'il la réveille,
Brunnhilde, lors, est à lui.

(Siegfried, assis à ce moment, sa remet vivement debout.)

Siegfried.

Suave chant!
Souffle enchanté!

(*) *Var.:* Rien de bon et rien de tendre.
(**) *Var.:* Voix gazouillante.
(***) *Var.:* en toi j'espère.

L'ardent espoir fait battre mon sein.
En quelle fièvre
flambe mon cœur!
Qui trouble ainsi
mon cœur et ma tête.
Dis le moi, doux ami.

L'OISEAU DE LA FORÊT.

Joie et douleur
d'amour je chante.
Doux et plaintif
passe mon chant.
Qui rêve et désire comprend.

SIEGFRIED.

Loin, vite!
Gai, faisons route
loin des grands bois jusqu-au roc!
Dis moi ceci, pourtant,
mon doux chantre:
dois-je en la flamme faire brèche?
Puis-je éveiller telle vierge?

L'OISEAU DE LA FORÊT.

De Brunnhild conquise
doit voir l'éveil,
un lâche jamais,
mais qui de Peur n'est instruit. (*)

SIEGFRIED
(joyeusement).

Le simple enfant
qui de peur n'est instruit,
oiseau, je suis celui-la.
Encor ce jour
bien en vain j'ai voulu
connaître par Fafner la crainte.
Je n'ai d'autre vœu

(*) *Var.:* seul qui de Peur.

que de Brunnhild l'apprendre.
Quel est le chemin vers le roc?
(L'oiseau s'essore et plane au dessus de Siegfried.)

Siegfried.

Ainsi je saurai ma route.
Vole et me guide.
Siegfried te suit.
(Il observe le vol de l'oiseau qui semble un instant hésiter entre plusieurs directions. L'oiseau s'éloigne résolûment vers le fond du théâtre. Siegfried s'élance à sa suite. — Rideau.)

ACTE III.

SCÈNE I.

(Un site sauvage au pied d'un roc qui monte à pic, au fond, vers la gauche. C'est la nuit. Orage et tempête: éclairs et grondements de tonnere. Tout se calme peu à peu. mais les éclairs continuent à sillonner les nuages. — Entre le Voyageur. Il s'avance avec résolution vers l'entrée d'une grotte ouverte dans un rocher, sur le devant du théâtre. Il s'appuie sur sa lance et prononce les paroles suivantes, au seuil de la crypte.)

Le Voyageur.

Monte, Wala!
Wala, debout!
Du long sommeil,
Viens, je t'éveille aujourd'hui.
Entends mon appel.
Surgis! surgis!
Du puits ténébreux,
du gouffre nocturne,
surgis!
Erda! Erda!
Femme éternelle!
Des cryptes natales,
monte aux hauteurs!
Je clame vers toi;
mon chant t'évoque; (*)

*) *Var.:* Je chante l'air d'appel — pour qu'il t'éveille.

Du somme où tu songes,
sors à ma voix!
Touce sage!
Prime Science,
Erda! Erda!
Femme éternelle!
Monte! approche!
O Wala!
Approche!

(Une lueur blenâtre et crépusculaire éclaire l'entrée de la grotte. Erda émerge peu à peu des profondeurs. Elle semble couverte de givre, ses cheveux et ses vêtements dégagent une vive clarté.)

Erda.

Fort est le chant;
fort agit le charme.
L'éveil m'arrache,
au songe sachant.
Qui donc me trouble ainsi?

Le Voyageur.

C'est moi qui t'éveille;
des charmes j'use,
puissants à rompre
le plus pesant sommeil,
Partout je passe,
dieu voyageur,
pour encor apprendre.
Maint vieux savoir je recueille.
Nul plus que toi
Ne sait de secrets.
Tu sais tous ceux
que l'abîme tient,
dont monts et vaux,
cieux et mers, sont remplis.
Où l'être vit
plane ton souffle;
L'esprit qui pense
pense par toi;

toute chose
fait ton savoir.
Pour que ma science s'accroisse,
sors, enfin, du sommeil.

ERDA.

Je dors et rêve,
je rêve et pense,
je pense l'œuvre sachante.
Mais si je dors,
les Nornes veillent
qui tissent la corde
et nouent sans fin mes secrets.
Demande donc aux Nornes.

LE VOYAGEUR.

Esclaves du sort
tissent les Nornes,
sans pouvoir rien
sur ce qui passe.
Mais toi, la Sage,
parle, ne puis-je
enrayer la roue du rouet?

ERDA.

L'acte humain (*)
enténèbre mes pensers.
J'ai dû, moi la Sage
Subir un maître jadis! . .
L'enfant chère
donnai-je à Wotan.
Fixer le sort des guerriers
fut sa tâche.
Cœur brave, et sage aussi.
Pourquoi viens-tu?
Recours à cette enfant
Qu'Erda conçut du dieu!

(*) *Var.:* L'œuvre humaine.

LE VOYAGEUR.

De Brunnhild tu parles,
Brunnhild l'enfant?
Elle a bravé
le dompteur des tempêtes,
à l'heure où, fort,
lui-même se domptait.
Quand le dieu des combats,
rêvant un acte,
dut s'en défendre,
malgré son désir,
elle, sans peur,
lors, affronta la défense,
et fit l'acte même,
— Brunnhild, — au rude combat.
Moi, j'ai puni mon enfant:
sur ses yeux pesa le sommeil.
Au rocher la vierge dort:
L'éveil pour elle
viendra seulement
afin qu'un homme
soit son époux.
D'elle qu'aurais-je à savoir?

ERDA.

Nuit trouble
suit mon réveil:
vague, obscur
va le monde.
La Walküre, issue de moi,
est frappée de sommeil
quand, sachante, sa mère dort!
Le fougueux maître
hait l'ardeur!
Par qui veut des actes,
l'acte est puni!
Qui préside au droit,
à la foi jurée,

Contre tout droit est parjure!
Laisse-moi m'engouffrer.
Rends à l'ombre mon rêve!

LE VOYAGEUR.

Non, Mère,
reste et m'entends,
car mes charmes sont les plus forts.
Prime Sagesse,
par toi, la crainte aigüe
en Wotan a pénétré.
L'effroi des chutes,
hontes suprêmes,
vient de toi seule
remplir d'angoisse mon cœur.
Si, plus que tous,
toi, tu es sage,
parle; comment vaincre, enfin,
les transes du dieu?

ERDA.

Tu n'es pas
ce que tu dis.
Pourquoi donc,
cœur implacable,
briser mon sommeil sacré?

LE VOYAGEUR.

Tu n'es pas
ce que tu crois.
Prime Sagesse
touche au terme:
ta science s'eteint
devant mon ordre!
Sais-tu ce que Wotan veut?

(Long silence.)

Aveugle, apprends le de moi,
et, calme,
va sans fin dornir!
Cette fin divine
point ne m'effraie.
Mon désir y tend.
Ce qu'en la lutte,
aux maux farouches,
mon cœur brisé résolut,
fier et libre,
mon vouloir s'y complaît!
Si j'ai voué, dans ma rage
au Niblung haineux l'Univers,
au Wœlsung sublime
j'ai tout légué désormais.
Moi qui l'ai choisi,
je lui reste inconnu.
Le plus fier jeune homme,
par sa seule force,
conquit du Niblung l'anneau.
Plein d'amour,
libre de haine,
il rend l'anathème
d'Alberich vain:
lui seul reste sans peur!
Notre noble enfant,
Brunnhild, s'éveille
aux tendresses du Fort.
Brunnhild va, sachante,
accomplir l'exploit
rédempteur du monde.
Donc va dormir, toi,
clos ta paupière;
rêve et vois ma chute.
Mais quoiqu'il survienne
à jeunesse éternelle
cède en joie le dieu.
Au gouffre, Erda,

Prime Terreur!
Prime Trouble!
Descends! descends dormir sans fin!
(Erda qui a déjà fermé les yeux et s'est progressivement enveloppée de ténèbres, achève de disparaître.)

SCÈNE II.

(L'antre est redevenu obscur. La lumière du matin éclaire la scène. — La tempête a cessé. Le voyageur est venu s'adosser à la crypte.)

LE VOYAGEUR.

Tout proche Siegfried vient.

(Il reste dans la même attitude, à la même place. — L'oiseau qui dirige Siegfried vole vers l'avant-scène. — L'oiseau s'arrête tout à coup, volète de part et d'autre et, promptement disparaît vers du fond. Siegfried entre et s'arrête.)

SIEGFRIED.

Mon guide a disparu!
D'un vol frémissant,
d'un chant joyeux,
il m'indiquait mon chemin:
Tout juste il vient de me fuir!
Fort bien pourrai-je
aller seul vers le roc.
Au but qu'un guide ailé m'apprit,
j'irai donc maintenant!
(il marche vers le fond.)

LE VOYAGEUR
(toujours dans la même attitude).

Quel but, jeune homme,
cherchent tes pas?
(Siegfried s'arrête et se retourne.)

SIEGFRIED.

On parle ici?
On peut donc me guider.
(il s'approche du Voyageur)
Vers un roc je marche
qu'entoure un cercle de flammes:
là dort la femme
dont je veux l'éveil.

LE VOYAGEUR.
Qui t'a parlé de cette roche?
Qui t'a vanté cette femme?

SIEGFRIED.
L'oiseau qui dans le bois chante:
sa voix m'a dit ces choses.

LE VOYAGEUR.
Aux branches, l'oiseau jase,
Mais nul ne le comprend:
Comment as-tu fait pour bien l'entendre?

SIEGFRIED.
C'est grâce au sang
d'un cruel dragon
que j'ai, à Neidhöl, su vaincre.
Ma langue à peine
a goûté ce sang,
je devine le chant des oiseaux.

LE VOYAGEUR.
Par toi le géant est mort,
mais qui te pressa
au fort dragon de courir?

SIEGFRIED.
Conduit par Mime,
ce nain menteur,
voulait m'apprendre la crainte.
Du fer terrible;
si je frappai,
Fafner me pressa seul, (*)
car sa gueule
s'ouvrait pour moi.

LE VOYAGEUR.
Qui fit ce glaive
au dur tranchant
dont le fort dragon mourut?

(*) Seul me pressa.

SIEGFRIED.

Moi-même l'ai fait
à défaut de Mime:
l'arme autrement m'eût manqué.

LE VOYAGEUR.

Mais qui fit les rudes pièces
dont tu forgeas le glaive entier?

SIEGFRIED.

Qu'en puis-je savoir?
Je sais du moins
que les pièces point ne servent
qu'on n'en ait fait glaive neuf.

(Le Voyageur éclate franchement de rire.)

LE VOYAGEUR.

Sûr, c'est mon avis!

(Il regarde Siegfried avec sympathie.)

SIEGFRIED
(étonné).

Qu'as-tu à railler?
Vieux loquace!
Cesse à la fin
et n'attends plus que je jase.
Sais-tu quelle est ma route?
Eh! parle.
N'en sais-tu rien?
Referme ton bec!

LE VOYAGEUR.

Holà! jeune homme,
suis-je si vieux?
Eh bien, respecte mon âge.

SIEGFRIED.

Belle trouvaille!
Dès ma naissance,
un vieux m'a toujours
barré la route,

mais je l'ai su mettre à bas.
Si, toi, tu restes
et si tu me braves,
gare à toi, dis-je,
et crains de Mime le sort!
(Il s'approche davantage du Voyageur.)
Quel air as-tu donc?
Pourquoi porter
un si grand chapeau?
Sur tes traits, pourquoi
baisser ses bords?

LE VOYAGEUR
(toujours dans la même attitude).
C'est en marchant l'usage,
quand on a le vent contre soi.

SIEGFRIED
(l'envisageant de plus en plus près).
Mais je crois qu'un œil te manque?
Quelqu'un, bien sûr, te l'a fait sauter,
que ton aplomb, en chemin bravait?
Pars maintenant,
sans quoi tu pourrais
de même perdre aussi l'autre.

LE VOYAGEUR.
Je vois, mon fils:
bien qu'ignorant,
tu sais t'aider toi-même.
L'œil qui me manque,
c'est par lui qu'à présent,
tu vois toi-même cet autre
qui m'est pour guide resté.

SIEGFRIED
(qui l'a attentivement écouté, laisse échapper un involontaire éclat de rire).
Ha! ha! ha! ha!
Tu sais vraiment faire rire!

Pourtant, assez de paroles:
Allons, dis mon chemin.
Suis ta route, après, sans délai;
Tu n'as rien à faire de mieux:
Donc, parle, ou gare à mes poings!

LE VOYAGEUR.

Si ta fierté m'eût connu,
l'affront m'eût épargné.
Toi qui m'es cher,
triste dois-je à t'entendre.
Si, dès longtemps,
j'ai chéri ton sang,
mainte douleur
par moi vint l'accabler.
Quand moi, je t'aime,
Moi, l'auguste,
prends garde à mon courroux,
redoutable pour toi et moi!

SIEGFRIED.

Te tairas-tu,
drôle obstiné?
Cède la place
car, certes, là-haut,
est une vierge qui dort.
L'oiseau fut mon guide;
il volait là quand il m'a fui.
(L'ombre revient tout d'un coup.)

LE VOYAGEUR
(dans un mouvement de colère, sur un ton impérieux).

Il t'a fui pour son salut!
Il craint le maître
des noirs corbeaux:
Tremble s'ils l'ont atteint!
La route qu'il te montre
n'est point pour toi!
(Siegfried surpris se redresse, en une attitude de défi.)

SIEGFRIED.

Ho! ho! tu commandes!
Qui donc es-tu?
pour m'arrêter ici?

LE VOYAGEUR.

Crains du rocher le maître!
Je tiens captive là-haut
la vierge qui dort.
Qui la réveille,
qui la possède,
jette à bas ma puissance.
D'un flot de feu
la vierge est cernée,
vagnes de flammes
léchant le roc.
Qui vers elle court
se heurte au fauve brasier.

(De la pointe de la lance, il montre le haut du rocher.)

Lève les yeux!
Vois-tu ces clartés?
L'éclat grandit,
le feu redouble;
rouges fumées,
trombes de flammes,
roulent, et brûlent,
et grondent vers nous.
L'ardente mer
empourpre ton front.

(Des lueurs de feu, d'un éclat croissant, entourent le sommet du roc.)

Bientôt son feu mortel
va t'étreindre.
Arrière, jeune insensé!

SIEGFRIED.

Arrière, toi-même, bavard!
Là où les flammes flambent,
vers Brunnhild je dois m'élancer!

(Il marche en avant. Le Voyageur se dresse devant lui pour lui faire obstacle.)

LE VOYAGEUR.

Si du brasier, tu n'as peur,
j'oppose ma lance à tes pas!
Je garde en mes mains
l'entier pouvoir.
Le fer que tu tiens
ce bois l'a pu briser.
Qu'ici encor
le brise l'antique lance!

(Il tend sa lance.)

SIEGFRIED
(saisissant son épée).

De mon père,
C'est toi l'ennemi?
Joie des vengeances
que j'ai enfin!
Pousse l'épieu:
qu'il vole en deux sous mon fer!

(D'un coup d'épée, il brise en deux la lance du Voyageur. De l'arme qui se rompt sort un étincelant éclair qui va frapper le sommet du roc où l'embrasement grandit, maintenant, de plus en plus. Un violent coup de tonnerre aussitôt amorti, a suivi l'éclair. — Le Voyageur ramasse tranquillement à ses pieds le tronçon de sa lance.)

LE VOYAGEUR.

Va donc! Je quitte la place!

(Il disparaît dans une ombre épaisse.)

SIEGFRIED.

Ramassant son arme,
prompt, il m'échappe?

(Le grandissant éclat des nuages embrasés qui roulent et descendent de plus en plus, frappe les yeux de Siegfried.)

Ah! Feu radieux!
Claire splendeur!
Large et brillante
s'ouvre ma route.
Plonger en ces flammes!
Aux flammes trouver
la fiancée!

Ho! ho! Ha hei!
J'appelle un bon ami!

(Siegfried embouche son cor et se précipite dans le feu, qui lance peu à peu ses vagues jusqu'à l'avant-scène. Ensuite, l'ardeur des flammes s'atténue. La fumée se change en une vapeur légère, comme éclairée par le soleil du matin.)

SCÈNE III.

(La brume rosée s'évapore par en haut. Bientôt, ou ne voit plus que le ciel clair et bleu, avec le sommet du rocher à présent découvert C'est exactement le décor du troisième acte de la Walkyrie! — Seuls quelques rougeoiements trahissant les flammes qui persistent dans la vallée. Au premier plan, à l'ombre du grand sapin, est couchée Brunnhild dans son armure étincelante, le casque en tête, son long bouclier couvrant son corps, — profondément endormie. Siegfried, montée par l'autre pente, arrive, au fond, près de la saillie qui borde le sommet du roc. On ne voit, d'abord, que son buste au-dessus de la crête. Il regarde autour de lui, d'un œil surpris.)

SIEGFRIED
(très-doucement).

Paix solitaire
Des monts bienheureux!

(Il gravit complètement la hauteur et contemple la scène avec étonnement. — Il tourne ses regards du côté de la forêt de sapins et avance un peu.)

Qui dort là, calme,
au bois de sapins?
Un cheval gît
dans un profond sommeil.

(Il s'approche lentement et s'arrête en apercevant Brunnhilde à une courte distance)

Quel vif éclat me frappe?
Quels riches reflets d'acier?
Suis-je ébloui
toujours par le feu?
Quelles armes!
Vais-je y toucher?

(Il soulève le bouclier et considère Brunnhilde, le visage presque entièrement caché par son casque.)

Ah! un homme, un guerrier?
Combien me charment ses traits!
Au front si pur pèse le heaume?
Mieux vaudrait d'abord l'enlever?

(Il dénoue soigneusement le heaume et l'enlève du front de la dormeuse. Les longs cheveux de Brunnhild se déroulent. Siegfried en est troublé. Il reste absorbé dans sa contemplation.)

Oh! c'est beau!
Maints clairs nuages
parent d'écumes
les flots d'azur du ciel.
Rire et splendeur,
l'éclat du soleil
brille en ces vagues de l'air! . . .

(Il se peuche sur l'endormie.)

Le rythme du souffle
goufle son sein:
vais-je briser la cuirasse!

(Il cherche à enlever la cuirasse.)

Viens, mon fer,
romps cette armure!

(Siegfried prend son épée et coupe adroitement, des deux côtés, les liens de l'armure. Brunnhilde lui apparaît, dans le charme du vêtement féminin. Il tressaille, surpris, inquiet.)

Ce n'est pas un homme!

(contemplant fixement celle qui dort, avec vive émotion.)

Charme qui brûle
gagne mon cœur . . .
Trouble embrasé
règne en ma vue.
Tout flotte et tourne
sous mon front!

(oppressé d'angoisse.)

Qui puis-je appeler
qui me seconde?
Mère! mère!
entends ma voix!

(il tombe comme défaillant sur la poitrine de Brunnhild. Il se relève en soupirant.)

Comment l'éveiller
pour que ses yeux
sur moi s'ouvrent? . .
— Ses yeux sur moi s'ouvrent?
Vont-ils m'éblouir, ces yeux? . .
Puis-je affronter? . . subir cet éclat? . .
Tout flotte, et tourne,
et croule en moi!
D'âpres désirs

consument mon être;
mon cœur qui défaille
trouble ma main!
Serais-je un lâche?
C'est donc la crainte? . . .
O mère? mère?
ton fils valeureux! . . .

(Un silence.)

Paisible, dort une femme
qui va lui apprendre la peur! . . .
Comment s'enhardir?
comment oser?
M'éveillant moi-même
Que ma voix la réveille!

(se rapprochant de nouveau de la dormeuse, il sent redoubler son émotion, et la regarde d'un regard attendri.)

(s'inchinant vers elle davantage:)

Fraîche à mes yeux
sa bouche fleurit . . .
Quel doux frisson d'effroi
vibre en mon sein!
Ah! cette haleine!
tendre et tiède senteur!

(comme au désespoir.)

Eveille-toi!
Eveille-toi!
Femme sacrée!

(les yeux fixes sur elle.)

J'appelle en vain! . . .

(d'une expression plus large et plus puissante.)

Puisons donc la vie
aux fleurs de ses lèvres
quand j'en devrais mourir!

(Il tombe, presque mourant, sur Brunnhild et, les yeux fermés, pose ses lèvres sur les siennes. — Brunnhild ouvre les yeux. — Siegfried se relève et se tient debout devant elle. Brunnhild, lentement, se redresse et se met sur son séant. Avec des gestes solennels, les bras levés, elle salue, la terre et le ciel, joyeuse de les revoir.)

BRUNNHILDE.

Gloire à l'astre!
Gloire au ciel! (*)

(*) *Var.:* O lumière! Cieux brillants!

Gloire, Flamme du jour!
D'un long repos,
c'est mon réveil.
Quel est le fort
qui m'éveilla?

(Siegfried demeure en extase devant ce qu'il voit et ce qu'il entend, et, comme paralysé.)

SIEGFRIED.

Franchissant la flamme
qui cernait le roc.
ton armure, j'ai su l'ouvrir!
Siegfried suis-je
qui t'éveillai!

BRUNNHILDE.

Gloire, Dieux saints!
Gloire, monde!
Gloire, Terre splendide!
Je sors de mon sommeil;
mes yeux s'ouvrent.
Siegfried,
seul m'a porté l'éveil.

SIEGFRIED
(ravi d'enthousiasme).

O gloire à celle
qui m'enfanta!
Gloire au sol
qui m'a vu grandir,
puisque tes yeux m'ont lui
qui, là, m'enivrent joyeux!

BRUNNHILDE.

O gloire à celle
qui t'enfanta!
Gloire au sol
qui t'a vu grandir!

Tes yeux seuls
devaient m'éclairer.
L'éveil me dut venir de toi!

(Ils s'absorbent dans leur enthousiaste ardeur, dans leur mutuelle comtemplation.)

O Siegfried! Siegfried!
Noble héros!
Réveil de la vie,
jour triomphant!
Oh! sache donc,
joie qui nous luit,
d'où date mon amour.
Tu fus mon rêve,
mon seul souci!
Ta tendre enfance,
je la préservai.
Au sein maternel
mon bras t'a sauvé.
Je t'aimais dès lors,
Siegfried!

SIEGFRIED.

Ma mère n'est donc morte?
elle dort seulement?

(Brunnhilde sourit et lui tend amicalement la main.)

BRUNNHILDE.

Sublime enfant!
Rien ne peut te rendre ta mère . . .
Je suis toi-même
si, toi, tu me donnes ton amour.
Ton cœur ne sait,
mais, moi, je sais.
Or, sachante si je suis,
c'est que je t'aime.
O Siegfried! Siegfried!
Jour triomphant!
C'est toi que j'aime,

car, pour moi seule,
s'ouvrit de Wotan l'idée, —
cette idée que je sus
sans la dire,
jamais comprise,
mais devinée,
— pour qui, vaillante,
j'ai combattu,
osant braver le dieu
qui l'avait eue;
— pour qui me vinrent
tels châtiments,
ne l'ayant comprise,
l'ayant sentie!
Mais, cette idée,
toi, tu l'éclaires.
Moi je n'y vis qu'amour pour toi.

SIEGFRIED.

Merveille et joie,
emplissent ton chant.
Pourtant, il reste obscur.
De tes yeux si clairs
je vois l'éclat;
de ton souffle pur
je sens l'ardeur;
de ta voix, l'accent
me vient ravir;
mais ce que disent tes chants,
simple, j'y suis fermé.
Mon cœur ne comprend
ces choses lointaines
quand tous mes sens te voient,
toi seule, et t'assiègent!
D'un sombre effroi,
tu m'as rempli.
Toi seule as su

m'enseigner la frayeur;
à moi, qu'étreignent
tes chaînes puissantes,
rends le courage oublié!

(Siegfried, profondément ému, jette sur Brunnhilde un regard de désir. — Brunnhilde détourne doucement la tête et ramène ses yeux vers bois de sapins.)

BRUNNHILDE.

Là bas, c'est Grane,
mon fier cheval.
Joyeux, il pâture,
ayant dormi.
Lui même doit
à Siegfried l'éveil! . . .

SIEGFRIED
(toujours dans la même attitude).

Des joies de ta bouche
mes yeux se repaissent.
Brûlante, une soif
dessèche mes lèvres,
que le don des tiennes l'apaise!

BRUNNHILDE
(montrant de la main ses armes qu'elle vient d'apercevoir).

Je vois le bouclier,
secours de braves . . .
Le heaume est ici
qui couvrait mon front.
Sans eux, soudain, me voici.

SIEGFRIED
(ardemment).

Une vierge bénie
transperce mon cœur.
Elle a blessé
mon front de ses coups,
je n'ai bouclier, ni heaume!

BRUNNHILDE
d'une grande mélancolie).
Je vois la cuirasse
où brille l'acier;
un glaive aigu l'ouvre en deux,
et du corps virginal
l'armure s'en va!
Je suis sans soutien,
sans force, à merci,
et rien qu'une femme!

SIEGFRIED.
Du fauve brasier
j'arrive vers toi.
armure, cuirasse,
moi, je n'ai rien.
Aussi, la flamme
pénètre en mon sein.
Mon sang bondit
et roule, embrasé.
Un rouge incendie
en moi se déchaîne.
Du feu qui, là bas,
garde ton roc,
l'ardeur a brûlé mon cœur!
O femme, éteins ce brasier!
calme sa folle fureur!

(Il la saisit passionnément. Elle le repousse avec une force désespérée et se réfugie de l'autre côté de la scène.)

BRUNNHILDE.
Nul dieu ne m'approcha!
Le front courbé, les braves m'honorent.
Sainte, j'ai quitté le Walhall!
Las! las!
Honte pour moi!
Détresse et mépris!
Par lui, je souffre,
lui, l'éveilleur.

Il rompit armure et heaume.
Brunnhilde est loin de moi!

SIEGFRIED.

O vierge, ici,
tu rêves toujours.
Brunnhilde encore
songe en sommeil . . .
Réveille-toi,
sois une femme!

BRUNNHILDE
(dans un étourdissement).

Mes sens me trahissent!
Ma science fuit.
Sans elle vais-je vivre?

SIEGFRIED.

Toi-même n'as-tu pas dit
qu'elle est l'éclat de ton amour pour moi?

BRUNNHILDE
(les yeux fixes devant elle).

L'ombre funèbre
voile mes yeux.
Ma vue se trouble;
mon jour s'éteint.
L'ombre est sur moi.
De nuit et d'horreur
monte et surgit un effroi confus.
Peur sans trêve
se dresse et bondit.

(Brunnhilde se couvre les yeux de se mains. Doucement, Siegfried écarte les mains de Brunnhilde.)

SIEGFRIED.

L'ombre pèse
aux yeux qu'on ferme.
Les ouvrir
en chasse l'obscur effroi.
Sors des ténèbres, et vois!
Clair et beau brille le jour!

BRUNNHILDE
(au comble de angoisse).

Clair et beau
brille le jour pour ma honte!
O Siegfried! Siegfried!
Vois ma terreur!

(La physionomie de Brunnhilde atteste, ici, qu'une douce image s'est emparée de son âme et ses yeux se reportent tendrement sur Siegfried.)

BRUNNHILDE.

Dès l'origine
comme à cette heure
j'ai fait le rêve
d'ardentes délices,
mais toutes pour ton salut!
(d'une tendresse brûlante.)
O Siegfried,
pur héros! trésor du jour!
vie de la terre,
joie des héros!
laisse, ah! laisse,
laisse moi!
Garde mon corps de l'approche farouche;
grâce d'étreintes
qui brisent et domptent;
épargne l'amour de ton cœur!
Vis-tu tes traits au clair ruisseau? (*)
Fut-ce point pour toi plaisir?
Mais si ta main
à cette onde a touché,
ridant le miroir
si pur du courant,
l'image a disparu,
s'effaçant au trouble de l'eau!
Ne m'effleure donc pas,
laisse-moi pure!
Douce sans fin,
doit sourire en moi

(*) *Var.:* L'onde sans doute a miré tes traits!

ta claire image,
gai et jeune héros!
O Siegfried!
fier adolescent!
Aime-toi
et laisse-moi.
Ne tue point ton propre amour!

SIEGFRIED.

Je t'aime! . . .
Si, toi, tu m'aimais!
Mon cœur, je ne l'ai plus . . .
Oh! si je t'avais!
Un flot large et pur
séduit mes yeux
et tout mon être
vibre à le voir,
aux joies mouvantes des vagues!
Loin mon reflet!
Je brûle moi-même
et veux éteindre
en ces flots mes flammes.
Moi-même m'élançant,
j'entre au ruisseau.
Ah! que, dans ses vagues heureuses, je plonge!
Mes fièvres soudain s'y noieront.
Eveille-toi, Brunnhilde parle, enfant!
Ris à la vie,
joie enivrée!
Sois mienne! . . sois mienne! . . sois mienne! . .

BRUNNHILDE.

Oh! Siegfried!
tienne fus-je toujours!

SIEGFRIED
(avec feu).

Si tu l'étais, montre le donc!

BRUNNHILDE.

Tienne à tout jamais,
je le suis!

SIEGFRIED.

A tout jamais, dès ce moment!
Prise en mes bras,
étreinte par moi,
cœur contre cœur,
lorsque tout brûle,
feu des regards,
flamme du souffle ardent,
bouche à bouche,
lèvre à lèvre,
à moi te voici,
ainsi que jadis et toujours!
J'ai dompté le souci de savoir
si déjà Brunnhild est à moi.

BRUNNHILDE.

A toi déjà?
Calme divin, rugis en tempête!
Chaste clarté, brûle en fournaise!
Science des cieux, tu fuis loin de moi!
Ivre, l'amour te chasse à jamais.
A toi déjà?
Siegfried! Siegfried!
Ouvre les yeux!
Mon regard tout en feu
t'aveugle-t-il pas?
Quand mon bras t'étreint,
t'embrases-tu pas?
Quand mon sang transporté
vers toi se rue,
ces flammes sauvages,
les sens-tu pas?
Crains-tu pas, Siegfried,
crains-tu donc pas
la folle femme en furie?

(elle l'enlace avec passion.)

SIEGFRIED.

Ah! — Quand le sang
bouillonne et s'embrase,
quand les yeux en feu
se dévorent,
quand les bras
brûlent d'étreindre,
en moi renaît ma fière ardeur
et la crainte, ah! que jamais je n'ai sue,
la crainte! Je crois, moi simple,
l'avoir oubliée!

(Sur ces derniers mots, sans y prendre garde, il a laissé Brunnhilde.)

BRUNNHILDE
(riant d'une joie sauvage).

Oh! jeune héros,
enfant magnifique!
D'exploits sacrés trésor naïf!
En riant je t'adore,
en riant je m'aveugle,
en riant courons
nous perdre au gouffre ouvert!

SIEGFRIED.

Rire, c'est là ce qu'éveille ta joie!

BRUNNHILDE.

Péris, Walhall, monde éclatant!
Que tombe en poudre
le fier palais!

SIEGFRIED.

Brunnhilde vit,
Brunnhilde rit!
Gloire au jour
qui, sur notre front, rayonne!
Gloire à l'œil ardent du soleil!
Gloire à l'aube
qui sort de la nuit!

BRUNNHILDE.

Adieu, règne
éblouissant des dieux!
Meurs en joies,
ô pouvoir éternel!
Brisez, ô Nornes,
le fil sacré!
Soir des dieux
du gouffre surgis!
Nuit du néant,
submerge tout!
Pour moi l'étoile en feu
de Siegfried luit!

SIEGFRIED.

Gloire au monde
où Brunnhilde vit!
Debout! vivante!
Son rire m'accueille!
Claire étoile,
Brunnhilde luit!
Elle est à moi, à tout jamais,
mon bien suprême,
seule, et toute!

BRUNNHILDE.

Il est à moi, à tout jamais,
mon bien suprême,
seul, et tout!

TOUS LES DEUX.

Flamme d'amour!
joie de la mort!

(Brunnhilde se jette dans les bras de Siegfried.)



Imprimerie de F. A. Brockhaus à Leipzig.

Piano à 4 mains.

Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg.

	Frs.
OUVERTURE, transcrite par *C. Tausig*	10 —
— — *A. Horn*	9 —
PRÉLUDE du 3e acte	4 —
BEYER (F.). Op. 112. Revue mélodique, n° 56	6 —
BÜLOW (H. de). Réunion de la Corporation des Maîtres, paraphrase	6 —
CRAMER (H.). Pot-pourri, n° 82	10 —
— Marche	6 —
RUPP (H.). Chant de concours de Walther, transcription	6 —
VILBAC (R. de). Illustrations. En deux suites, chaque	12 —

Parsifal

BEYER (F.). Op. 112. Revue mélodique, n° 71	6 —
CRAMER (H.). Pot-pourri, n° 100	10 —
HUMPERDINCK (E.). Douze Tableaux, complet. net	15 —
N° 1. Prélude	7 50
» 2. Amfortas	6 —
» 3. Le Sanctuaire	4 —
» 4. Le Cygne	5 —
» 5. Entrée au Graalsbourg	9 —
» 6. La Cène	9 —
» 7. Klingsor et Parsifal	10 —
» 8. Les Filles-Fleurs	12 —
» 9. Douleur	5 —
» 10. Enchantement du Vendredi-Saint	7 50
» 11. Les Funérailles de Titurel	6 —
» 12. La Délivrance	7 50
LISZT (F.). Marche solennelle du Saint-Graal	9 —
RUBINSTEIN (Jos.). Tableaux musicaux:	
N° 1. Parsifal et les Filles-Fleurs	9 —
» 2. Enchantement du Vendredi-Saint	7 50

Marche solennelle, Hommage à Louis II, roi de Bavière

(Huldigungs-Marsch)

BÜLOW (H. de). Transcription	7 50

Grande Marche de Fête

Composée pour l'Ouverture des Fêtes commémoratives du Centenaire de la Proclamation d'Indépendance des Etats-Unis

RUBINSTEIN (Jos.). Transcription	15 —

Siegfried-Idylle

RUBINSTEIN (Jos.). Transcription	18 —

LE
CRÉPUSCULE DES DIEUX

TROISIÈME JOURNÉE DE LA TRILOGIE:

L'ANNEAU DU NIBELUNG

PAR

RICHARD WAGNER.

TRADUCTION FRANÇAISE EN PROSE RYTHMÉE
EXACTEMENT ADAPTÉE À LA MUSIQUE

PAR

ALFRED ERNST.



PARIS.
EDITIONS SCHOTT
E. FROMONT
BOULEVARD MALESHERBES (RUE D'ANJOU 40).

LONDRES. SCHOTT & CO.
MAYENCE. B. SCHOTT'S SÖHNE.
BRUXELLES. SCHOTT FRÈRES.

PRÉFACE.

Les principes d'après lesquelles sont établies les traductions musicales equirythmiques d'Alfred Ernst, sont maintenant trop connus pour qu'il soit utile de les exposer à nouveau. En publiant sa version du *Crépuscule des dieux* nous croyons seulement devoir reproduire les quelques réflexions que lui-même avait écrites comme pour résumer ses pensées, abstraction faite des difficultés de réalisation, et qu'on a pu lire dans la préface de *Siegfried:*

«Une version wagnérienne est une œuvre de foi, une œuvre de sacrifice — *d'absolu dévouement à l'idée.* Qui s'attaque à une telle entreprise en d'autres dispositions ne la conduira pas à bonne fin.

«— Une version *à chanter*, écrite d'après un original qui se chante, n'a sa vraie valeur que par le chant lui-même et à *l'audition.* Les mots et les phrases d'une traduction équirythmique sont analogues aux plombs grossiers qui cernent les figures d'un vitrail. Ces plombs ne valent que par les verres de couleur qu'ils enchâssent et qu'ils répartissent. Si on les considère en eux-mêmes, dépouillés des verres splendides, ils n'ont aucune beauté. Pourtant, ils sont indispensables. *Ils sont les linéaments de la beauté sans la vie.* C'est la lumière, c'est la couleur, c'est le chant *qui donne la vie.*

«— La nécessité de traduire Wagner *aussi littéralement que possible* vient de ce que le maître déduit sa mélodie vocale uniquement de mots essentiels. L'accent est à la fois prosodique et mélodique. Le vocable et le mélos s'identifient. On ne peut pas toujours arriver à faire passer cette

identification de l'allemand en français; *mais il faut tendre à ce but.* Les inversions, les constructions plus ou moins hardies s'atténuent toujours dans la musique *si elles sont réellement réclamées par la musique.*

« — Wagner réprouve absolument le style des paroles d'opéras. Son lyrisme part des faits les plus simples et s'exprime naturellement. Le traducteur manque à son devoir s'il ne s'attache pas à rendre le naturel de l'expression. Il ne faut jamais oublier en Wagner le caractèıe populaire germanique qui est très prononcé.

« — Les vers de l'*Anneau du Nibelung* sont des vers métriques mesurés par le nombre des accents forts et sans rimes. Ce type de vers libres peut avoir des avantages sérieux pour la musique, à la condition qu'il soit traité librement, *dans un sens expressif.*

« – On peut et l'on doit tirer des conditions sévèrement rythmiques et de l'exacte prosodie que comporte une traduction musicale bien faite de bonnes leçons pratiques, tant pour la composition de textes à chanter que pour l'accentuation correspondante du mélos lui-même. L'étude comparative des paroles et de la musique chez Wagner montre le défaut de nos mélodies courantes où le chant s'épanouit d'une manière sensiblement pareille sur les remplissages verbeux et sur les parties expressives; elle incite à découper les mots suivant leur accent propre; elle ne permet plus qu'on fasse aux syllabes muettes un sort anormal, illogique et qui va jusqu'à changer la physionomie de vocables à désinences féminines; elle fait, enfin, condamner irrémissiblement la plate déclamation par valeurs égales qui sévit si tristement dans nos opéras. »

PERSONNAGES.

Siegfried	Ténor.
Gunther, roi des Gibichungs	Baryton.
Alberich	Baryton.
Hagen, fils d'Alberich . . .	Basse.
Brunnhilde	Soprano.
Gutrune, sœur de Gunther .	Soprano.
Waltraute	Mezzo soprano.
Les trois Nornes . . .	1 – Contralto. 2—Mezzo soprano. 3—Soprano.
Les trois Filles du Rhin	Woglinde—Soprano. Welgunde—Mezzo soprano. Flosshilde Contralto.

Hommes et Femmes.

PROLOGUE.

(Le décor est le même qu'au dénouement de la seconde journée [3e acte de la Walkyrie]. — Le roc des Walkyries. — Il fait nuit. Au profond de la scène, des reflets de flammes.

Les trois Nornes ont l'apparence de femmes de haute taille, drapées de vêtements sombres, à grands plis. La première (l'aînée) est couchée à l'avant scène, sous le sapin; la seconde (plus jeune) est allongée sur un banc de pierre; la troisième (la dernière née) est assise à l'arrière plan sur une saillie de roc.

Sombre silence et immobilité.)

1ère NORNE.

Quel feu brille là?

2e NORNE.

L'aube du jour déjà?

3e NORNE.

Loge clair flambe
autour du rocher.
C'est la nuit.
Ne file-t-on?
Chante-t-on pas?

2e NORNE
(à la 1ère).

Pour que l'on file et qu'on chante
où fixes-tu la corde?

1ère NORNE
(détachant de sa ceinture une corde d'or dont elle fixe l'extrémité à l'une des branches du sapin).

Que bien ou mal advienne,
je tends la corde et chante.
Sous le frêne sacré filant,
j'ai vu pousser du tronc superbe
d'almes rameaux puissants.

Dans l'ombre fraîche un flot chantait;
Sages runes y murmuraient:
j'ai dit leur sens sacré.
Un dieu hardi (*)
vint pour boire à ce flot;
et, perdant un œil,
paya l'éternelle rançon.
Au vieux frêne saint
Wotan prit, lors, un branche;
son épieu robuste
il l'a formé de ce bois.
Au cours des temps très longs
l'arbre blessé dépérit;
jaunes, churent les feuilles;
sec, l'arbre mourut;
triste, le flot de la source tarit.
Sourds et mornes
furent mes chants.
S'il faut ourdir
loin du frêne désormais,
que ce sapin me serve
à suspendre la corde.
Chante, Sœur;
la corde à toi!
Sais-tu ce qui vient?

(La seconde Norne attache la corde qu'on lui a jetée à une pierre saillante, à l'entrée de la grotte.)

2e Norne.

L'ordre saint qui préside aux pactes
fut par Wotan
sur l'épieu gravé:
telle, l'arme tenait le monde.
Un fier héros
rompit d'un coup cet épieu:
ainsi se rompt
des Traités l'auguste faisceau.

(*) *Var.:* Hardi, un dieu.

Alors Wotan fit abattre
le frêne du monde en morceaux,
et son bois
ne fut que ruine.
Le frêne gît;
c'est de la source fini.
Si je suspends
au rocher tranchant la corde,
chante, Sœur;
la corde à toi.
Sais-tu ce qui vient?

La 3e Norne saisit la corde et en jette l'extrémité derrière elle.

3e NORNE.

Le Burg se dresse
qu'ont fait les géants.
Parmi dieux et braves,
peuple sublime,
s'y tient Wotan assis.
Du bois coupé
le vaste amas
monte haut
comme la Salle.
Le frêne du monde est là!
Si ce bois brûle
en flammes sacrées,
si le feu ronge
le Burg éclatant,
la race divine
touche pour jamais à sa fin.
Est-ce encor tout?
Qu'on tresse la corde à nouveau;
Du Nord, vers toi
je vais la lancer.
File, Sœur,
et chante!

(Elle jette la corde à la seconde Norne. Celle-ci la rejette à la première, qui la sépare de la branche où elle était fixée et la noue à un autre endroit.)

1ère Norne
(regardant derrière elle.)

Est-ce le jour,
ou l'éclat de la flamme?
Troublés sont mes regards;
mal clair je vois
le passé auguste
où Loge vint
briller dans l'ardeur du feu.
Sais-tu ce qu'il devint?

2e Norne
(rattachant à la pierre la corde jetée.)

Par sa lance sainte
l'a dompté Wotan;
Loge sut le tromper.
Dans la hampe, aux Runes,
pour sa revanche
mord et ronge sa dent; (*)
mais, par la pointe
toute puissante,
Wotan exige
qu'au roc de Brunnhilde il flambe.
Sais-tu ce qu'il devient?

3e Norne.

Les éclats aigus
de l'arme brisée
Wotan les a plongés
dans le cœur de l'Ardent.
Vite embrasés,
rouges brandons,
le dieu les jette au bûcher sombre
qu'il fit du frêne du monde.

(Elle rejette la corde à la seconde Norne, qui la renvoie à la première.)

(*) *Var.:* Loge capte le dieu. Dans le bois des Runes, pour être libre, Loge porte sa dent.

2e Norne.

S'il faut dire
ce qui vient?
Vite, Nornes, tressez!

1ère Norne
(attachant de nouveau la corde).

La nuit meurt;
rien n'est visible.
La corde, en vain
j'en cherche les fils;
brouillés sont tous leurs réseaux.
L'horreur m'apparaît;
pour moi tout se confond.
Du Rheingold (*)
que le gnôme a ravi
sais-tu ce qu'il advint?

(La seconde Norne se hâte de fixer la corde à la pierre saillante de la grotte.)

2e Norne.

La roche dure
coupe la corde.
Peu sûrs
tiennent ensemble les fils.
Ils vont s'entremêlant.
Angoisse et haine
viennent vers moi de l'anneau.
Un vœu de vengeance
ronge les fils assemblés.
Sais-tu ce qu'il advient?

3e Norne
(saisissant précipitamment la corde qui lui est lancée).

Trop lâche le câble!
trop court pour moi!
Si vers le Nord il faut qu'on le lance,
ferme soit-il tendu!

(Elle tire avec force sur le câble, soudain rompu.)

Il rompt!

(*) *Var.:* De l'or pur.

2e NORNE.

Il rompt!

1ère NORNE.

Il rompt!

(Elles ramassent les morceaux de la corde, et, mutuellement, se les nouent à la taille en s'unissant.)

TOUTES LES TROIS.

Science est à son terme!
Par nous plus d'oracle jamais!
En bas!
Vers la mère!
En bas!

(Elles disparaissent).

(L'aube du jour. — La clarté matinale grandit. Le reflet des flammes dans la profondeur s'affaiblit de plus en plus. Le soleil se lève. Plein jour.

Siegfried et Brunnhilde sortent de la grotte, lui tout armé, elle conduisant son cheval par la bride.)

BRUNNHILDE.

Loin d'autres gloires,
cher vaillant,
te sais-je aimer.
si je te tiens?
La seule crainte
qui m'arrête
c'est que mon cœur t'ait donné trop peu.
Ma science divine
put t'ouvrir
l'ample trésor
des saints secrets;
mais de ma force
le sceau virginal,
toi, tu le pris,
et tu m'as soumise.
Ma science meurt,
mon désir survit.
D'amour prodigue
et faible pourtant,

que l'humble femme
encor te plaise
qui, sauf son rêve,
ne t'offre plus rien.

SIEGFRIED.

J'eus plus de dons de toi
que je n'en peux garder.
Pardonne si ta sagesse
me laisse encor ignorant.
Je garde un savoir pourtant:

(avec feu.)

Pour moi Brunnhilde vit;
et je sais encor ceci:
Brunnhilde sur moi règne!

BRUNNHILDE.

Si ton amour me reste,
oh! pense à toi seulement,
et pense à tes victoires,
et pense au feu terrible
qu'en brave, tu sus vaincre,
gravissant le roc embrasé!

SIEGFRIED.

Brunnhilde,
pour t'étreindre.

BRUNNHILDE.

Et pense à la vierge guerrière
d'un profond sommeil captive
dont tu vins le heaume écarter.

SIEGFRIED.

Brunnhilde,
pour l'éveil.

BRUNNHILDE.

Et pense aux pactes
qui nous joignent,
aux vœux fidèles
que nous fîmes,

à nos tendresses,
notre vie.
Brunnhilde ardente:
ainsi toujours
vivra dans ton cœur.
(Elle embrasse Siegfried.)

SIEGFRIED.

Si tu restes ici
sous la garde sainte du feu,
pour prix des sages Runes,
prends de moi cet anneau.
(Il retire de son doigt l'anneau d'Albérich et le présente à Brunnhilde.)
Des exploits dont j'eus l'honneur
la force en lui revit.
J'ai tué le hideux dragon
qui l'a longtemps possédé.
Prends cet anneau tout puissant
et vois en lui mon amour!
(pleine de joie elle reçoit l'anneau.)

BRUNNHILDE.

Qu'il soit mon unique trésor!
Pour l'anneau prends encor mon cheval!
Nous allions tous deux,
jadis, parmi les nues;
ainsi que moi
il perdit ce don.
Aux vapeurs du ciel
où brille la foudre,
son vol plus ne saurait s'élancer;
mais aux buts que tu veux,
fût-ce en la flamme,
va bondir Grane sans crainte.
Toujours, ô brave!
qu'il t'obéisse.
Prends soin de lui;
il sait ta voix.

Oh! dis à Grane souvent
de Brunnhild l'adieu!

SIEGFRIED.

Par ta puissance
verrai-je ainsi
s'accroître ma gloire?
Mes combats seront les tiens,
mes victoires te reviendront;
Sur ton cheval rapide,
de ton bouclier couvert,
Non, Siegfried plus je ne suis,
Je suis de Brunnhild le bras.

BRUNNHILDE.

Qu'encore Brunnhild soit ton âme!

SIEGFRIED.

Par elle s'enflamme mon cœur!

BRUNNHILDE.

Es-tu donc Siegfried et Brunnhild?

SIEGFRIED.

Où je suis nous sommes ensemble.

BRUNNHILDE.

Alors vide est mon rocher?

SIEGFRIED.

Unis nous y restons!

BRUNNHILDE
(dans une grande émotion).

O Forces divines,
race suprême,
Dieux, contemplez
notre couple sacré!
Disjoint, qui peut le rompre!
Rompu, qui le disjoint?

SIEGFRIED.

Gloire à Brunnhilde, astre éclatant!

Brunnhilde.
Gloire à Siegfried, jour triomphant

Siegeried.
Gloire! flamme d'amour!

Brunnhilde.
Gloire! flamme de vie!

Siegfried.
Gloire! astre embrasé!

Brunnhilde.
Gloire! jour triomphant!

Siegfried.
Gloire! Brunnhilde! Gloire!

Brunnhild.
Gloire! Gloire! Gloire!

(Siegfried conduit rapidement son cheval vers la pente de la montagne où Brunnhilde l'accompagne. — Il disparaît, avec le cheval, derrière le rocher. Brunnhilde, restée seule, le regarde s'éloigner du côté de la vallée. — On entend au loin le cor de Siegfried. Brunnhilde écoute, revient vers la pente, aperçoit une dernière fois Siegfried et lui fait des signes comme avec ivresse. On devine à son sourire qu'elle suit des yeux le héros, joyeusement en route.)

ACTE I.

SCÈNE I.

(Au palais des Gibichungs, au bord du Rhin. La grande salle ouverte au fond. — L'arriére-plan est occupé par un large espace libre conduisant au fleuve. — Aux environs, des dunes de rochers. — Gunther et Gutrune sont sur untrône, près d'une table chargée de cornes à boire. Devant la table, Hagen est assis.)

Gunther.
Entends, Hagen;
parle, héros.
Fais-je, moi, seigneur du Rhin,
Gunther, à Gibich honneur?

HAGEN.

C'est toi son fils,
j'envie ta naissance
car notre mère à tous deux,
Dame Grimhild dut me l'apprendre.

GUNTHER.

Toi, je t'envie;
n'envie rien de moi!
J'ai le droit du sang;
sage, toi, tu l'es seul.
Mî-frères oncques
n'ont eu meilleur compte.
Ton conseil seul m'est à cœur;
parle-moi de mon honneur.

HAGEN.

Donc, blâme sur toi,
trop faible l'honneur;
je sais des biens insignes
que le Gibichung n'a pas conquis.

GUNTHER.

Pour ton silence
sois blâmé.

HAGEN.

L'été de vos jours vous trouve,
vous, les Gibichungs,
toi, Gunther, seul toujours,
toi, Gutrun, sans époux!

Gunther et Gutrune se perdent dans leurs pensées en silence.)

GUNTHER.

Où vois-tu donc ceux-là
pour notre gloire faits?

HAGEN.

Je sais femme
unique sous le ciel.
Un roc altier la prit.
La flamme rugit à l'entour.
Seul qui franchira le feu
à Brunnhilde pourra s'unir.

GUNTHER.

Ne suis-je de cœur à passer?

HAGEN.

Un plus fort que toi
est seul marqué.

GUNTHER.

Quel est ce brave sans pair?

HAGEN.

Siegfried, des Wælsungs issu,
c'est lui le fort des forts.
Par frère et sœur
d'amour esclaves,
Siegmund et Sieglinde,
fut engendré le noble fils,
dans le bois grandi librement.
De Gutrun qu'il soit l'époux.

GUNTRUN
(d'abord timidement.)

Quels exploits a-t-il pu faire
qu'on le nomme un héros sans rival? (*

HAGEN.

A Neidhöle
sur l'or pris au Rhin, (**)
veillait un géant dragon.
Siegfried, fermant sa gueule à jamais,

(*) *Var.:* que sublime héros il soit dit?
(**) *Var.:* des Niblungs sur l'or.

à mort l'a frappé de son fer.
Du surprenant haut fait
sortit glorieux son nom.

GUNTHER
(pensif).
Je sais du trésor l'histoire:
il cache un rare joyau. (*).

HAGEN.
Qui bien en saurait user
aurait sous sa loi l'univers.

GUNTHER.
Et Siegfried a le butin?

HAGEN.
Serfs sont les Niblungs pour lui.

GUNTHER.
Et Brunnhilde, il peut l'avoir seul?

HAGEN.
Pour tout autre monte le feu.

GUNTHER
(se levant avec un geste de mauvaise humeur).
En vain, le trouble, l'émoi!
Ce qui ne m'est promis
qu'en fais-tu donc naître
en moi l'attrait!

(Il marche dans la salle, de mauvaise humeur. — Hagen, sans quitter son siège, arrête Gunther d'un signe mystérieux lorsqu'il passe près de lui.)

HAGEN.
Mais que Siegfried l'amène ici,
lors sera Brunnhilde à toi.
(Gunther se détourne, indécis et abattu.)

(*) *Var.:* Là gît l'anneau convoité.

GUNTHER.

Qui peut obliger cet homme
à s'entremettre ainsi?

HAGEN.

Ton vœu pourra l'y contraindre
s'il voit Gutrune d'abord.

GUTRUN.

Tu railles, aigre Hagen!
Pour lui quel charme aurais-je?
Le plus brillant
des héros humains
de femmes belles entre toutes
dut être aimé déjà.

HAGEN
(se penchant vers Gutrun comme pour une confidence).

Eh! songe au philtre secret
et crois en moi qui l'ai conquis.
Tel brave qu'il te plaira
par son pouvoir sera tien.
Vienne donc Siegfried ici.
Qu'il boive le philtre enivrant;
avant toi la femme qu'il vit
— bien mieux, qu'il put rechercher, —
s'efface, tombe en oubli.

(Gunther s'est rapproché de la table, il s'y appuie en écoutant avec attention.)

Or, dites:
bon semble mon conseil?

GUNTHER
(se redressant vivement)

Louanges à Grimhild
de qui ce frère nous vint!

GUTRUNE.

Oh! que Siegfried s'offre à moi!

GUNTHER.

Comment le rencontrer?

(On entend un cor au lointain, à gauche. — Hagen prête l'oreille puis se retourne vers Gunther.)

HAGEN.

Toujours en quête
d'exploits nouveaux
étroit pour lui
se fait le monde.
Lancé en ses chasses sans fin
sur ta rive il doit aborder.

GUNTHER.

Comme un ami je l'attends.

(On entend de nouveau le cor qui se rapproche. Gunther et Hagen écoutent.)

Au Rhin j'entends un cor.

Hagen descend vers le fleuve, regarde au loin, et crie de la berge :)

HAGEN.

Dans une barque
un homme, un cheval!
Qu'il souffle gai dans son cor!

(Gunther s'arrête à mi-chemin du rivage et prête l'oreille.)

HAGEN

(comme plus haut).

D'un léger battement
comme à l'aise sa main
fait fuir l'esquif,
rompt le courant!
Cet homme si fort,
ce puissant rameur,
c'est celui-là qui tua le monstre.
Siegfried, c'est lui,
oui, et nul autre!

GUNTHER.

Vient-il vers nous?

(Hagen se fait un porte voix de ses mains et crie vers le fleuve :)

HAGEN.

Hoi-ho!
Héros, qui cherches-tu?

SIEGFRIED
(au loin).

Le fils puissant de Gibich.

HAGEN.

Que sa demeure
te fasse accueil.

(Siegfried apparaît dans sa barque, près du bord.)

Halte! car c'est ici!

SCÈNE II.

(Siegfried touche au rivage. Hagen attache la barque avec une chaîne. Siegfried en sort avec son cheval.)

HAGEN.

Los! Siegfried,
cher vaillant!

(Gunther vient rejoindre Hagen sur la berge. Gutrune du haut de son siège, contemple Siegfried, d'un étonnement mêlé d'admiration. Gunther lui adresse un salut amical. Tous observent, attentifs, muets.)

SIEGFRIED
(appuyé sur son cheval, debout, tranquille, près de la barque).

Qui est maître ici?

GUNTHER.

Gunther, moi que tu veux.

SIEGFRIED.

Grande est ta gloire,
loin, au Rhin:
veux-tu lutter
ou bien m'être ami?

GUNTHER.

Nul combat,
tu es l'hôte!

(Siegfried regarde, très calme, autour de lui.)

SIEGFRIED.

Qui prend mon cheval?

HAGEN.

Confie-le moi.

SIEGFRIED.

Mon nom de Siegfried,
d'où l'as-tu su?

HAGEN.

Je t'ai reconnu
à ta vigueur.

SIEGFRIED
(remettant son cheval aux mains de Hagen).

Va, soigne mon Grane.
Tu n'as tenu
si noble coursier
en bride jamais.

(Hagen emmène le cheval. Tandis que Siegfried, pensif, le regarde s'éloigner, Gutrune, sur un signe de Hagen qui échappe au héros, disparaît, à gauche, par la porte de son logis.)

GUNTHER
(conduisant Siegfried vers la salle).

Salue en joie, héros,
le Burg où fut mon père.
Où que tu marches,
sous tes regards
prends pour tiens mes domaines.
Vois sous tes ordres
terre et gens:
sur mon corps, foi jurée,
je suis ton homme aussi.

SIEGFRIED.

Sans terre et gens je viens à toi.
Je n'ai château ni cour:
legs unique, j'ai là mon corps
qu'use à son gré la vie.
J'ai l'épée seule que j'ai faite.
Par son fer, foi jurée,
tu peux sur nous deux compter.
(Hagen, revenu, se tient derrière Siegfried.)

HAGEN.

Mais du Niblung, dit-on,
le fier trésor est ton bien!

SIEGFRIED
(se tournant vers Hagen).

Richesse dont j'eus l'oubli,
tant fais-je souci de l'or!
En la caverne qu'il vieillisse
où le monstre le gardait.

HAGEN.

Et rien ne t'a séduit?

SIEGFRIED.

Cet objet — j'ignore à quoi bon?

HAGEN.

Le Tarnhelm même:
le Niblung y mit tout son art.
Il peut, posé sur ton front,
de cent formes te revêtir.
Te plaît-il d'aller au loin,
aussitôt, loin, tu te vois.
N'as-tu donc pris que cela?

SIEGFRIED.

Un anneau.

HAGEN.

Le gardes-tu bien?

SIEGFRIED.

Fidèle, le garde une femme.

HAGEN
(à part).

Brunnhilde!

GUNTHER
(à Siegfried).

Non, Siegfried, aucun échange!
Sans prix est pareil joyau.
Mince est mon bien en regard.
Pour l'honneur seul veux-je être à toi.

(Hagen se dirige vers le logis de Gutrune et en ouvre la oprte Gutrune paraît, tenant une corne à boire pleine. Elle s'avance vers Siegfried.)

GUTRUNE.

Sois bien venu
chez Gibich, hôte!
Sa fille
t'offre le vin. (*)

(Siegfried s'incline amicalement devant elle et prend la corne à boire.)

SIEGFRIED
(levant la corne d'un air rêveur).

L'oubli vînt-il
de tous tes bienfaits,
ceci, du moins, (**)
je m'en souviendrai.
D'abord, je bois
au cœur fidèle.
Brunnhilde, c'est à toi.

(Il porte la corne à ses lèvres et boit à longs traits. Ensuite, il rend la corne à Gutrune qui rougit, se trouble et baisse les yeux. Siegfried l'envisage d'une passion subitement allumée.)

(*) *Var.:* t'offre la boisson.
(**) *Var.:* d'un pur devoir-j'aurai souvenir.

Toi dont le regard en feu m'a brûlé
tu baisses les yeux devant moi?

(Gutrune lève les yeux devant lui, en roúgissant).

SIEGFRIED
(avec élan).

Ah! belle enfant,
ferme les yeux.
Mon cœur, en mon sein,
flambe à leur feu.
Torrent embrasé, je sens là
que bout et brûle mon sang.
(d'une voix tremblante)
Gunther, quel nom a ta sœur?

GUNTHER.

Gutrune.

SIEGFRIED.

Les bonnes Runes, (*)
en son regard puis-je lire?
(il saisit passionnément la main de Gutrune)
A ton frère je me suis voué.
Trop fier, il s'en défend.
Vas-tu tromper aussi mon vœu
si je me voue à toi?

(Gutrune rencontre involontairement le regard de Hagen. Elle baisse modestement la tête, laissant voir par son attitude qu'elle ne se juge pas digne de Siegfried, et sort en chancelant. Siegfried, observé par Hagen et Gunther, la regarde sortir d'un œil ébloui.)

N'as-tu, Gunther, de femme?

GUNTHER.

Seul suis-je encor
et d'être époux loin de moi fuit l'espoir,
car celle dont j'ai désir
rien ne peut me la gagner.

(*) Le nom de Gutrune a le sens littéral de: „Bonnes Runes".

SIEGFRIED
(à Gunther vivement).
Qu'est-il d'impossible?
Suis-je point là?

GUNTHER.
Le roc altier la prit.

SIEGFRIED
(surpris, répètant les paroles sans attendre).
Le roc altier la prit?

GUNTHER.
La flamme rugit autour.

SIEGFRIED.
La flamme rugit autour?

GUNTHER.
Seul qui franchira le feu...

SIEGFRIED
(avec de grands efforts pour préciser un sonvenir qui le fuit).
Seul qui franchira le feu...?

GUNTHER.
A Brunnhilde pourra s'unir.
(L'attitude de Siegfried quand le nom de Brunnhilde est prononce, prouve qu'il a complètement perdu la mémoire.)
Mais pour moi le roc est sans route;
la flamme rugit pour moi.
(Siegfried s'éveille de sa rêverie et se tourne vers Gunther avec une fougue joyeuse.)

SIEGFRIED.
Je brave les flammes;
pour toi soit cette femme!
Ton ami suis-je
et mon cœur est tien.
Je veux être
à Gutrune uni.

GUNTHER.
Gutrune t'est accordée!

SIEGFRIED.
Brunnhilde va t'échoir.

GUNTHER.
Va-t-elle être dupe?

SIEGFRIED.
Par ce heaume aidé
prompt, j'aurai pris ton aspect.

GUNTHER.
Que nous enchaîne un serment!

SIEGFRIED.
Vœu par le sang joigne nos cœurs! (*)

(Hagen remplit de vin une corne à boire. Il la présente à Siegfried, puis à Gunther qui, de la pointe de leurs épées, s'entaillent le bras au-dessus de la corne. L'un et l'autre posent deux de leurs doigts sur cette corne, tenue entre eux par Hagen.)

Sève de vie,
sang généreux,
tombe en cette boisson!

GUNTHER.
Sainte ardeur
des frères unis,
Mêle au vin notre sang.

TOUS LES DEUX.
Ferme, je bois à l'ami.
Libre et joyeux,
fleuris entre nous,
vœu qui nous rend frères.

GUNTHER.
Qui trahit son serment, (**)

(*) *Var.:* Vœu fraternel joigne nos cœurs!
(**) *Var.:* Qui déchire l'accord.

SIEGFRIED.

Qui forfait à l'ami,

TOUS LES DEUX.

Que son sang versé
clair au breuvage
s'épanche en flots brûlants
pour vengeance à l'ami!

(Gunther boit et offre la corne à Siegfried.)

GUNTHER.

Tel suis-je lié!

(Siegfried boit à son tour et rend la corne vide à Hagen.)

SIEGFRIED.

Tel bois-je, féal!

(Hagen tranche la corne en deux morceaux. Gunther et Siegfried se tendent la main. Après quoi Siegfried remonte vers Hagen qui, durant le serment, s'est tenu en arrière.)

SIEGFRIED
(à Hagen).

Pourquoi ne te joindre à nous?

HAGEN.

Mon sang n'est bon pour ce vin;
point n'est-il pur
comme est votre sang.
Trouble et froid,
morne en moi,
jamais ma joue n'est rouge.
Je dois donc fuir
l'ardeur des serments.

GUNTHER
(à Siegfried).

Laisse ce sombre esprit. (*)

(Siegfried reprend son bouclier.)

(*) *Var.:* Laisse l'homme sans joie!

SIEGFRIED.

Prompts, au départ!
Ma barque est là:
Vite, nous, à la roche.

(Il se rapproche de Gunther pour s'entendre avec lui.)

Une nuit, au fleuve,
reste en la barque.
La femme t'y rejoindra.

(Il s'apprête à partir et fait signe à Gunther de le suivre.)

GUNTHER.

Sans nul repos tu pars?

SIEGFRIED.

Je n'aspire qu'au retour.

(Il se rend au rivage pour détacher la barque.)

GUNTHER.

Toi, Hagen,
ici fais la garde.

(Gunther suit Siegfried vers le fleuve. Tandis qu'ils déposent leurs armes dans la barque, préparent la voile et vaquent à tous les apprêts, Hagen prend sa lance et son bouclier. Gutrune paraît au seuil de son logis au moment où Siegfried, lançant la barque, la pousse d'un seul coup au milieu du fleuve. Hagen, armé de sa lance et de son bouclier, s'assied à son aise à l'entrée du palais.)

GUTRUNE.

Où donc vont-ils si vite?

HAGEN.

Chercher Brunnhilde au roc.

GUTRUNE.

Siegfried?

HAGEN.

Vois par ce trait,
pour femme s'il te désire!

GUTRUNE.

Siegfried mien!

(Elle rentre, vive et joyeuse. — Siegfried a saisi la rame et fait descendre le courant à la barque. On ne tarde pas à la perdre de vue.)

HAGEN

(assis, immobile, contre un des poteaux de la salle).

Je reste à mon guet,
garde du fief,
pour écarter l'ennemi.
Fils de Gibich, bon est le vent
qui mène à l'épouse, l'époux!
Il tient la barre, le fort héros
pour toi s'offrant au péril.
Sa propre femme
il va te livrer.
Moi, j'attends de lui l'anneau!
Allez, fils libres,
têtes légères,
faites donc voile gaîment!
Qu'on me méprise;
on va servir
du Niblung le fils!

(Un rideau d'avant scène, qui encadrait le mur du palais, tombe et dérobe le théâtre aux spectateurs.)

SCÈNE III.

(Le rideau se rouvre. — Le sommet du roc des Walkyries, comme au prologue. Brunnhilde est assise à l'entrée de la grotte, et, muette, absorbée dans ses pensées, contemple l'anneau de Siegfried. Toute à la douceur de ses souvenirs, elle le couvre de baisers. Lointains roulements de tonnerre. Brunnhilde lève les yeux; elle écoute; elle se reprend à contempler l'anneau. Un éclair éblouissant. Elle écoute encore et scrute des yeux le lointain d'où vient vers le roc une sombre nuée d'orage.)

BRUNNHILDE.

Un frisson d'autrefois
vient jusqu'à moi du large:
l'espace vibre
au vol d'un coursier;

à travers la nue il court vers le roc.
Qui dans l'exil vient à moi?

La voix de Waltraute
(au loin).

Brunnhilde!
Sœur! Dis si tu veilles?
(Brunnhilde se lève.)

Brunnhilde.

Waltraute, là!
si doux m'est l'appel!
(Criant vers le fond du théâtre.)
C'est toi, sœur?
Toi, m'oser approcher?
(Elle court vers la crête du roc.)
Dans ce bois qui t'est connu,
vite descends,
et laisse là ton cheval.

(Elle se jette dans le bois de sapins d'où monte comme une rumeur de tempête. Elle reparaît, dans une vive émotion, avec Waltraute, dont, joyeuse, elle ne remarque pas la physionomie tourmentée.)

Est-ce bien toi?
Quel cœur as-tu
toi qui sans crainte
Brunnhild viens saluer?

Waltraute.

C'est pour toi qu'ici j'ai volé.

Brunnhilde.

Quoi! oses-tu, dans ta pitié,
enfreindre l'arrêt du père?
ou plutôt, réponds:
Wotan pour moi
s'est-il fait moins dur?
Quand, malgré le maître,
Siegmund eut mon aide,
fille coupable,

pourtant son vœu j'ai rempli.
Sa colère est tombée,
je le sais.
Enfermée en un lourd sommeil
s'il m'enchaîna sur ce roc.
S'il me voua, faible, à l'homme,
au passant venu m'éveiller,
ma prière ardente
toucha son cœur.
Un rouge brasier,
entourant le rocher,
au lâche barra le chemin.
Tel mon bonheur
est sorti de ma peine.
L'insigne héros
me prit pour épouse!
En sa tendresse
brûle et chante mon être.

Elle embrasse Waltraute d'une effusion que celle-ci, impatiente et craintive, cherche à contenir.)

N'es-tu jalouse de mon sort?
A mes ivresses veux-tu te joindre,
prendre part à mes joies?

WALTRAUTE

(vivement).

Etre complice
d'un délire sans nom!
Un autre plus grave souci
me fait braver la défense.

BRUNNHILDE

(commençant à s'apercevoir, enfin, de la farouche surexcitation de Waltraute).

Trouble et peur, font ta misère?(*)
Donc le père s'irrite toujours?
Tu crains son courroux qui sévit?

(*) *Var.:* chargent ton être?

WALTRAUTE
(sombre).

Qu'il soit à craindre,
mon tourment trouve sa fin!

BRUNNHILDE.

Quelles énigmes pour moi!

WALTRAUTE.

Sois patiente
et m'écoute avec soin.
Au Walhall me ramène l'angoisse
du Walhall qui me chassa.

BRUNNHILDE
(effrayée).

Que font les divins chefs du monde.

WALTRAUTE.

Pèse le sens de mes paroles.
Lorsque tu fus partie,
le dieu nous tint hors des batailles.
Plus de règle,
nous chevauchons au hasard.
Au Walhall, loin des héros,
s'en va notre père.
Sur son cheval,
sans repos ni fin,
il parcourt en tous sens l'univers.
Hier, il nous revint;
dans sa main
il tenait sa lance brisée,
du glaive d'un brave rompue.
Muet, d'un signe,
aux guerriers, il fit à l'instant
le frêne du Monde abattre.
Le tronc en pièces,
le bois s'amoncelle
ainsi qu'un bûcher

entourant l'auguste palais.
Les dieux y font leur assemblée.
Au trône sublime il s'assied.
Près de lui se rangent,
tremblants, tous les autres.
En cercle, autour,
la foule immense des braves.
Lui, siège
sans un mot,
sur l'alme trône,
morne, pensif,
l'épieu rompu
serré dans son poing.
Des fruits de Holda
plus il ne veut.
Pâles d'angoisse,
tous les dieux attendent.
Ses corbeaux, noir couple,
vont par le monde.
S'ils rapportaient,
d'heureux messages un jour
lors, encore,
l'ultime fois
il sourirait à jamais!
A ses pieds, en larmes,
nous gisons, Walkures;
sourd reste le père
à nos plaintes.
Des craintes sans fin,
rongent nos cœurs défaillants.
J'ai sangloté
sur sa poitrine;
ses yeux ont pleuré.
Il t'évoque, Brunnhilde, toi!
Profond soupir!
L'œil se ferme,
et, comme en rêve,
sortent ces mots:

«Aux pures eaux du fleuve,
si cet anneau, par elle est rendu,
d'anathème, enfin,
se sauvent dieu et monde!»
Pensive, alors,
quittant la salle,
où tous se taisent,
vite, je pars.
En hâte et sans bruit,
je prends mon cheval;
Je fends l'orage vers toi.
Toi, ma sœur,
écoute-moi:
tout le possible, (*)
le veuille ton cœur.
Sauve les dieux de l'horreur!
(Elle se jette aux pieds de Brunnhilde.)

BRUNNHILDE
(calme).

Quel rêve amer, sinistre,
m'a déroulé ton récit!
Du saint nuage
couvrant les dieux
mon cœur trop simple est trop loin.
J'écoute sans te comprendre;
vague et vide
m'est ton discours.
En tes regards
chargés de peine
vif luit un éclair.
Ta joue est pâle,
o blême sœur,
qu'attend ton trouble de moi?

WALTRAUTE
(avec violence).

C'est à ton doigt l'anneau.

(*) *Var.:* Ce que tu peux.

C'est lui: — Suis mon conseil:
Pour Wotan, jette-le loin!

BRUNNHILDE.

L'anneau? moi, loin?

WALTRAUTE.

Aux flots qu'il retourne à l'instant.

BRUNNHILDE.

Aux flots rendre
moi, l'anneau?
de Siegfried don d'amour?
Es-tu sensée?

WALTRAUTE.

Cède, vois mon tourment!
Du monde, en lui
gît le sûr désespoir.
Jette la bague
loin, par les ondes.
Notre misère s'achève
si la maudite rentre en les flots.

BRUNNHILDE.

Ah! sais tu ce qu'il est pour moi?
Peux tu l'apprendre, fille sans cœur?
Plus qu'un Walhall d'ivresse,
plus que la splendeur des dieux
m'est cet anneau.
L'éclat de son or brillant,
l'éclair de son feu jailli,
plus me touchent
que des célestes maîtres
tout le bonheur.
Heureuse, j'y vois
luire que Siegfried m'aime!
Siegfried m'aime!

Oh! laisse ma joie se répandre!
Elle naît de l'anneau.
Va-t-en vers les dieux
qui tiennent conseil.
Sur mon anneau,
répète leur ceci:
L'amour est toute ma vie.
Loin d'eux j'en garde le gage.
Tombe en ruines,
Walhall, claire splendeur!

WALTRAUTE.

Cœur infidèle!
Quand je pleure,
ma sœur, sans pitié me délaisse!

BRUNNHILDE.

Quitte ce lieu!
vole à cheval!
Renonce à prendre l'anneau.

WALTRAUTE.

Las! las! las! ma sœur!
Dieux, au Walhall, las!

(Elle se précipite au dehors. — Bientôt, du bois de sapins, s'élève une nuée d'orage, avec un bruit d'ouragan.)

BRUNNHILDE

(suivant du regard la nuée orageuse, traversée d'éclairs, vite évanouie à l'horizon).

Nue, éclair,
Ce vent te pousse
loin de mon roc!
Vers moi ne viens plus jamais!

(Le soir tombe. Dans la profondeur la flamme se fait graduellement plus vive. Brunnhilde contemple l'horizon, paisiblement.)

L'ombre indécise
tombe aux cîmes.
Vive, flambe

La flamme gardienne à leur pied.

(L'éclat des flammes se rapproche. — Des langues de feu, de plus en plus ardentes, lèchent le bord du rocher.)

Pourquoi, grondantes,
bouillonnent ces vagues de feu?
Vers l'âpre crête
roule le fleuve embrasé.

(Un cor résonne au fond du théâtre — avec un tressaillement d'émotion.)

Siegfried!
Siegfried revient!
Son appel monte vers moi!
Là! là! que je vole
vers mon seul dieu, à moi!

(Elle s'élance, exaltée, vers la crête du roc. Des flammes jaillissent. Siegfried en émerge et saute sur la saillie d'une haute roche. — Les flammes s'arrêtent et reculent vers la profondeur. On ne voit plus que leurs reflets.)

Trahison!

(Elle recule, terrifiée, jusqu'à l'avant-scène d'où elle considère Siegfried dans une stupeur muette. Siegfried a sur le front le Tarnhelm qui lui dérobe le visage, ne laissant que les yeux à découvert. Il a pris l'aspect de Gunther.)

Qui vient à moi?

(Siegfried, toujours au fond, sur la roche, immobile, appuyé sur son bouclier, regarde Brunnhilde.)

SIEGFRIED
(d'une voix déguisée, plus sombre).

Brunnhilde, un homme est là
qui, des flammes, n'a point peur.
Toi, je te prends pour femme;
donc fais ce que je veux.

BRUNNHILDE
(avec un tremblement violent).

Quel est celui qui peut se faire
du plus fort ainsi l'égal?

SIEGFRIED
(comme précédemment).

Le maître qui te tient
par force aura raison.

BRUNNHILDE.

Un sorcier
peut à ce roc venir! (*)
Un aigle qui vole
et veut sa proie!
Quel es-tu, toi, maudit?
Viens-tu du monde?
Sors-tu de Hella
pleine de nuit?

SIEGFRIED
(d'un ton d'abord hésitant mais qui se raffermit à mesure qu'il parle).

Un Gibichung suis-je
et Gunther est mon nom.
Toi, femme, obéis-moi!

BRUNNHILDE
(éclatant en désespoir).

Wotan! farouche dieu,
sans pitié!
Las! Clair accuse
l'arrêt cruel!
Affront et peine,
c'est tout mon sort!
(Siegfried saute de la roche et s'avance.)

SIEGFRIED.

La nuit est là;
au lit nuptial
viens recevoir ton maître.
(Brunnhilde lève, menaçante, le doigt où brille l'anneau de Siegfried.)

BRUNNHILDE.

Non, fuis!
Crains cet emblême!
L'outrage reste impuissant.
Du mal, l'anneau me défend.

(*) *Var.:* Peut jusqu'à moi venir.

SIEGFRIED.

Droit d'époux naisse pour Gunther!
Par l'anneau sois sous sa loi.

BRUNNHILDE.

Va-t-en, infâme,
lâche voleur!
Et n'ose de moi t'approcher!
Mieux qu'un acier
m'arme l'anneau. (*)
Non, perds tout espoir.

SIEGFRIED.

Je vais te le prendre
puisqu'il le faut.

(Il s'élance sur elle; ils luttent: Brunnhilde lui échappe, s'enfuit et se retourne pour se défendre. — Siegfried la reprend une seconde fois; elle s'enfuit encore; il la ressaisit. La lutte redouble de violence. Il s'empare de sa main et arrache du doigt l'anneau. Brunnhilde pousse un cri terrible. Comme brisée, elle tombe dans ses bras. Involontairement, son regard rencontre les yeux de Siegfried. Siegfried la laisse glisser sans force sur le banc de pierre, à l'entrée de la grotte.)

SIEGFRIED.

Vois, c'en est fait!
C'est Gunther ton époux;
vers ton réduit, guide-moi!

BRUNNHILDE
(regardant devant elle, épuisée).

Que peut ta faiblesse,
o pauvre femme!

(Siegfried, d'un geste impérieux, la force à se relever. — Tremblante, d'un pas chancelant, elle regagne son réduit. — Siegfried tire son épée.)

SIEGFRIED
(reprenant sa voix naturelle).

Toi, Nothung, sois témoin.
Tout est loyal ici.
Gardant la foi due au frère,
elle et moi, sépare-nous!

(Il suit Brunnhilde.)

(*) *Var.:* Fort comme acier — rend cet anneau.

ACTE II.

SCÈNE I.

(Au bord du Rhin, devant le palais des Gibichungs. A droite, l'entrée ouverte du palais; à gauche la rive du fleuve d'où monte, en travers de la scène, une hauteur rocheuse, sillonnée de plusieurs sentiers, dirigés vers la droite, au fond du théâtre. Là, et se dressant sur le même plan, une pierre sacrée en l'honneur de Fricka et une autre en l'honneur de Donner. Entre les deux, mais plus haut, une pierre plus grande en l'honneur de Wotan. — C'est la nuit. — Hagen, la lance au bras, le bouclier contre son flanc, est assis et dort adossé à un pilier du palais. — La lune jette, tout à coup, une vive lueur sur lui et sur ce qui l'entoure immédiatement. On voit Alberich accroupi devant le dormeur aux genoux duquel il appuie ses bras.)

ALBERICH

(à voix basse).

Dors-tu, Hagen, mon fils?
Tu dors et restes sourd
à l'être sans sommeil?

HAGEN

(à voix basse, semblant toujours dormir, bien qu'il ait les yeux ouverts).

Va, je t'entends, alfe sombre.
Que viens-tu, quand je dors, me dire?

ALBERICH.

Apprends quel pouvoir
tu peux attendre,
si tu es brave,
toi qu'ainsi ta mère enfanta!

HAGEN

(comme précédemment).

Si d'elle j'eus du cœur
lui dois-je rendre grâce
d'avoir cédé à ta ruse?
Tôt vieux, laid, blafard,
je hais la joie,
triste à jamais!

ALBERICH
(toujours même jeu que plus haut).

Hagen, mon fils,
Haine aux joies!
Moi, sombre, chargé de peine,
tu m'aimes comme tu dois.
Toi, robuste,
brave, adroit,
ceux que dans l'ombre poursuivent nos coups,
vois quelle détresse leur vient.
Le ravisseur de l'anneau,
Wotan, voleur plein de rage,
par sa propre race
se vit abattre
et le Wœlsung lui prit
puissance et vigueur.
Avec lui, l'auguste engeance
attend, tremblante, sa chute.
Du dieu plus d'effroi;
tous ensemble s'abîment!
Dors-tu, Hagen, mon fils?

HAGEN
(gardant son attitude).

La force des dieux
qui va l'avoir?

ALBERICH.

Moi et toi!
A nous l'univers
si sur ta foi je puis compter,
si même fureur nous tient.
Wotan vit sa lance rompue
quand Fafner, le monstre, avait succombé.
L'anneau est aux mains de l'enfant;
toute puissance est son partage;
Walhall et Niebelheim tremblent sous lui.
L'anathème s'écarte
du brave sans peur.

De l'anneau il ne sait le prix
et vain reste à son doigt le joyau.
Rieur, il laisse l'amour
brûler sa vie sans fin.
Sous nos efforts il faut qu'il succombe!
Dors-tu, Hagen, mon fils?

HAGEN
(comme précédemment).
Lui même, à le perdre
m'aide déjà.

ALBERICH.
Le cercle d'or, l'anneau,
sache le prendre!
Une femme vit,
toute au Wœlsung vouée.
Sur son conseil, s'il vient au fleuve
vers les filles qui jadis m'ont trompé
et qu'il leur rende l'anneau,
ma perte est sans espoir:
nulle ruse n'y ferait rien.
Donc, sans relâche,
veille à l'anneau!
Vaillant t'ai-je fait à mon gré
pour qu'au héros tu sois redoutable,
mais fort pas assez
pour vaincre un dragon
aux seuls coups du Wœlsung promis!
De male haine.
Je t'ai nourri,
et j'attends ma vengeance.
Reprends l'anneau sur le Wœlsung
à Wotan fais honte!
Jures-tu,
Hagen, mon fils?

(A partir de ce moment, l'obscurité s'épaissit de nouveau autour d'Alberich. — L'aube en même temps commence à poindre au fond.)

HAGEN
(toujours immobile).
L'anneau, va, j'y touche!
Sois en repos.

ALBERICH.
Jures-tu
Hagen, mon fils?
(A mesure qu'Albérich disparait, sa voix se fait plus faible)

HAGEN.
Je me jure.
Trêve à tes craintes!

ALBERICH.
Du cœur, Hagen, mon fils,
sois fidèle!
Du cœur! Du cœur! Va!
(Alberich a disparu tout à fait. — Hagen, toujours dans la même attitude, considère d'un regard fixe le Rhin où grandit la clarté de l'aurore.)

SCÈNE II.

(La lumière brille sur le Rhin de plus en plus vive. — Hagen tressaille. — Siegfried survient brusquement tout près de la rive, en arrière d'un buisson.)

SIEGFRIED.
Hoi-ho! Hagen!
Homme las, c'est moi. J'arrive.
(Il a repris ses traits véritables, mais le Tarnhelm est encore sur son front; il l'en retire et, sans s'arrêter, le pend à sa ceinture.)

HAGEN
(se levant sans hâte).
Hé! Siegfried!
Héros rapide!
D'où nous tombes-tu?

SIEGFRIED.

Du roc enflammé!
J'en viens d'une haleine ici
où sonne ma voix
— Si prompt fut mon retour!
Plus lentement suit le couple.
L'esquif l'amène à vous.

HAGEN.

Conquise, Brunnhilde?

SIEGFRIED.

Mais Gutrune?

HAGEN
(appelant vers le palais).

Hoi-ho! Gutrune!
Hâte toi! Siegfried est là.
Que tardes-tu?

SIEGFRIED
(retournant vers le palais).

Je vais vous dire
Comment Brunnhild vint.
(Gutrune sort de la salle et s'avance.)
Fais bon visage,
fille de Roi,
à qui t'apporte du bonheur.

GUTRUNE.

Freia soit pour toi
au nom des femmes propice!

SIEGFRIED.

Libre et douce
ici sois ma joie!
Pour femme aujourd'hui je te prends.

GUTRUNE.

Alors, Brunnhilde suit mon frère?

SIEGFRIED.
Vite ils se sont fiancés.

GUTRUNE.
Sauf de la flamme il sortit?

SIEGFRIED.
Lui n'en a pu rien souffrir,
pour lui c'est moi qui passai.
De ma foi c'est bien le gage?

GUTRUNE.
La flamme t'épargna?

SIEGFRIED.
Joyeux me rendait le brasier.

GUTRUNE.
Donc Brunnhilde
crut voir Gunther?

SIEGFRIED.
Oui, j'avais pris ses traits;
le Tarnhelm l'a permis.
Par Hagen, j'eus ce conseil.

HAGEN.
C'était un bon avis.

GUTRUNE.
Tu domptes la fière femme?

SIEGFRIED.
Non. — C'est Gunther seul.

GUTRUNE.
Tu l'épouses en son nom?

SIEGFRIED.
A l'époux soumise, Brunnhilde
reste ainsi durant une nuit.

GUTRUNE.
Mais l'époux n'est-ce donc toi?

SIEGFRIED.
A Gutrune seule est Siegfried.

GUTRUNE.
En ta couche veille Brunnhilde?

SIEGFRIED.
Entre l'Ouest et l'Est,
(montrant son épée)
le Nord!
Si près est Brunnhild' bien loin.

GUTRUNE.
Comment à Gunther
la remets-tu?

SIEGFRIED.
Par les flammes déjà moins ardentes,
à l'aube,
de la roche je la conduis au val.
Au bord du Rhin,
prompt, je laisse place
à Gunther tout seul.
Par la vertu du heaume
vite j'arrive ici.
Un vent très vif conduit,
les tendres amants vers nous.
Donc tout soit prêt pour l'accueil!

GUTRUNE.
Siegfried! homme si fort!
Quel trouble tu mets en moi!

HAGEN
(qui s'est avancé vers la rive).
Au lointain parait une voile!

SIEGFRIED.
Rends grâce au messager!

GUTRUNE.
Tous faisons pour Brunnhilde fête,
et qu'elle soit chez nous heureuse!
Toi, Hagen,
fais l'appel de joie aux hommes,
qu'ils soient présents aux noces!
Femmes joyeuses
aussi j'aurai.
A mon bonheur qu'elles aient part!
(Elle marche du coté du palais et se retourne vers Siegfried.
(à Siegfried)
Es-tu las, froid héros?

SIEGFRIED
(lui offrant la main et la suivant vers le palais).
Pour t'aider (*)
me voici.

SCÈNE III.

Hagen est monté sur une haute roche au fond du théâtre. De là, il souffle dans sa trompe.

HAGEN.
Hoi-ho! Hoi-ho! ho-ho!
Les hommes d'armes,
tous debout! Tous
Las! Las!
Armes! Armes!
Armes partout!
Bonnes armes!

(*) *Var.:* Pour te suivre

Fortes armes!
Durs tranchants!
Urgence est là!
Urgence! Las! Las!
Hoi-ho! Hoi-ho! Hoi-ho!

(Des trompes sonnent, à droite et à gauche, au fond du théâtre. — Hagen, toujours dans la même attitude sur le rocher souffle de nouveau dans la sienne. — Les hommes entrent en scène.

UN HOMME. (*)
Que veut ce cor?

UN AUTRE.
Pourquoi cet appel?

D'AUTRES.
Pourquoi cet appel.
Nous sommes en armes!
Hagen! Hagen!
Hoi-ho! Hoi-ho!
Quelle urgence est là?
Qui doit-on frapper?
Qui fond sur nous?
Où Gunther est-il?
Court-il un danger?
Pour qui craint-on?
Tranchants sont nos fers
Hoi-ho! Hoi-ho!
Hagen!...

HAGEN
(toujours sur le rocher).
Tous, soyez prêts:
Aucun retard!
Gunther vers nous revient;
une femme à lui s'unit.

(*) Les paroles et les interjections de ce grand ensemble concertant ne peuvent être complètement traduites que sous la musique.

LES HOMMES.
Est-ce un péril?
Qui le combat?

HAGEN.
Puissante est la femme
qu'il mène ici.

LES HOMMES.
A-t-il des parents
lancés à sa suite?

HAGEN.
Seul il vient à nous:
nul ne suit.

LES HOMMES.
Il tint tête au danger?
Il fit fuir l'agresseur?
Parle donc!(*)

HAGEN.
Celui qui tua le dragon,
Siegfried le fier
fut son sauveur.

UN HOMME.
Alors quel recours à notre aide?

UN AUTRE.
Qu'a-t-on besoin de nous?

HAGEN.
Maints taureaux forts qu'on abatte:
qu'au lieu saint coule
pour Wotan leur sang.

(*) *Var.*: Les trois mots: „Sag' es an!" ne figurent que dans la partition.

LES HOMMES.

Puis, Hagen
que nous ordonnes-tu? (*)

HAGEN.

Qu'un sanglier s'immole
pour plaire à Froh;
Que le bouc le plus grand
tombe pour Donner;
Meurent des agnelles pour Fricka
qui donne bon mariage!

LES HOMMES
(d'une gaîté croissante).

Mortes les bêtes,
de nous qu'attends-tu?

HAGEN.

La corne à boire.
Vous tendent les chères femmes
avec hydromel
et joyeux vin!

LES HOMMES.

La corne à la main
quel est notre devoir?

HAGEN.

Ferme, buvez
jusqu'à pleine ivresse, (**)
pour que les dieux, en leur gloire,
au noble hymen soient propices!
(les hommes éclatent bruyamment de rire.)

LES HOMMES.

Joie et bonheur
nous sont promis (***)

(*) *Var.:* Mais, Hagen, que nous voulais-tu donc?
(**) *Var.:* Que l'ivresse vous prenne.
(***) *Var.:* Rient sur le Rhin.

si Hagen le sombre
s'amuse si bien!
Le houx des bois
n'a plus d'épines;
en héraut de noces(*)
ou l'a changé.
Joie et bonheur
nous sont promis
si Hagen le sombre
s'amuse si bien!

(Hagen jusque là reste très grave, descend de la roche et vient au milieu des hommes.)

HAGEN.

Cessez de rire,
braves Leudes!
Voici votre Reine
Brunnhilde avec son époux.

(Il indique aux guerriers un point du rivage-les uns gravissent la roche; les autres se groupent sur la berge pour voir ceux qui arrivent. Hagen s'approche de quelques uns d'entre eux.)

HAGEN.

Pour son service,
tous, soyez prêts.
Vienne un affront,
prompt, qu'on la venge!

(Il se dirige lentement vers le fond, sur le côté. Presque aussitôt, arrive sur le Rhin la barque qui porte Gunther et Brunnhilde.)

UN HOMME
(sur la roche).

Los!(**)

(Tous ceux qui épient sur la hauteur descendent au rivage.)

LES HOMMES.

Los! Los! Joie!
Los! Los!

(*) *Var.:* Il y a ici un jeu de mots intraduisible. Hagedorn (l'aubépine), reproduit le nom de Hagen en la défigurant et s'applique au personnage comme un surnom.

(**) *Var.:* Partout où se trouve, en français, l'exclamation „Los!“ on peut, à l'exécution, si l'on y voit quelque avantage, substituer le mot: „Gloire!“

SCÈNE IV.

(Gunther et Brunnhilde débarquent. Gunther conduit gravement Brunnhilde en la tenant par la main. Les hommes se rangent avec respect sur leur passage.)

LES HOMMES.

Los à Gunther
Los! Los à l'épousée!
Los à Gunther
Los à tous les deux!
Joie! Gloire!

(Ils frappent bruyamment sur leurs armes. — Gunther présente Brunnhilde, très pâle les yeux baissés.)

GUNTHER.

Brunnhild', l'auguste femme.
Vient sur le Rhin régner.
Si noble épouse
ne fut au monde.
La race qui fleurit ici,
grâce aux divines faveurs,
d'insigne gloire
va resplendir.

LES HOMMES,
frappant solennellement sur leurs armes.

Gloire à toi!
Joie à l'heureux époux!

(Gunther guide vers le palais Brunnhilde, dont les yeux sont toujours baissés. — Du palais, au même instant, sortent Siegfried et Gutrune, accompagnée de femmes. — Gunther s'arrête près du seuil.)

GUNTHER.

Salut, fidèle héros;
Salut, sœur si douce!
Je vois ton bonheur d'être à l'homme
qui pour épouse t'obtint.
Voici deux couples
dignes d'envie: (*)

(Il conduit Brunnhilde plus en avant.)

*) *Var.:* En joie deux couples — sous pres yeux brillent.

Brunnhild' et Gunther;
Gutrune et Siegfried.

(Brunnhilde, effrayée, lève les yeux et voit Siegfried. Elle le regarde avec surprise. — Gunther qui a laissé brusquement la main de Brunnhilde, reste immobile d'étonnement, ainsi que tous les spectateurs.)

DEUX HOMMES
(bas).

Qu'a-t-elle?

DEUX AUTRES
(de même).

Qu'a-t-elle?

SIX AUTRES.

Est-ce folie?

(Brunnhilde commence à trembler. — Siegfried fait quelques pas vers elle.)

SIEGFRIED.

Ses yeux que fixent-ils?

BRUNNHILDE
(ne pouvant plus se dominer).

Siegfried — là . . . Gutrune . . ?

SIEGFRIED.

Sœur bien chère à Gunther,
elle est mienne.
Tu es à lui.

BRUNNHILDE
(d'une violence terrible).

Moi? . . Gunther? . . Tu mens!

(Elle chancelle et va tomber à la renverse. — Siegfried la soutient.)

Mon œil s'obscurcit.

Presque défaillante dans les bras de Siegfried et le regardant)

Siegfried . . . me trahit?

SIEGFRIED
(à Gunther).

Gunther, ton épouse souffre!

(Gunther s'approche.)

SIEGFRIED
à Brunnhilde.

Reviens à toi:
c'est ton fidèle.

(Brunnhilde reconnaît l'anneau au doigt de Siegfried et pouss un cri terrible.)

BRUNNHILDE.

Ah! . . l'anneau . . .
à cette main!
Lui? . . Siegfried? . .

(Hagen rejoint les hommes au fond du théâtre.)

DES VOIX D'HOMMES.

Eh! quoi? — Eh! quoi?

HAGEN
(aux hommes).

Ouvrez l'oreille,
écoutez sa plainte!

BRUNNHILDE
(cherchant à dompter son effroyable émotion).

Un anneau brille
là, sur ton doigt;
ta main l'usurpe;
il me fut pris
(montrant Gunther)
par cet homme!
Comment de sa main
l'anneau te vint-il?

(Siegfried considère attentivement la bague à son doigt.)

SIEGFRIED.

L'anneau ne me vient pas de lui.

BRUNNHILDE
(à Gunther).

Toi qui m'as pris l'anneau
par qui je suis à toi,
proclame donc ton droit
et ressaisis ton gage.

GUNTHER
(dans un grand embarras).
L'anneau?.. Il l'eut d'un autre.
Mais le connais tu bien?

BRUNNHILDE.
Où caches-tu la bague
dont tu fis ta proie?
(Gunther se tait, profondément anxieux.)

BRUNNHILDE
(se redressant furieuse et designant Siegfried).
Ah! c'est lui seul,
lui qui m'a ravi l'anneau.
Siegfried!
O fourbe voleur!
(Tous, angoissés, regardent Siegfried comme absorbé dans la contemplation de l'anneau et perdu dans ses réflexions.)

SIEGFRIED.
D'aucune femme
n'ai-je cet or;
sur nulle femme
n'ai-je conquis tel bien.
Bien vrai, il fut d'un combat le prix
devant Neid'höhl où, sous mon fer,
le puissant dragon a péri.

HAGEN
(s'avançant entre eux).
Brunnhild', noble cœur,
si tu connais l'anneau
et si de toi Gunther l'eut.
il est à lui
et Siegfried l'acquit par un dol;
or, qui fut fourbe
doit justice!

BRUNNHILDE
(dans une poignante expression de douleur, hâletante):
Mensonge! Mensonge!

Dol lâche entre tous!
O traître! ô traître
comme jamais il n'en fut!

GUTRUNE ET LES FEMMES.
Un traître? Qui donc?

BRUNNHILDE.
Dieux sublimes,
Maîtres célestes,
est-ce le fruit de vos desseins?
Dois-je connaître
des maux inconnus?
Est-ce un outrage
qu'une autre ait subi?
Soit ma vengeance
aussi sans pitié!
Brûle ma rage
sans s'éteindre jamais!
Prenne Brunnhild'
un cœur impassible!
Que je l'écrase,
lui, le trompeur.

GUNTHER.
Brunnhild', ma femme,
calme toi.

BRUNNHILDE.
Va-t'en, ô traître,
dupe toi-même!
Sache donc, peuple,
que lui,
non l'homme là,
est mon époux!

LES FEMMES.
Siegfried?
De Gutrun l'époux?

BRUNNHILDE.
Il m'a soumise
au charme d'aimer.

SIEGFRIED.
De ton honneur
fais-tu litière?
La langue qui m'accuse,
ne dois-je ici la confondre?
Dites si je suis sans foi!
Vœu par le sang
m'a de Gunther fait frère.
Nothung, ma bonne épée,
tint le serment sacré.
Sa lame fut l'obstacle
placé entre elle et moi.

BRUNNHILDE.
Héros trop rusé,
comme tu mens!
Mal as-tu pris
ton glaive à témoin.
Si j'en connais la lame,
mieux vis-je la gaîne
où sommeillait si bien
sur le mur
Nothung, fidèle amie,
lorsqu'aimante
je fus sous ton jong.
(Hommes et femmes se mêlent dans une vive agitation.)

LES HOMMES.
Quoi! Est-ce un parjure?
Traître à l'honneur de Gunther?

LES FEMMES.
Est-ce un parjure?

GUNTHER.

L'affront m'accable;
honte est sur moi,
si tu n'opposes
rien à ses cris!

GUTRUNE.

Fourbe, Siegfried!
Est ce donc vrai?
Démontre
qu'à faux elle a parlé!

DES HOMMES.

Parle bien haut,
si tu es pur!

D'AUTRES.

Qu'elle se taise!

LES PREMIERS.

Fais le serment!

SIEGFRIED.

Contre sa plainte
je vais jurer:
Qui n'a point peur
pour son arme ici?

HAGEN.

Prends mon fer de lance
j'ose l'offrir:
qu'il soit gardien du serment!

(Les hommes forment le cercle autour de Siegfried et de Hagen. — Hagen présente sa lance. Siegfried pose deux doigts de sa main droite sur la pointe.)

SIEGFRIED.

Clair épieu,
arme très sainte

fais droit aux justes paroles!
Sur ta pointe vive
fais-je serment:
Pointe, sacre mon vœu!
Où peut ton fer m'atteindre,
perce ma chair;
où la mort sur moi peut fondre
fonds sur mon corps,
si cette femme dit vrai,
si j'ai au pacte manqué!

(Brunnhilde entre en furie dans le cercle, arrache la main de Siegfried de la lance et en saisit la pointe.)

BRUNNHILDE.

Clair épieu,
arme très sainte,
fais droit aux justes paroles!
Sur ta pointe vive,
fais-je serment:
Pointe, sacre mon vœu!
Je voue ici ton fer
pour qu'il le frappe;
Le tranchant en soit béni
pour qu'il le perce,
celui qui rompit ses serments,
ce traître qui ment encor!

LES HOMMES.

Viens, Donner,
roule ta foudre!
Etouffe leurs âpres fureurs!

SIEGFRIED.

Gunther, veille a ta femme
qui ment et t'ose insulter.
Laisse en paix guérir
la fauve fille du roc;
que sa sauvage humeur s'apaise!
Crois qu'un sorcier

empli de fiel,
contre tous deux l'excita!
Vous, hommes,
loin tenez-vous,
loin des aigres clameurs!
La fuite vaut beaucoup mieux
dans ces batailles de cris.

(s'approchant de Gunther)

Vrai, j'enrage plus que toi
qu'elle ait mal pris le change.
Le Tarnhelm, j'en ai peur,
laissa percer mes traits ...
Rancœur de femme
passe bientôt:
D'être ici ton épouse
trop heureuse vas-tu la voir.

(il se retourne vers les hommes)

Vite, les hommes!
Tous au banquet!

(aux femmes)

Leste, aux noces
qu'aident les femmes!
Rires joyeux
sonnent partout!
Palais et bois
gai sans mesure
vont me voir aujourd'hui.
Qui d'amour se charme,
suive mon ivresse ardente
pour m'égaler en bonheur!

(Siegfried enlace, dans un mouvement de joyeux abandon, la taille de Gutrune et rentre avec elle dans la salle. Les hommes et les femmes se joignent à eux, gagnés par leur joie. — La scène est bientôt vide. Seuls, Brunnhilde, Gunther et Hagen sont restés. — Gunther, dans un trouble profond et agité d'une humeur terrible, s'est assis à l'écart et se cache le visage. — Brunnhilde, debout à l'avant scène, a suivi d'un regard de douleur Siegfried et Gutrune. Maintenant elle baisse la tête.)

SCÈNE V.

BRUNNHILDE
(absorbée en ses sombres pensées).

Quelle affreuse ruse
est là cachée?
Quel sorcier pervers
a tout conduit?
Où est ma science
contre tel trouble?
Que peuvent mes Runes
dans cette énigme?
Ah! Larmes! Larmes!
Las! Ah! Las!
Toute science
je lui donnai.
En son pouvoir
serve je suis.
En ses liens
il tient la captive,
que, blême,
pleurant de honte,
en joie, le maître céda.
Qui m'offre à présent son fer
afin de trancher mes liens?

HAGEN
(s'approchant de Brunnhilde).

Espère en moi,
ô pauvre femme!
L'acte félon
je veux venger.

BRUNNHILDE
(regardant d'un œil morne).

Sur qui?

HAGEN.
Sur Siegfried
qui te trompa.

BRUNNHILDE.
Sur Siegfried? toi?
(avec un sourire amer)
Un seul regard
de ses yeux pleins de flammes
dont, même au visage d'emprunt,
put l'éclair m'éblouir
à néant mettrait
toute ta force!

HAGEN.
Pourtant ma lance
tient son parjure?

BRUNNHILDE.
Foi, parjure,
qu'importe ici!
Plus fort que toi
doit brandir ta lance
pour s'attaquer au héros.

HAGEN.
Bien sais-je Siegfried
fort entre tous,
dans les combats invincible.
N'aurai-je de toi
un bon avis
pour en pouvoir triompher?

BRUNNHILDE.
Traîtrise!
Lâche marché!
Tout ce que l'art
put m'enseigner

à l'abri du mal mit son corps.
Sans qu'il s'en doute, mes charmes sûrs
de toute atteinte l'ont fait sauf.

HAGEN.
Alors, nul ne peut l'atteindre?

BRUNNHILDE.
En lutte, non! ..(*)
Mais frappe, au contraire, au dos.
Oncques il n'a fui
nul ennemi;
jamais il n'a tourné la tête;
son dos est hors de mes charmes.

HAGEN.
Et là vais-je frapper!
(il quitte Brunnhilde et viens rapidement vers Gunther)
Eh! Gunther,
noble Gibichung,
là est ta forte femme:
Que restes-tu en pleurs?

GUNTHER
(avec un sursaut de douleur).
O honte! Opprobre!
Deuil sur moi
le plus navré des hommes!

HAGEN.
L'affront t'étouffe,
oui, je sais!

BRUNNHILDE
(à Gunther).
O lache et vil!
Faux compagnon!
L'ombre d'un brave
est ton abri;

(*) *Var.:* En face, non! ..

le prix de sa gloire
tu le lui voles!
Race indigne,
basse à jamais,
qui d'un tel lâche s'accrut!

GUNTHER
(hors de lui).
Un fourbe, moi,
moi qu'on trompe!
Un traître, moi,
moi, victime!
Rompus soient mes os!
Broyé soit mon cœur!
Toi, Hagen,
sauve ma gloire!
Pense à ta mère;
tous deux sommes ses enfants!

HAGEN.
Aucun conseil,
n'attends nul secours:
Un fait seul — Siegfried meure!

GUNTHER
(pris d'épouvante).
Siegfried meure?

HAGEN.
Sa mort venge l'affront!

GUNTHER
(l'œil fixe devant lui).
Vœu par le sang (*)
règne entre nous!

HAGEN.
Le pacte enfreint
réclame du sang!

(*) *Var.:* Vœu qui rend frère.

GUNTHER.
L'a-t-il enfreint?

HAGEN.
Puisqu'il t'a trahi!

GUNTHER.
M'a-t'il trahi?

BRUNNHILDE.
Il t'est traître;
et moi, que tous ont trahie,
pour mon plein droit
tout le sang humain
mal paierait votre forfait!
Mais qu'un seul en mourant
paie pour les autres!
Siegfried meure
puni pour lui-même
et vous! (*)

HAGEN
(se tournant vers Gunther avec mystère).
Qu'il meure ... pour ton bien.
Quel pouvoir sera le tien
ayant conquis son anneau!
Par sa seule mort tu l'auras.

GUNTHER
(bas).
De Brunnhild' l'anneau?

HAGEN.
Du Nibelung l'anneau!

GUNTHER
(soupirant).
Tu veux que Siegfried meure ..?

(*) *Var.:* Qu'il meure pour lui — et pour vous.

HAGEN.

Pour tous il faut sa mort!

GUNTHER.

Mais Gutrune, ah!
Elle, l'épouse!
Si son époux par nous meurt,
pourrons-nous braver son deuil?

BRUNNHILDE
(éclatant de rage).

Qu'a dit ma science?
Que disent les Runes?
En telle misère
tout s'éclaircit:
Gutrune est le charme
ravisseur de mon époux. (*)
Deuil en son cœur!

HAGEN
(à Gunther).

Si sa mort la désole,
que l'acte soit caché.
Joyeux, en chasse
l'aube nous trouve;
sa fougue loin nous laissa:
un fauve s'est rencontré... (**)

GUNTHER.

C'est bien ainsi!.. Siegfried tombe!

BRUNNHILDE.

C'est bien ainsi: Siegfried tombe!

GUNTHER.

Cède l'affront
que je lui dus!

(*) *Var.:* par qui Siegfried me fut ravi.
(**) *Littéralement:* un sanglier.

BRUNNHILDE.
Cède l'affront
que je lui dus!

HAGEN.
Meure par nous
le brave rayonnant.

BRUNNHILDE. (*)
Foi sainte
qu'il a trahie,
que tout son sang
lave le crime!

GUNTHER.
O foi jurée
qu'il a trahie,
que tout son sang
lave le crime!

HAGEN.
Seul du trésor
je dois être maître,
seul dois-je être maître! ..
Donc que la bague
soit reprise!

BRUNNHILDE et GUNTHER.
Dieu sage
Dieu qui punis,
toi qui juges
nos serments,
Wotan,
daigne nous voir!
Daigne nous voir! ..

(*) Toute cette fin d'acte, à partir de cet endroit, constitue un grand ensemble où les voix se superposent. On donne ici les paroles, autant que possible, conformément à cette superposition.

Fais que l'armée
sainte des dieux
vienne et consacre
le pacte vengeur!

HAGEN.
Père des Alfes,
o roi déchu,
noir prince,
Niblung hardi,
Alberich,
compte sur moi.
Fais que se lèvent
des Niblungs nombreux
sur qui tu règnes
avec l'anneau!

(Gunther et Brunnhilde se retournent vivement vers le palais d'où sort, à cet instant, le cortège nuptial. — Des jeunes gens et des jeunes filles, brandissant ses bâtons fleuris, sautent gaiement en tête. Les hommes portent Siegfried sur un bouclier et Gutrune sur un siège. Sur la hauteur, au fond de la scène, serviteurs et servantes gravissent les sentiers qui mènent à l'enceinte des pierres sacrées en tenant les instruments du sacrifice et en conduisant les animaux à immoler enguirlandés de fleurs. — Siegfried et ses guerriers sonnent sur leurs cors la fanfare des noces. Les femmes invitent Brunnhilde à les suivre dans le cortège de Gutrune. — Brunnhilde regarde fixément celle-ci qui lui fait signe avec un sourire affectueux. Brunnhilde se rejette en arrière, prise d'effroi. — Hagen s'avance et la force à se retourner vers Gunther qui reprend sa main. — Le cortège, à peine interrompu par ces episodes, retrouve aussitôt son ordre.)

ACTE III.

(Une gorge sauvage, rocheuse et boisée, au bord du Rhin qui coule, au fond, au pied d'un promontoire en forme de falaise abrupte. Les trois filles du Rhin, Woglinde, Welgunde et Flosshilde, émergent des flots et nagent, décrivant des cercles, comme en une sorte de ronde.)

SCÈNE I.

LES TROIS FILLES DU RHIN
(modérant leurs mouvements de nageuses).
Soleil joyeux

luit en vives flammes;
l'ombre est dans l'abîme
qui tant brillait
quand, saint et pur,
aux ondes l'or
régnait splendide!
Rheingold,
Or de feu,
si claire était ta flamme,
astre saint des ondes!

(Elles décrivent de nouveaux circuits en nageant.)

Waïa la la lei
waia la la
laïa laïa
wa la la la lei . . .

On entend un cor au fond du théâtre. Elles prêtent l'oreille
Elles battent l'eau avec des transports de joie.)

Soleil joyeux
montre nous le brave
qui doit rendre l'or au fleuve.
S'il nous le rend
ton œil splendide
ne nous doit plus faire envie!
Rheingold!
Or de feu!
Si claire était ta flamme,
astre saint des ondes!

(Le cor retentit sur le théâtre plus près qu'auparavant.)

WOGLINDE.
Son cor retentit.

WELLGUNDE.
Le brave approche!

FLOSSHILDE.
Que l'on avise!

(Elles plongent rapidement. — Siegfried apparait sur la hauteur, tout armé.)

SIEGFRIED.

Un elfe égare mes pas;
je fais ma chasse au hasard.
Hé! drôle! dans quels rochers
se cache par toi mon gibier?

(Les trois filles emergent de nouveau et nagent en cercle.)

LES TROIS FILLES DU RHIN.

Siegfried!

FLOSSHILDE.

Qui grondes-tu dans le val?

WELLGUNDE.

A quel Elfe en as-tu?

WOGLINDE.

Est-ce qu'un gnôme t'en veut?

TOUTES LES TROIS.

Dis-le, Siegfried,
dis-le nous!

SIEGFRIED
(les regardant et riant).

Fut-il séduit par vous
le fauve compagnon
qui vient de me fuir?
S'il vous enchante,
ô femmes rieuses,
qu'il soit à vous.

(Elles poussent des éclats de rire.)

WOGLINDE.

Siegfried, que donnes-tu
si l'on te rend ta chasse?

SIEGFRIED.
Je n'ai rien pris encor;
donc dites ce qui vous plaît.

WELLGUNDE.
Ton doigt fait voir
l'or d'une bague.

LES TROIS FILLES DU RHIN.
Oh! donne!

SIEGFRIED.
D'un dragon géant
la mort me la livra.
Pour de mauvaises pattes d'ours
ferai-je pareil marché?

WOGLINDE.
Si peu donnant!

WELLGUNDE.
Avare à ce point!

FLOSSHILDE.
Sache mieux faire
aux femmes leur part.

SIEGFRIED.
Pour vous si je suis prodigue
ma femme en aura dépit.

FLOSSHILDE.
Elle est méchante?

WELLGUNDE.
Son bras est lourd?

Woglinde.
Le héros croit le sentir!
(Elles rient avec exubérance.)

Siegfried.
Riez à votre gré!
Allez, vous n'aurez rien:
L'anneau qui vous séduit,
Moqueuses, n'est pas pour vous!
(Les trois filles se reprennent à nager en cercle.)

Flosshilde.
Si beau!

Wellgunde.
Si fort!

Woglinde.
D'amour si digne. (*)

Toutes trois.
Dommage d'être avare ainsi!
(Elles rient et plongent.)

Siegfried
(descendant plus bas vers le fond de la vallée).
Pourquoi souffrir
pareil renom?
N'est ce pas honteux?
Si vers la rive
leur jeu revient
l'anneau, je le leur offre.
(appelant)
Hé! Hé! Hé! Des flots
joyeuses filles!
Venez! Vous aurez l'anneau.
(Siegfried a retiré l'anneau de son doigt et le tient elevé en l'air. — Les trois filles du Rhin émergent encore, mais cette fois très graves, l'air solennel.)

(*) *Var.:* Fait pour l'amour.

LES TROIS FILLES DU RHIN.

Conserve-le
et veilles-y,
mais des détresses instruit
qu'en lui tu fais germer,
prompt tu nous viendras, joyeux,
livrer l'or fatal.

SIEGFRIED
(remettant nonchalamment l'anneau à son doigt).

Eh! dites ce secret.

LES TROIS FILLES DU RHIN
(ensemble ou tour à tour).

Siegfried! Siegfried! Siegfried!
Tristes sont tes destins.
Pour ton malheur
tu gardes l'anneau.
De l'or pur du Rhin
vint ce cercle ardent.
Qui le fit en sa ruse
et qui l'a perdu
l'a maudit jadis
et, par les siècles,
voue à la mort qui le détient!
Comme est mort le monstre,
tu vas mourir,
et, dés ce soir,
c'est là ton destin
si tu ne livres l'anneau
afin qu'au gouffre il revienne.
Seul peut le flot
laver l'or fatal.

SIEGFRIED.

Malignes donzelles,
qu'est cela?
Si je fus froid à vos sourires,
vos menaoes font moins encore!

Les filles du Rhin.

Siegfried! Siegfried!
Suis notre conseil.
Cède! Fuis l'anathème!
Les Nornes, par la nuit,
le tressèrent
dans le câble
des lois sans fin.

Siegfried.

Mon fer rompit un épieu.
Des lois sans fin
le câble éternel
même tressé
de charmes maudits,
Nothung saura bien le rompre!
Un monstre m'apprit
l'anathème, un jour,
sans pouvoir m'apprendre la peur.
(il contemple l'anneau)
Le Monde
peut m'être échu par cet anneau:
pour les joies d'amour
j'en ferais don.
Il vous revient si vous m'aimez.
Mais on veut pour mes jours m'effrayer.
N'eût-il, dès lors,
pas le moindre prix,
l'anneau demeure à mon doigt.
Ma vie et mon corps,
oui, tels,
moi, je les jette au loin.
(Il a ramassé une motte de terre, l'a élevé au-dessus de sa tête et, sur son dernier mot, il la jette derrière lui.)

Les trois filles du Rhin.

Loin, Sœurs!
Loin d'un tel simple!

Si sage et si fort
se croit le héros
quand il n'est qu'un aveugle captif!

(Elles nagent dans une grande agitation, décrivant de larges courbes, jusqu'au bord même de la scène.)

Maints serments forts
lui sont en oubli,
maintes Runes
le trouvent sourd!
Un noble bien
lui fut donné:
il y renonce
sans savoir;
mais l'anneau
où sa mort s'inscrit,
l'anneau fatal, il le garde!

Adieu, Siegfried!
La fière femme,
tout à l'heure ton héritière,
nous va bien mieux faire accueil.
Vers elle! Vers elle! Vers elle!

(Elles se groupent et s'éloignent à la nage en chantant:)

Weia la. Weia la lei . . .

SIEGFRIED

(les suivant des yeux avec un sourire, un pied posé sur un bloc de rocher du rivage et son menton dans sa main).

Dans l'onde et sur la terre
bien pareilles sont les femmes.
Qui fuit leurs jolis propos
rencontre leurs menaces
et qui les sait braver
endure leurs aigres cris!

(Les filles du Rhin ont complètement disparu. On n'entend plus que leurs voix, qui vont s'affaiblissant.)

Pourtant,
si Gutrune n'avait ma foi,

gentilles femmes,
l'une de vous serait vite à moi.

(Il reste tourné comme pour les voir encore et garde la même attitude. — Des cors sonnent au lointain. La voix de Hagen crie, sur la hauteur: *Hoï-ho!* — Les cors se répondent. Siegfried sort brusquement du rêve qui l'absorbait et réplique par une fanfare à l'appel entendu.)

SCÈNE II.

VOIX DES GUERRIERS
(hors de la scène).

Hoï-ho!

SIEGFRIED
(leur répondant).

Hoï-ho!
Hoï-ho! Hoï-ho!

(Hagen paraît sur la hauteur. — Gunther le suit.

HAGEN
(apercevant Siegfried).

Est-ce l'asile
où tu te caches?

SIEGFRIED.

Descendez! Là l'ombrage est frais.

(Les guerriers ont tous débouché sur la hauteur et en descendent maintenant avec Hagen et Gunther.)

HAGEN.

Restons ici,
pensons au repas.
Laissez vos charges,
qu'on donne les outres!

(Le gibier abattu est mis en tas. Tout le monde s'installe commodément pour le repas.)

HAGEN.

Nous vîmes l'ours en fuite;
on va, sans doute, apprendre
que Siegfried l'a tué.

SIEGFRIED
(gaiement).

Maigre vois-je mon repas:
de votre chasse
faites-moi ma part.

HAGEN.

Toi, sans gibier?

SIEGFRIED.

J'ai fait chasse en forêt;
gibier des eaux seul s'est montré.
Si j'avais su mieux m'y prendre
de trois oiseaux des ondes
j'aurais bien fait ma proie,
qui, là, dans le Rhin, m'apprirent
mon meurtre pour aujourd'hui.

(Siegfried s'assied entre Gunther et Hagen. Gunther fait un mouvement d'effroi et jette un regard sombre sur Hagen.)

HAGEN.

La triste chasse, vraiment,
où, chasseur, on est chassé
par le gibier lui-même!

SIEGFRIED.

A boire!

(Hagen fait emplir une corne à boire et la lui présente.)

HAGEN.

Certains assurent, Siegfried
que, quand l'oiseau gazouille
tu sais ce qu'il dit:
Serait-ce donc vrai?

SIEGFRIED.

Bel âge que j'oubliai
sa chanson!

(Il saisit la corne, se tournant vers Gunther, boit et lui tend la corne.)

Bois, Gunther, bois:
ton frère attend raison!
(Gunther regarde dans la corne à boire avec un frisson d'effroi.)

GUNTHER
(d'une voix sourde et qui s'assourdit de plus en plus).
D'un flot livide et lourd
ton sang y coule seul!

SIEGFRIED
(en riant).
Qu'encor le tien s'y mêle!
(Il verse une part du contenu de la corne de Gunther dans la sienne et la fait déborder.)
Tous deux unis débordent.
La terre mère
en ait sa aussi part!

GUNTHER
(avec un profond soupir).
Héros toujours joyeux!

SIEGFRIED
(bas à Hagen).
Ainsi Brunnhild le rend?

HAGEN
(de même).
La puisse-t-il comprendre
comme toi les chants d'oiseaux!

SIEGFRIED.
Des femmes le chant suave
aux chants des oiseaux fit tort.

HAGEN.
Pourtant tu les compris.

SIEGFRIED
(se tournant vers Gunther, avec vivacité).
Hé! Gunther, homme assombri,

si tu le veux
je t'offre l'histoire
des jours de ma jeunesse.

GUNTHER.
J'y suis tout prêt.
(Gunther et Hagen s'installent auprès de Siegfried qui, seul, est assis, le buste droit, plus haut que les autres, tous étendus au dessous de lui.)

HAGEN.
Commence, alors.

SIEGFRIED.
Mime fut un gnôme hargneux.
Par l'envie poussé,
il m'éleva
afin qu'un jour
l'enfant valeureux
lui tuât un monstre, au bois
gardien antique d'un trésor.

Lui même m'enseigne
comment l'on forge,
mais où le maître
n'a réussi,
l'élève fier
a su faire l'œuvre:
des deux tronçons brisés d'un glaive
fondre un glaive nouveau.

Le fer du père
est reforgé.
Forte et dure
j'ai refait "Nothung".
Bonne au combat
Mime la sent;
le Nain me conduit au bois.
J'y frappe Fafner, le monstre ...

Or suivez bien
tout mon récit.
Maint prodige s'y montre.
Sur mes doigts
le sang du monstre me brûle;
je porte aux lèvres ma main ...
Du sang à peine
ma langue a goûté,
ce que l'oiseau gazouille,
soudain je l'ai compris.

Aux rameaux il chante
et dit:
"Hé! Siegfried possède
à présent le trésor!
Oh! si dans cet antre,
il découvre l'or!
S'il y veut ravir le heaume
propice aux exploits enivrants,
et si de l'anneau il s'empare
qui doit lui donner l'univers! .." (*)

HAGEN.
Bague et heaume,
tu les as pris?

UN HOMME.
Ton guide plus rien n'ajoute?

SIEGFRIED.
Bague et Tarnhelm
sont en mes mains.
J'écoute encore
le chanteur qui gazouille ...
Posé sur l'arbre,
il dit:

(*) *Var.:* S'il y veut ravir le heaume — à lui les exploits enivrants,
Et si de l'anneau il s'empare — il met sous sa loi l'univers!

"Hé! Siegfried possède
le heaume et l'anneau!
Oh! qu'il se défie
du gnôme pervers.
Sans quoi le trésor est à Mime
qui, guette, trompeur, tous ses pas.
Dans ses jours le Nain le menace.
Oh! Veille, Siegfried, à Mime! .."

HAGEN.
L'avis était bon?

QUATRE CHASSEURS.
Ton bras paya Mime?

SIEGFRIED.
D'un philtre mortel
il veut m'abreuver;
lâche, il tremble,
fait voir sa traîtrise ...
Nothung tombe sur lui.

HAGEN
(avec un rire sarcastique).
Ce fer qu'il ne fit,
pourtant il en goûte.
(Hagen fait de nouveau remplir une corne à boire et y exprime la sève d'une plante.)

UN HOMME.
Que dit l'oiseau par la suite?

HAGEN
(à Siegfried).
Bois donc, brave, et prends ma corne:
j'ai fait ce breuvage pour toi.
Qu'il réveille dans ta mémoire
l'écho des choses lointaines!
(Il tend la corne à boire à Siegfried. Siegfried, pensif, regarde le liquide et boit lentement.)

SIEGFRIED.

En peine, sous les verts rameaux
j'épiais.
Il chante encor
et dit:

"Hé! Siegfried, frappa
le plus lâche des nains.
Or pour lui je sais
la femme sans prix.
Au roc altier elle dort
dans une enceinte de feu.
S'il brave ce feu,
s'il la réveille,
Brunnhilde, alors, est à lui."

(Gunther écoute avec une surprise grandissante.)

HAGEN.

Tu fais ce que l'oiseau conseille.

SIEGFRIED.

Prompt à le suivre,
leste, je pars.
Jusqu'aux rouges feux du roc
je vais!
Aux flammes je passe
et là — ô joie! —
(s'exaltant par degré)
dort la femme enivrante
sous une armure qui luit.
Du heaume lourd
j'affranchis son beau front.
Mon baiser l'éveille, vainqueur.
Oh! avec quelle ardeur m'étreint
La belle Brunnhilde en ses bras!

GUNTHER
(se redresse épouvanté).

Qu'entends-je?

(Deux corbeaux s'envolent d'un buisson, planent au dessus de Siegfried et s'éloignent ensuite vers le Rhin.)

HAGEN.

Sais-tu aussi
ce qu'ont dit ces corbeaux?

(Siegfried se lève brusquement et regarde les corbeaux, en tournant le dos à Hagen.)

"Frappe!" Tel est leur cri.

(Hagen enfonce son épieu entre les épaules de Siegfried. Gunther et les hommes se précipitent vers le meurtrier. Siegfried élève de ses deux mains son bouclier au-dessus de sa tête pour écraser Hagen. La force l'abandonne; le bouclier tombe à la renverse et il s'abat sur le bouclier.)

DES GUERRIERS

(qui ont vainement cherché à retenir Hagen).

Hagen! que fais-tu?
Hagen! qu'as-tu donc fait?

HAGEN

(designant Siegfried).

C'est un traître!

(Hagen s'éloigne lentement. — On le voit gravir la pente escarpée dans le crépuscule qui commence. — Gunther saisi de douleur, se penche sur Siegfried. — Les gueriers, profondément émus, entourent le mourant. Siegfried, soutenu par deux hommes et mis sur son séant, ouvre des yeux qui étincellent.)

SIEGFRIED.

Brunnhilde!
Sainte épouse!
Sois libre!
Vois la lumière.
Qui te fait
cet autre sommeil?
Quel songe t'angoisse si fort?
Voici l'éveil.
Je baise tes yeux;
encore je romps toutes les chaînes.
La joie de Brunnhild me rit.
Oh! ces prunelles
pour toujours vives!
Oh! cette haleine,
souffle suave!

Douce agonie!
Chère souffrance!
Brunnhild vient jusqu'à moi!

(Il s'affaisse et meurt. — Les assistants demeurent immobiles accablés. — La nuit est tombée. — Sur un signe de Gunther, les hommes enlèvent le cadavre, l'emportent et l'e scortent en un cortège solennel qui gravit la colline rocheuse et gravement s' éloigne. La clarté lunaire traverse les nuages. Elle éclaire de plus en plus vivement sur la falaise, la funèbre marche. — Des vapeurs s'élèvent du Rhin; elles couvrent peu à peu la scène entière qui demeure ainsi voilée. — Quand les brumes se sont dissipées, on se retrouve, comme au premier Acte, au palais de Gibich. — Nuit. — Clair de lune sur le Rhin.)

SCÈNE III.

GUTRUNE
(sortant de son logis).

Etait-ce lui?
(elle écoute)
Non! Il n'est pas rentré.
Sombres rêves,
tout sommeil me fuit.
Fauve a henni son cheval; (*)
d'un rire Brunnhild'
m'éveille soudain.
Quelle est la femme
que vers le Rhin j'ai vu marcher?

J'ai peur de Brunnhilde!
Est elle là?
(Elle écoute à la porte de droite et crie:)
Brunnhild! Brunnhild!
Veilles-tu?
(Elle ouvre doucement la porte et regarde à l'intérieur.)
Vide le logis.
C'était donc elle
que vers le Rhin j'ai vu marcher?
(Elle écoute.)
Est-ce son cor?
Non!.. Rien!
L'ombre!..
(Elle regarde au dehors avec anxiété.)
Vais-je, Siegfried, te voir!

(*) *Var.:* Grane a henni, hagard;

LA VOIX DE HAGEN.
(Entendue au dehors, de plus en plus près.)

Hoï-ho! Hoï-ho!
Debout! Debout!
Vite! Vite!
Des lumières!
Nous rapportons le gibier.
Hoï-ho! Hoï-ho!

(Gutrune glacée d'effroi en reconnaissant la voix de Hagen, demeure un instant immobile. — Le dehors s'éclaire de lueurs croissantes. — Hagen entre dans la salle.)

HAGEN.

Viens, Gutrune!
Accueille Siegfried!
Le fort héros
revient chez lui.

GUTRUNE,
(pleine d'angoisse.)

Qu'est-ce donc, Hagen?
Son cor est muet!

HAGEN.

Le pâle brave
n'y doit plus souffler;
pour lui plus de chasse
et plus de combat;
Il quitte l'amour de la femme.

(Des hommes et des femmes sont entrés accompagnant en grande confusion, à l'éclat des torches, les porteurs du cadavre de Siegfried avec Gunther.)

GUTRUNE
(d'une épouvante redoublée).

Qu'apportent-ils?

HAGEN.

D'un cruel sanglier victime,
Siegfried, ton époux, est mort.

(Gutrune pousse un cri et s'affaisse sur le cadavre qu'on vient de déposer au milieu de la salle, sur un soubassement improvisé. Tous marquent leur affliction.)

GUNTHER
(s'efforçant de ranimer Gutrune).
Gutrune, sœur si chère!
Rouvre ta paupière!
Oh! parle-moi!

GUTRUNE
(revenant à elle).
Siegfried! Siegfried sans vie!
(elle repousse violemment Gunther)
Loin! Frère parjure,
c'est toi qui fis ce meurtre.
A l'aide! Vite!
Las! Las!
Par eux mon Siegfried expire!

GUNTHER.
Non, ne m'accuse point.
Accuse seul ce Hagen.
Lui fut le terrible fauve
Qui déchira le héros!

HAGEN.
M'en voudrais-tu vraiment?

GUNTHER.
Peine et honte
soient ton partage!

HAGEN
(s'avançant d'un air de défi farouche).
Oui donc! J'ai fait, moi, ce meurtre!
Moi, Hagen
je l'ai frappé!
A ma lance il fut voué
de par son faux serment
Maître du droit sacré
que le vainqueur exerce,
j'exige ici cet anneau.

GUNTHER.

Arrière! Il est à moi!
Ta main n'y doit toucher!

HAGEN.

Vous autres, faites-moi droit!

GUNTHER.

Laisse de Gutrun' l'héritage,
Fils effronté du nain!

HAGEN
(tirant son glaive).

Il vient du Niblung
et son fils le veut.

(Il se précipite sur Gunther qui se défend. Les hommes s'interposent. Gunther tombe frappé à mort par le glaive de Hagen.)

HAGEN.

A moi l'anneau!

(Hagen va saisir la main de Siegfried, mais celle-ci se dresse menaçante. — Gutrune voyant succomber Gunther a poussé des cris d'effroi. Tous restent immobiles, glacés d'horreur. — A ce moment, s'avance Brunnhild, d'un pas ferme et solennel.)

BRUNNHILD
(du fond de la scène).

Trêve de plaintes,
plus de vains cris!
Par vous tous offensée,
Vengeance! Place à l'épouse!
(elle s'avance avec tranquillité)
Vous versez des pleurs
d'enfants sans mères,
privés du lait qui fait vivre;
mais nul n'a dit
la plainte qu'impose
le plus vaillant héros.

GUTRUNE
(se relevant avec vivacité).

Brunnhilde! Cœur de haine!
Toi seule as fait tous nos maux!

Toi qui jetas sur lui ces hommes,
sois maudite d'être ici.

BRUNNHILDE.

Pauvre être! Paix!
Tu n'eus jamais rang d'épouse.
Amante d'un jour
tu lui plus;
sa seule épouse, c'est moi,
et j'eus ses serments pour toujours
quand Siegfried, toi, t'ignorait.

GUTRUNE
(au comble du désespoir).

Infâme Hagen!
De toi me vint le philtre
qui lui ravit son époux.
Ah! Larmes!
Ici j'apprends tout!
Brunnhilde est l'aimée
que, par le philtre, il oublia!

(Elle se détourne de Siegfried, honteuse, et se jette, éperdue de douleur sur le corps de Gunther. Elle demeure ainsi sans mouvement jusqu'à la fin. — Hagen est debout, dans une attitude de défi, appuyé sur sa lance et son bouclier et perdu en ses sombres pensées, de l'autre côté de la scène. — Brunnhilde, seule au milieu du théâtre, contemple longuement le visage de Siegfried. Elle s'adresse, ensuite, majestueusement, aux hommes et aux femmes.)

BRUNNHILDE.

Qu'un bûcher s'élève, là bas,
dressé sur le bord du Rhin.
Haut et clair
flambe le feu
où le noble corps
du brave sublime brûlera!
Menez-moi son cheval.
Comme moi qu'il suive le maître!
Du héros la gloire suprême
mon propre corps

la veut partager.
Allez! Brunnhild a dit!

(Les plus jeunes parmi les hommes dressent un grand bûcher devant le palais au bord du Rhin pendant que la scène continue. Les femmes s'empressent à l'orner et y répandent des branches et des fleurs.)

BRUNNHILDE

(plongée de nouveau dans la contemplation du cadavre de Siegfried et les traits illuminés d'une douce et grandissante extase).

Soleil sans tache
il brille à mes yeux
Si pur fut l'homme
qui me trahit!
Trompant l'épouse
pour le frère,
de sa propre femme,
seule chérie,
son épée le met loin.
Nul n'a juré
Serments plus fermes;
Nul n'est resté
plus droit en ses pactes:
Plus tendrement
n'aime nul autre.
Pourtant tous les pactes
et les promesses,
l'amour le plus tendre,
nul n'y manque autant!

Qui sait tels secrets?
(regardant le ciel)

O vous, gardiens
augustes des pactes
que vos regards
voient fleurir ma douleur!
Voyez votre faute éternelle!
Je me plains à toi, (*)
Suprême dieu!

(*) *Var.:* Monte à toi mon cri.

Par son exploit le plus fier,
tel qu'il plut à ton vœu,
tu l'as livré,
lui, ton héros,
au sort qui t'attend toi-même.

Moi, l'être si pur m'a trahie,
afin qu'une femme comprît.

Sais-je, enfin, ce qu'il faut?
Toute, toute, toute chose,
toute chose, je sais . . .
De tes corbeaux sacrés
l'aile vibre.
Le tant rêvé message,
qu'ils te la portent pour moi.
Dors! Dors
ô dieu!

(Elle fait signe aux hommes de porter le corps de Siegfried sur le bûcher. En même temps, elle prend l'anneau au doigt du mort et le considère en songeant.)

Je prends ici mon héritage.
Anneau maudit,
bague d'horreur.
Ton or est mien,
j'en fais abandon.
Des eaux profondes sages filles,
enfants joueuses du fleuve
grâces soient à votre conseil;
à vos désirs
je rends cet or.
En mon bûcher
venez le reprendre.
Les flammes, en me brûlant,
sauvent d'opprobre l'anneau!
Vous, dans les flots
qu'il disparaisse!
Sans tache
Gardez l'éclat de l'or

qu'au jour fatal on vous prit.

(Elle a passé l'anneau à son doigt et s'est tourné vers le bûcher où le cadavre de Siegfried est déjà étendu. Elle arrache à un homme une grande torche allumée et la brandit vers l'horizon.)

Corbeaux, vers Wotan!
Faites lui connaître
les choses dites ici (*)
De Brunnhild' le roc
flamboie encor!
Que votre fuite
guide Loge au Walhall,
car des dieux
la nuit finale descend.
Tel soit embrasé
le Walhall, burg éclatant!

(Elle lance la torche dans le bûcher, d'où s'élève aussitôt une vive flamme. Les deux corbeaux qui se sont envolés du rivage disparaissent vers le fond. (**) — Deux jeunes hommes amènent le cheval Grane, elle s'élance vers lui, lui enlève la bride et s'appuie familièrement sur son encolure.)

Grane, ami,
salut à toi!
Sais-tu bien, ami
où, moi je te mène?
Aux rouges flammes
gît ton seigneur,
Siegfried, mon noble héros!
Heureux de le suivre,
t'entends-je hennir de joie?
Est-ce l'appel
des flammes rieuses?
Dans ma poitrine
sens quelle ardeur!
Claire flamme
au cœur me jaillit.
Lui, l'étreindre,

(*) *Var.:* Corbeaux, en hâte!
Sache votre maître
les choses dites ici!

(**) Ici se trouvent dans le poème deux strophes d'une grande importance en ce qu'elles résument le sens et la moralité du drame, mais que Richard Wagner n'a pas mises en musique. Nous les donnons en appendice, à la fin.

étreinte par lui!
Suprême tendresse,
m'unir toute à lui!
Heia-oiho! Grane!
Va vers ton maître!

(Elle s'est elancée sur le cheval Grane et elle s'apprête à le faire bondir.)

Siegfried! Siegfried!
Vois!
Brunnhild'
Vole vers toi!

Elle lance le cheval dans la flamme du bûcher. — La flamme s'élève en crépitant; le feu remplit tout l'espace devant le palais et menace le palais même. Pleins d'épouvante, hommes et femmes se pressent vers le premier plan. — Quand le flamboiement a tout envahi, le feu s'éteint. Des tourbillons de fumée noire roulent au fond de la scène et s'étendent en lourds nuages à l'horizon — Au même instant le Rhin déborde. Ses flots couvrent la place du brasier jusqu'au seuil de la salle. Les trois filles du Rhin ont reparu. Elles s'approchent en fendant les vagues à la nage. — Hagen, qui a suivi avec angoisse tout le drame de l'anneau, à la vue des Filles du Rhin ne peut plus contenir ses craintes. Il jette précipitamment épieu, bouclier, casque, et comme insensé, entre dans les eaux, en criant:

Laissez l'anneau!

Woglinde et Wellgunde le prennent par le cou et l'entraînent dans les profondeurs. Flosshilde, qui précède ses sœurs en nageant vers le fond de la scène, élève joyeusement l'anneau reconquis. — Au lointain horizon du ciel brille aussitôt, parmi les nuages, une rouge lueur d'incendie de plus en plus vive. A cette lumière, on voit les trois filles du Rhin s'ébattre dans les flots apaisés et rentrés dans leur lit. Elles jouent gaiement avec l'anneau. — La salle s'est écroulée. De ses ruines, hommes et femmes, pénétrés d'émotions, regardent au ciel, grandir l'incendie. Son éclat, arrivé à la suprême intensité, laisse voir le Walhall où dieux et héros sont réunis ainsi que l'a dit Waltraute dans son récit du 1er acte. — Les hautes flammes paraissent faire irruption au Walhall. L'incendie enveloppe les dieux. — La toile tombe.

FIN DU CRÉPUSCULE DES DIEUX.

APPENDICE.

Voici la traduction des deux strophes de Brunnhilde dont nous avons parlé p. 93, en note, et qui ne figurent pas dans la partition.

BRUNNHILDE.

"O vous, êtres qui conservez la sève de la vie, ce que je vais vous dire, retenez le bien! — Quand vous aurez vu l'ardeur du feu dévorer Siegfried et Brunnhilde, quand les Filles du Rhin auront rapporté l'or aux abîmes, alors, dans la nuit, regardez vers le nord. Si le ciel, là bas, s'illumine de clartés saintes, sachez bien tous que vous contemplez la fin du Walhall."

"Comme la fumée se dissipe, la race des dieux a passé. Je laisse le monde sans guide. Mon haut savoir est le trésor que je lui donne. Plus de biens, plus d'or, plus de faste divin! Plus de maison ni de burg, plus de maîtres suprêmes! Plus rien de la menteuse tyrannie des pactes obscurs et de la dure contrainte des hypocrites conventions. Pour être heureux, en joie ou en peine, faites régner seul — l'amour."

F. A. Brockhaus, Leipzig.

L'Or du Rhin

Partitions et Transcriptions

Chant

	Frs.
Partition complète chant et piano, format in 4°, texte allemand	15 —
La même, texte allemand et anglais	12 50
— — Version française de *V. Wilder*	18 75
— — — — d'*Alfred Ernst*	20 —

Piano seul

Partition complète, format in 4°	12 50
— — avec indication du texte pour chant et des observations scéniques (en allemand) par *Kleinmichel*, format in 8°	12 50
Ouverture	1 35
Tableau musical avec texte explicatif en allemand .	8 —
Beyer, F. Op. 36. Répertoire des jeunes Pianistes No. 110	1 75
Brassin, L. Walhall, Transcription libre	2 50
Cramer, H. Potpourri No. 175	2 —
— Morceaux faciles No. 1	2 50
Gobbaerts, L. Op. 152. Transcription	2 —
Heintz, A. Perles choisies	3 —
Jaell, A. Op. 120. 1re Scène	3 —
Langhans, L. Récit de Loge	1 75
Liszt, F. Walhall, Transcription	2 50
Rupp, H. Fantaisie	4 —
Singer, O. L'Entrée des Dieux au Walhall . . .	2 50

Piano à 4 mains

Partition complète, format in 4°	22 50
Ouverture	2 —
Beyer, F. Op. 112. Revue mélodique No. 57 . .	2 —
Cramer, H. Potpourri No. 95	3 35
— Morceaux faciles No. 1	3 35
Dörstling, Cl. Motifs, arrangement facile . . .	4 —

2 Pianos à 8 mains

Horn, A. Entrée des Dieux au Walhall	8 35

Harmonium et Piano

Kern, L. Réminiscences	4 —
Reinhard, A. Entrée des Dieux au Walhall . .	3 35

Tous ces prix sont nets.

L'Or du Rhin

Harpe

	Frs.
Schuëcker, E. Scènes principales extraites des drames musicaux de R. Wagner. Cahier I. L'or du Rhin — La Walkyrie — Siegfried	7 —

Piano et Violon

Gregoir, J. & Léonard, H. Duo No. 38 . . .	4 —
Herman, A. Fantaisie	2 50
Wichtl, G. Op. 98. No. 2. Petit Duo	2 50

Flûte et Piano

Popp, W. Op. 302. No. 8. Transcription . . .	1 35

Violoncelle

Jacobowsky, H. 12 Etudes sur l'Anneau du Nibelung	3 35

Orchestre

Kistler, C. Les Filles du Rhin, fantaisie sur l'Or du Rhin et le Crépuscule des Dieux	
Partition . .	7 50
Parties séparées	9 40
Stasny, L. Op. 200. Tableaux musicaux	
Partition d'orchestre	7 50
Parties séparées . .	12 —
Zumpe, H. Entrée des Dieux au Walhall, arrangé pour orchestre à l'usage des concerts	
Partition d'orchestre	5 65
Parties séparées . .	12 —

Musique militaire

Parès, G. L'Entrée des Dieux au Walhall	
Partition . . .	7 50
Doublures chaque	0 25

La Walkyrie

Chant et Piano

Partition complète texte allemand, format in 4° . .	22 50
— — texte allemand et anglais, format in 8°	15 —
— — Version française de *V. Wilder* . .	20 —
— — — — d'*Alfred Ernst* .	20 —

Tous ces prix sont nets.

La Walkyrie

Séparément:	Frs.
No. 1. Monologue de Siegmound (Ténor). „O glaive promis par mon père"	1 75
„ 2. Chant d'amour de Siegmound (Ténor). „L'ombre fuit, les astres du ciel immense"	1 75
„ 2.bis. Le même pour Baryton	1 75
„ 3. Scène de Siegmound et Brunnhilde (Ténor et Soprano). „Siegmound, regarde-moi!" . . .	3 35
„ 4. Scène de Brunnhilde et Wotan (Soprano et Basse). „Ai-je commis un forfait si honteux" .	5 —
„ 4.bis. Les Adieux de Wotan (Basse). „Adieu! vaillante, noble enfant!"	2 —

Piano à 2 mains

Partition format in 4°	15 —
„ format in 8° avec l'indication en allemand du texte pour chant et des observations scéniques	12 50
Prélude	1 35
Tableau musical avec texte explicatif en allemand. En trois parties, chaque	7 —
La Chevauchée des Walkyries	2 —
Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu . .	2 —
Behr, F. Chant d'amour de Siegmound	2 —
Bell, G. Chant d'amour de Siegmound, transcription libre	2 —
Beyer, F. Op. 36. Répertoire des jeunes Pianistes. No. 111	1 75
Brassin, L. Transcriptions libres.	
No. 2. Chant d'amour de Siegmound	2 —
„ 3. L'Enchantement du feu . .	2 —
„ 4. La Chevauchée des Walkyries	3 35
Cramer, H. Potpourri. No. 177	2 —
— Morceaux faciles. No. 2	2 50
Gobbaerts, L. Op. 150. Transcription	2 —
Gregoir, J. Transcription	2 —
Heintz, A. Perles choisies.	
1er Cahier. Premier acte	2 50
2e „ Second acte	2 50
3e „ Troisième acte	3 35
— Chant d'amour et Duo (Siegmound et Sieglinde)	2 50
Jaell, A. Op. 121. Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu	3 35
Leitert, G. Op. 27. Souvenir (Chant d'amour) . .	1 75
Rubinstein, Jos. Tableaux musicaux:	
1° Siegmound et Sieglinde	3 35
2° La Colère de Wotan et les Adieux à Brunnhilde	4 —

Tous ces prix sont nets.

La Walkyrie

	Frs.
Rupp, H. Chant d'amour de Siegmound, transcription	1 75
— Fantaisie	4 —
Tausig, C. La Chevauchée des Walkyries	3 —
— Chant d'amour de Siegmound	2 —

Piano à 4 mains

Partition format in 4°	22 50
Prélude	2 —
La Chevauchée des Walkyries.	3 —
Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu . .	3 35
Beyer, F. Op. 112. Revue mélodique. No. 58 . .	2 —
Cramer, H. Potpourri. No. 89	3 35
— Morceaux faciles. No. 2	3 35
Dörstling, Cl. Motifs, arrangement facile	5 —
Rubinstein, Jos. Tableaux musicaux:	
1° Siegmound et Sieglinde	4 —
2° La Colère de Wotan et les Adieux à Brunnhilde	5 —
Rupp, H. Chant d'amour de Siegmound, transcription	2 —
Tausig, C. La Chevauchée des Walkyries	4 —

2 Pianos à 8 mains

Horn, A. Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu	6 75

2 Pianos à 4 mains et à 8 mains

Ehrlich, H. La Chevauchée des Walkyries, en partition	4 —
Chevillard, C. — — — à 8 mains .	8 —

Violon et Piano

Barrès, J. Chant d'amour	2 —
Danbé, J. Chant d'amour, transcription	2 50
Gregoir, J. et **Léonard, H.** Duo. No. 34 . .	4 —
Herman, A. Fantaisie	2 50
Wichtl, G. Op. 98. No. 3. Petit Duo	2 50
Wickede, F. (de). Pièces lyriques:	
No. 3. Chant d'amour de Siegmound . .	2 —

Violoncelle

Jacobowski, H. 12 Etudes sur l'Anneau du Nibelung	3 35

Violoncelle et Piano

Grimm, O. Chant d'amour de Siegmound	2 50
Wickede, F. (de). Pièces lyriques:	
No. 3. Chant d'amour de Siegmound . .	2 —

Alto et Piano

Ritter, H. Chant d'amour de Siegmound	2 50

Tous ces prix sont nets.

La Walkyrie

Flûte et Piano

		Frs.
Popp, W.	Op. 302. No. 9. Chant d'amour, transcription	2 —

Cornet à Pistons et Piano

Kuhnert, A.	Chant d'amour	2 —

Harmonium et Piano

Reinhard, A.	Chant d'amour	2 50

Mandoline et Piano

Pietrapertosa, J.	Op. 16. Chant d'amour . . .	2 —

Harmonium seul

Kastner, E.	Op. 6. Réminiscences	2 —

Harpe

Oberthür, C.	Chant d'amour	1 75
Schuëcker, E.	Scènes principales extraites des drames musicaux de *R. Wagner.*	
	Cahier I: L'or du Rhin — La Walkyrie — Siegfried	7 —

Cithare

Freudenthal.	Chant d'amour de Siegmound . .	2 50

Orchestre

Stasny, L. Op. 188. Tableaux musicaux.	Partition .	7 50
	Parties . .	12 —
La Chevauchée des Walkyries	Partition .	5 65
	Parties . .	18 75
Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu pour Orchestre seul . .	Partition .	9 40
	Parties . .	12 —
Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu pour Chant et Orchestre.	Partition et parties **en location.**	
Chant d'amour pour Ténor	Partition et parties **en location.**	

Tous ces prix sont nets.

Siegfried

Drame musical en 3 actes Frs.
(Deuxième journée de l'Anneau du Nibelung)

Livret. Version française de *V. Wilder*	2 —
— — — d'*Alfred Ernst*	2 —

Partitions

Orchestre, nouvelle édition complète en trois volumes	30 —
La même, édition amateur sur papier à la cuve . .	50 —
Piano et Chant, version française de *V. Wilder* . .	20 —
— — — — d'*Alfred Ernst* . .	20 —
— — paroles allemandes et anglaises . .	18 75
— — paroles allemandes, format in 4° . .	22 50
Piano seul, format in 4°	15 —
— Avec l'indication en allemand du texte pour chant et des observations scéniques, par *Kleinmichel* in 8°	12 50
Piano à 4 mains, format in 4°	22 50

Transcriptions pour Piano

Tableau musical avec texte explicatif en allemand . .	12 50
Beyer, F. Op. 36. Répertoire des jeunes Pianistes, n° 72	1 75
Brassin, L. Murmures de la Forêt	2 50
Cramer, H. Pot-pourri, n° 180	2 —
— Morceaux faciles, n° 3	2 50
Gobbaerts, L. Op. 153. Transcription	2 —
Heintz, A. Perles choisies:	
— Cahier I-II. Premier acte . . . . chaque	2 —
— — III. Deuxième acte	2 —
— — IV. Troisième acte	2 —
— Siegfried franchit le brasier et réveille Brunnhilde, épisode	4 —
Jaëll, A. Op. 146. Transcription	3 —
— Op. 147. Étude-transcription	3 —
Rubinstein, Jos. Tableaux musicaux:	
No. 1. Siegfried et l'oiseau de la Forêt	3 —
„ 2. Siegfried et Brunnhilde.	3 —
Rupp, H. Fantaisie	4 —
— Murmures de la Forêt	4 —

Piano à 4 mains

Beyer, F. Op. 112. Revue mélodique, n° 59 . .	2 —
Cramer, H. Pot-pourri, n° 91	3 35
— Morceaux faciles, n° 3	3 35

Tous ces prix sont nets.

Siegfried.

	Frs.
Rubinstein, Jos. Tableaux musicaux :	
N° 1. Siegfried et l'Oiseau de la Forêt	3 35
„ 2. Siegfried et Brunnhilde	3 35
Rupp, H. Murmures de la Forêt	4 —

Harmonium et Piano

Reinhard, A. Murmures de la Forêt	5 —

Piano et Violon

Herman, Ad. Fantaisie	2 50
Wichtl, G. Op. 98, n° 4. Petit Duo	2 50
Wilhelmj. Paraphrase	3 35
— La même, avec accompt d'orchestre, parties séparées	2 50

Violoncelle

Jacobowsky, H. Douze Études sur l'*Anneau du Nibelung*	3 35

Harpe

Schuëcker. Scènes principales extraites des drames musicaux de *R. Wagner.* Cahier I. L'or du Rhin — La Walkyrie — Siegfried	7 —

Quintette

Pringsheim, A. Siegfried et l'Oiseau de la Forêt, épisode arrangé en *quintette* pour piano, deux violons, alto et violoncelle	8 35

Orchestre

Zumpe, H. Murmures de la Forêt arrangé à l'usage des concerts. Partition	4 65
Parties séparées	7 50
Kistler (Cyrille). Le Chant de la Forge, pour orchestre, arrangé à l'usage des concerts. Partition	12 —
Parties séparées	15 —

Musique militaire

Jacob, E. Les Murmures de la forêt. Partition . . .	4 50
Doublures, chaque	0 25
Seidel, A. Grande fantaisie . Partition . . .	7 50
Parties séparées . .	12 —

Tous ces prix sont nets.

Le Crépuscule des Dieux

Partitions et Transcriptions

Chant

	Frs.
Partition complète texte allemand, format in 4° . .	26 25
La même texte allemand et anglais, format in 8°	18 75
— version française de *V. Wilder* . .	20 —
— — — d'*Alfred Ernst* . .	20 —
Chant des Filles du Rhin. Trio, soprano, mezzo-soprano, contralto. „Soleil joyeux brille en vives flammes", version d'*Alfred Ernst*	5 —

Piano seul

Partition complète, format in 4°	22 50
— — avec l'indication en allemand du texte pour chant et des observations scèniques, format in 8°	12 50
Ouverture arrangée par *A. Heintz*	1 35
Tableau musical en deux parties avec texte explicatif en allemand, ... chaque	4 —
Beyer, E. Op. 36. Répertoire des jeunes Pianistes, n° 117	1 75
Cramer, H. Marche funèbre pour la mort de Siegfried	2 —
— Pot-pourri, n° 185	2 —
— Morceau facile, n° 4	2 50
Gobbaerts, L. Op. 151. Transcription	2 50
Heintz, A. Marche funèbre pour la mort de Siegfried	2 —
— Perles choisies:	
Cahier I. — Première scène	2 —
II. — Premier acte	3 —
III. — Deuxième acte.	2 —
IV. — Troisième acte.	3 —
Hoffmann, R. Op. 93. Chant des Filles du Rhin. transcription facile	2 —
Jaell, A. Op. 164. 1re transcription	3 —
— Op. 165. 2e transcription, Chant des Filles du Rhin	2 50
Rubinstein, Jos. Tableaux musicaux.	
No. 1. Siegfried et les Filles du Rhin	4 —
Rupp, H. Fantaisie	4 —
Singer, O. Chant des Filles du Rhin	3 —

Piano à 4 mains

Partition complete, format in 4°	26 25

Tous ces prix sont nets.

Le Crépuscule des Dieux

	Frs.
Beyer, F. Op. 112. Revue mélodique, n° 67 . .	
Cramer, H. Marche funèbre pour la mort de Siegfried	2 —
— Pot-pourri, n° 97	3 35
— Morceaux faciles, n° 4	3 35
Heintz, A. Marche funèbre pour la mort de Siegfried	2 50
Rubinstein, Jos. Tableaux musicaux:	
N° 1. Siegfried et les Filles du Rhin	4 —

Deux Pianos à 4 et à 8 mains

Buths, J. Scène des Filles du Rhin, à quatre mains	4 —
Ehrlich, H. Marche funèbre pour la mort de Siegfried, à quatre mains (en partition)	3 50
Rupp, E. Marche funèbre pour la mort de Siegfried, à huit mains	4 —

Orgue

Stehle, E. Marche funèbre pour la mort de Siegfried et Complainte de Brunnhilde	3 —

Harmonium

Reinhard, A. Marche funèbre pour la mort de Siegfried	2 50

Harmonium et Piano

Reinhard, A. Marche funèbre pour la mort de Siegfried	2 50

Harpe

Schuëcker, E. Scènes principales extraites des Drames musicaux de *R. Wagner.* Cahier II	7 —

Le Crépuscule des Dieux. — Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg. — Parsifal.

Harpe et Piano

Oberthür, G. Chant des Filles du Rhin	3 35

Piano et Violon

Herman, Ad. Fantaisie	2 50
Hermann, Fried. Marche funèbre pour la mort de Siegfried	3 35
Wichtl, C. Op. 98, n° 5. Petit Duo	2 50

Piano et Violoncelle

Herman, A. Marche funèbre pour la mort de Siegfried	3 35

Violoncelle seul

Jacobowsky, H. 12 Etudes sur l'anneau du Nibelung	3 35

Tous ces prix sont nets.

Le Crépuscule des Dieux

Trio

	Frs.
Zumpe, H. Voyage sur le Rhin par Siegfried, pour piano, violon et violoncelle	6 —

Quintette et Sextuor

Pringsheim, A. La Mort de Siegfried et Marche funèbre arrangées en quintette pour piano, deux violons, alto et violoncelle	5 —
Seidl, A. Voyage sur le Rhin par Siegfried, arrangé en sextuor pour piano, deux violons, alto, violoncelle et contrebasse	6 75

Orchestre

Marche funèbre pour la mort de Siegfried, édition originale	Partition . . .	4 65
	Parties séparées	9 40
Stasny, L. La Mort de Siegfried et Marche funèbre, pour petit orchestre	Partition . . .	3 75
	Parties séparées	7 50
Humperdinck, E. Le Voyage sur le Rhin, par Siegfried	Partition . . .	5 65
	Parties séparées	7 50
Kistler, C. Les Filles du Rhin, fantaisie sur l'Or du Rhin et le Crépuscule des Dieux.	Partition . . .	7 50
	Parties séparées	8 40
Zumpe, H. Chant des Filles du Rhin, arrangé pour orchestre seul à l'usage des concerts.	Partition . . .	7 50
	Parties séparées	12 —
Chant des Filles du Rhin (2 Soprani et Contralto), avec orchestre.	**(En location)**	
Scène Finale de Brunnhilde, pour chant (Soprano), avec orchestre.	**(En location)**	

Musique militaire

Dureau, Th. Chant des Filles du Rhin	Partition . . .	12 —
	Doublures, chaque	0 25
Meister, G. Marche funèbre pour la mort de Siegfried	Partition . . .	3 —
	Doublures chaque	0 15
Seidel, A. Grande fantaisie . .	Partition . . .	7 50
	Parties séparées	12 —

Tous ces prix sont nets.


B·SCHOTT'S SOEHNE
MAINZ